

Gratis

Herzog, Felicite

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

FÉLICITÉ HERZOG

GRATIS

roman

Rentrée littéraire Gallimard



© Éditions Gallimard, 2015.

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris

<http://www.gallimard.fr>

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Serge

GRATIS, *adv.* – 1468, du latin *gratiis*, « gracieusement, par complaisance », ablatif pluriel de *gratia* (→ grâce) : qui ne coûte rien, qui n'a pas été payé ; qui est inutile, vain, superflu ; qui est fait de manière libre, spontanée, désintéressée, bénévole.

Nous naissons plusieurs, nous mourons un seul.

PAUL VALÉRY

« Jersey, 2027. J'ai eu cinquante-cinq ans hier et je ne serai bientôt plus de ce monde. Dans les minutes qui suivront ma disparition, mon portrait s'affichera à la une de tous les media de la planète.

N'en déplaise à mes détracteurs, je resterai dans l'Histoire.

Tout semblait possible au début du siècle. La révolution technologie permettait aux projets les plus fous de voir le jour. J'ai utilisé la puissance procréatrice d'Internet et de ses outils pour bâtir un projet salvateur, une solution nouvelle qui donnerait aux hommes la chance de s'élever au-dessus de leur condition animale et se rendre enfin maîtres de leur destin. Grâce à moi, le hasard n'entrerait plus en considération, la mort serait apprivoisée. Le bonheur était à notre portée, ou plutôt, nous nous hissons au niveau de ses exigences irrationnelles et, en apparence, inquiétantes.

On a également condamné ma violence et ma paranoïa. Sans doute ai-je été dur et méfiant. Mon obsession du détail et mon exigence envers mes collaborateurs et mes proches étaient les conditions de cette conquête. Tout au long de cette épopée, j'ai été divinisé, puis abhorré. J'ai, surtout, été incompris. Le bonheur que j'ai promis n'était pas illusoire. Il y eut des débordements, je le reconnais mais, considérant les desseins supérieurs de cette entreprise, ils étaient pratiquement inévitables. Je les regrette.

Lorsque je me retourne sur mon parcours, je vois s'entrecroiser deux lignes, l'une parfaitement droite, professionnelle, et l'autre brisée, ma vie affective. Ma vie de constructeur a été un jeu d'échecs palpitant. J'étais ce joueur condamné aux déplacements permanents et aux calculs d'anticipation qu'il était impossible pour les autres d'appréhender et de suivre. Mon isolement n'a fait que croître, jusqu'à

la disparition de mes proches : Léna, Adrian, Jiao, et ma fille, que je n'ai jamais revue et à qui je ne cesse de penser à l'heure présente. »

PREMIÈRE PARTIE

L'Europe occidentale, dans les années quatre-vingt-dix, était une fête. Le mur de Berlin tombé, on avait célébré les retrouvailles de l'Est et de l'Ouest et créé la monnaie unique à défaut d'avoir su faire maison commune. Les générations qui n'avaient pas ou peu connu la guerre mondiale, la décolonisation ou la guerre froide, se hâtaient de changer de siècle. Les chocs du passé n'émettaient plus que quelques bruits sourds, inopinés. L'intégration politique des pays de l'Est – et les transformations dans tous les domaines, des transports aux télécommunications – propulsaient la communauté européenne dans un canter désuni. Tout cela donnait une impression de précipitation et d'insuffisance qui comblait les détracteurs de l'Europe et désolait ses partisans.

De nouveaux marchés boursiers surgissaient dans les centres d'affaires européens. Grâce à des coefficients multiplicateurs effervescents, ces lessiveuses capitalistiques transformaient tout engouement en or, puis, avec autant d'imprudence, la moindre désillusion en plomb. L'argent des retraités américains thermalisait l'hydraulique bancaire. Le Moyen-Orient entraînait dans le jeu mais, invoquant les interdits islamiques, restait à distance respectueuse. L'Asie croissait de bulle en bulle. Un grand arbitraire organisait la circulation des fortunes.

C'était l'avènement du règne de l'opinion : une loi certes irrationnelle, mais devenue universelle. Chaque bien, quel qu'il soit – bien de consommation ou industriel, immeuble, écrit, emprunt bancaire, programme politique – était évalué non plus à l'aune de sa valeur intrinsèque mais à celles des rentes qu'il pouvait produire. Livrée aux suffrages, chaque réalisation humaine était cotée, dotée d'une valeur d'échange, puis monétisée. Dominés par le souci du juste

calcul, on perdait de vue la réalité et on fuyait dans le consumérisme.

L'Angleterre ne se considérait pas comme partie intégrante de la communauté. Pourtant, c'est bien à Londres que l'ambitieuse jeunesse européenne se retrouvait. La ville était un théâtre fitzgeraldien qui attirait les esprits les plus vifs et les plus rapides. La déshérence thatchérienne était refoulée loin de La City. La capitale anglaise était devenue la zone franche d'échanges transatlantiques, dont certains Britanniques observaient la mue en port autonome avec incrédulité et à bonne distance.

Dans ce climat d'excitation marchande, le fonds d'investissement Lighthouse, situé dans un immeuble du XIX^e siècle, Portland Square, avait l'allure d'un havre de paix un peu suranné, où régnaient bonnes manières et courtoisie mesurée. Comme dans toute bonne maison anglaise, un homme à tout faire, doux comme une brebis – charmante résurgence d'une ruralité refoulée par la banlieue londonienne –, et une cuisinière, approchant le rang de mère supérieure, assistaient une batterie de jeunes gens diplômés d'Oxbridge, pourvus des mêmes tenues, des mêmes accents et des mêmes ambitions. Celles-ci se résumaient à l'acquisition avant l'âge de trente ans d'une Aston Martin, d'une hypothèque immobilière avantageuse ainsi qu'à la conquête d'une *working girl* promptement reconvertie en *lady of leisure*.

Les lois gouvernant l'humeur de cet ensemble restaient subtiles et indéchiffrables à toute personnalité étrangère. L'impertinence, la maîtrise de l'art oratoire et d'idiomes pittoresques, le jeu du débat contradictoire et le contrôle systématique des affects, grâce à une impitoyable politesse et à une gestuelle étudiée – sans compter une fidélité indéfectible des membres à leur université – constituaient le credo de la maison. Lequel assurait à celle-ci pérennité et prospérité.

Qui foulait les marches de ce lieu sans en être se sentait immanquablement rappelé à ses origines barbares.

Paradoxe de cette comédie : si la majorité de ses protagonistes étaient tous sujets de la Couronne britannique, ils n'étaient pas vraiment anglais. Pas des Anglais de l'insularité, des Anglais d'Adoption. Sous l'appréciation cruelle des premiers, ils en avaient pris les habits et les intonations, singeant leurs représentants les plus caricaturaux. En répondant aux demandes anxieuses d'intégration de leurs parents, demandes d'autant plus acharnées qu'elles étaient fantasmées et refoulées, ils étaient devenus, par mimétisme, plus

anglais que nature. Ils venaient des quatre coins du Royaume-Uni ou des anciens protectorats britanniques, dans le sillage de la décolonisation, envoyés en ambassadeurs par leurs familles dans des pensionnats d'exception. C'était un tour de force du Royaume-Uni que d'être parvenu à fédérer des individus d'origines aussi différentes dans la même exaltation de la réussite et de la fortune individuelle.

Les fondateurs de Lighthouse avaient créé un outil fabuleux. Tout en prenant leur tasse de thé, des biscuits au beurre et en surveillant d'un œil, prétendument désinvolte, la liste des futurs chevaliers de la reine, ils avaient théorisé un nouveau modèle de financement qui permettait de prêter et de posséder sans contraintes, sans remboursement et sans bilan. Le principe en était simple. À coup d'endettement négocié avec des banques cherchant à prêter de l'argent de moins en moins cher, ils misaient sur les plus belles affaires industrielles et se finançaient en faisant porter le chapeau par un autre qui, à son tour, répétait l'opération. Puis, ils croisaient les doigts sur la croissance exponentielle du marché, et sortaient, dès que possible, de cette situation potentiellement périlleuse en se délestant des titres en Bourse. Armés des conseils les plus avertis et les mieux introduits, ils avaient conquis le pouvoir. Le train-train bancaire des années quatre-vingt n'était plus. Une révolution sans révolutionnaires avait eu lieu.

Chaque lundi, à l'aube, sir Adrian Celsius, le président fondateur de Lighthouse, réunissait ses associés en conclave. Au dernier étage de la maison de Portland Square – une demeure bourgeoise reconvertie en locaux professionnels mais qui avait gardé tout son cachet victorien –, une salle à manger de *gentlemen* accueillait la fébrilité de ses collaborateurs. Une douzaine de figures du monde des services et de l'industrie prenaient place, un à un, autour de la table impériale, dans des fauteuils de cuir madrés par l'usage. Leurs adjoints étaient alignés, eux, sur de simples chaises, formant un deuxième cercle.

Un chercheur de l'université d'Édimbourg, inventeur du premier clone animal, un ancien patron de la commission de dérégulation de l'énergie, un Hollandais aguerri à l'économie des transports, un spécialiste italien du droit des faillites se disputaient courtoisement l'accès au thé et au café. Tous faisaient assaut, au petit matin, de traits d'esprit, de boutades, d'interrogations affables, de remarques narquoises sur leur présence aux rendez-vous imposés du week-end – courses à Ascot, inauguration du Chelsea Flower Show ou concert des Proms – et, reprenant leur *gravitas* en un éclair, revenaient à leurs considérations soucieuses sur les dernières annonces du Chancellor of the Exchequer. La faculté d'aller et venir de l'humour à la profondeur était la première des vertus exigées par cette confrérie. Dans ce cercle, une jeune femme aux traits asiatiques, une paire de lunettes rectangulaires encadrant des paupières imperceptiblement rosées, les cheveux relevés en un chignon improvisé lui dessinant une nuque souveraine, tranchait radicalement avec le reste de l'assistance. Elle se nommait Jiao Morgan, n'avait rejoint le conseil que depuis peu. Elle était la première femme à en faire partie depuis la fondation de Lighthouse.

Après une dizaine de minutes de conversation, Adrian Celsius, enfoui dans l'examen d'un ordre du jour, se redressait brusquement et mettait un terme aux apartés en tapant, d'un air las et faussement négligent, une tasse de sa cuiller. Son autorité se mesurait à ce geste minime mais radical, qui suffisait à imposer le silence à ses sujets les plus coriaces. Tous les visages des participants s'orientaient alors vers lui, de concert. Celsius y lisait la concentration, la peur, la jovialité, la suffisance, l'ardeur ou la méfiance. Sa tâche consistait à organiser ce foisonnement d'ambitions, de rivalités et d'idées. Ils l'écoutaient. Ils le suivaient. Celsius ne se lassait jamais de cet instant qui lui offrait un monde de possibilités par ambitions interposées.

Râblé, le torse court, le visage carré, un nez aquilin, la mèche ondulante pareille à une vague d'écume, le patron surprenait par son agilité physique et sa maestria intellectuelle. Il ouvrait le comité sacré par l'exposé solennel de ses discussions avec les leaders politiques et un régiment de personnalités d'influence. Comme chacun le savait, le lundi était son jour de représentation. La vie d'Adrian Celsius était une longue suite d'ambitions et d'épreuves surmontées, toujours avec succès, dont l'accomplissement n'était que le prélude à d'autres tâches encore plus nécessaires à la bonne marche de l'humanité. Cent vies n'auraient pas suffi à combler son appétit d'exister. Il aurait voulu incarner d'Artagnan, Cyrano de Bergerac et Gandhi, tout à la fois. Son parcours était un récit d'aventures, de revers de fortune et de rebondissements : son enfance pauvre dans le Bronx ; ses études précoces à Harvard ; l'enlèvement à l'âge de vingt-deux ans d'une étudiante issue d'une famille richissime de la côte Est ; sa participation à des matches de boxe et à des paris truqués afin de financer ses études ; sa carrière épique à Wall Street lorsque sa banque frôla plusieurs fois la faillite, après quelques coups de dés hasardeux ; son sang-froid de joueur au cours de négociations cruciales ; ses colères retentissantes lorsqu'il considérait qu'il n'était pas traité selon son rang, en particulier dans les avions et les restaurants, créant des esclandres notoires ; son entregent d'acier sur fond de philanthropie et d'idéalisme ; enfin, la rumeur qui courait sur lui et faisait sa légende – il avait eu une liaison avec une première dame américaine. Le scandale, d'autant plus retentissant dans les milieux renseignés qu'il avait été étouffé sur la place publique, l'avait contraint à émigrer en Europe à la fin des années quatre-vingt.

C'est durant cette période que Celsius avait fondé un fonds d'investissement à Londres, juste après le « Big Bang » qui avait libéralisé La City. L'entreprise financière, au modèle innovant, s'était révélée un succès de rentabilité et avait introduit une nouvelle ère dans le financement des entreprises. Vivre dans le Vieux Monde correspondait, de plus, au désir inassouvi d'Adrian Celsius de mener plusieurs vies concomitantes. Son emploi du temps ordinaire ressemblait à peu près à ceci : au lendemain d'une première à l'Opéra de Salzbourg, il était invité par le roi d'Espagne à déjeuner dans sa résidence de Palma de Majorque. Deux jours plus tard, il s'envolait pour le forum de Davos. Après s'y être entretenu avec le chef du Kremlin, il faisait escale à Vienne afin de prendre langue avec un chef d'orchestre illustre en quête de mécène. Et, à peine arrivé dans son *palazzo* sur le Grand Canal à Venise, il songeait déjà à repartir dans le Warwickshire. Personne n'avait une connaissance aussi approfondie que lui des horaires et des itinéraires possibles pour sillonner l'Europe en tous sens. Son inventivité en matière de trajets et de connexions épuisait les professionnels du voyage. Celsius se transportait indifféremment d'un coup d'avion, en voiture ou en train, à bicyclette ou à dos d'âne. Peu lui importait, pourvu qu'il soit à l'heure à toutes les manifestations, les réunions, les fêtes et les happenings où il avait décidé de se rendre. Partout l'accompagnait une serviette en cuir abîmée, remplie de feuilles volantes couvertes de numéros, de coordonnées et d'annotations picturales qu'il compulsait à une vitesse époustouflante, dès lors que se présentait la nécessité impérieuse de parler au prince Andrew ou à un membre de la famille Agnelli.

Dans les affaires, Adrian Celsius avait le don de rendre intelligibles – et même distrayantes – les techniques financières les plus abscondes. Mais son vrai talent reposait sur la capacité de persuader n'importe quel interlocuteur que celui-ci était unique et que ses qualités hors normes étaient soit sous-évaluées, soit scandaleusement ignorées du monde extérieur. Quel qu'il soit, de l'entrepreneur spécialisé dans les maisons de retraite au plus obscur inventeur d'une marque de plats cuisinés, Celsius était capable de le convaincre qu'il avait attendu leur rencontre sa vie entière... Voilà que la Providence lui permettait de faire sa connaissance, et bien entendu, lui, Celsius voulait être au rendez-vous du succès et de sa capitalisation escomptée.

En revanche, s'il apprenait au détour d'une conversation qu'il

n'était pas seul sur les rangs, une stupéfaction peignée obscurcissait son visage. Il jetait alors à son partenaire un regard d'animal blessé. Submergé par un sentiment de défiance, Celsius manifestait une telle rage – qui n'était jamais feinte – qu'il retournait en général la situation en sa faveur. De la même manière, un impair ou manquement à son endroit provoquait chez cette diva du business des éruptions de colère si incontrôlées, si dissuasives, qu'il parvenait à épouvanter et à paralyser la plupart des gens, dans la sphère économique et politique comme dans son entourage.

Ce dernier avait pris l'habitude de minimiser la portée d'un tel comportement. L'irascibilité notoire de Celsius n'était que le trait de caractère d'un grand enfant espiègle qui, par ailleurs, rémunérerait copieusement les siens et restait sensible aux grandes causes. Il était l'homme de réseau par excellence, au cœur de l'intelligence, toujours prêt à tendre la main pourvu qu'on lui rende la pareille. Une passerelle entre les hommes des différents continents. Un citoyen du monde.

À presque cinquante ans, son indice de respectabilité sur la place de Londres avait atteint son sommet lors de son adoubement par la reine. Une fois libéré de l'obligation de s'enrichir et pourvu du titre de chevalier, sir Adrian Celsius n'avait plus qu'à faire le bien à travers une action politique devenue son autre nature. Ce hobby, né de la fréquentation des grands de ce monde dans les manifestations censées permettre le dialogue des puissants, l'avait décidé, lui le plus grand investisseur du monde, à consacrer tous ses moyens à ceux qui en manquaient. Mais en 1997, Adrian Celsius était encore le principal actionnaire de Lighthouse et, tout en se projetant dans une œuvre humanitaire où il serait enfin lui-même, il tenait encore les rênes de ses associés le plus court possible.

Comme à son habitude, Celsius se lança ce matin-là dans une diatribe parfaitement rôdée et connue de chacun de ses collaborateurs :

« Nous devons surveiller la libéralisation du marché comme le lait sur le feu ! Des opportunités immenses vont se présenter ! Notre puissance de tir nous rend à même de sélectionner les meilleurs investissements dans les télécoms. Lighthouse sera le principal soutien des entrepreneurs dans les tuyaux, les contenus et les procédés... Mais

n'oubliez jamais que nous n'avons qu'une dizaine d'années devant nous : une fois les douze coups de minuit sonnés, nous devons rendre aux investisseurs leur argent et leurs gains en monnaie sonnante et trébuchante... Si nous n'avons pas réalisé de belles plus-values, nous nous retrouverons tous assis dans une citrouille ! » Quelques esclaffements de connivence s'échappèrent dans l'assemblée. « Aussi, vous devez jouer des coudes en exploitant vos réseaux dans les banques, les cercles d'anciens ! Gagner à notre cause le personnel politique ! Lighthouse, je vous le rappelle, tient table ouverte à l'Opéra et dans les meilleurs restaurants afin de faciliter vos relations d'affaires avec les entrepreneurs et leurs intermédiaires ! Aucun investissement ne doit nous échapper ! »

Satisfait de sa harangue, il se tourna vers l'associé assis juste à côté de lui qui semblait plongé dans un coma profond.

« Rupert, mon cher Rupert, souhaites-tu compléter... Dire quelques mots à nos amis ? »

On ne savait si Rupert Hart était victime d'une léthargie permanente ou s'il jouait délibérément de la posture que lui donnait sa somnolence chronique. Il se redressa à grand peine, se hissant sur les accoudoirs de son vénérable siège. Sa tête dépassait de peu le bord de la table. Son nez était une sorte de tubercule écrasé entre des petits yeux mi-clos. Quelques cheveux gras gagnaient audacieusement le pourtour d'un désert crânien. Ses lèvres, deux limes de chair, laissaient apparaître ses incisives. Il ne s'éveillait que pour parler d'ingénierie financière, de *carried interest* et de cricket. Cet avorton à l'air miné était le grand chambellan d'Adrian Celsius, redouté pour la sagacité de ses points de vue. À chacun de ses réveils, aussi craints qu'inattendus, il susurrail des vérités inconditionnelles qui terrifiaient ses collaborateurs :

« Expliquez-moi quelque chose, Messieurs », dit-il d'une voix grinçante, après une longue quinte de toux dont on ne savait si elle était de comédie, ayant pris le soin d'évaluer l'assistance d'un regard aussi amène qu'un canon de fusil.

« Hier, nous faisons beaucoup avec peu. Aujourd'hui, nous faisons beaucoup moins avec beaucoup plus. » Il prit un air contrit, observant l'effet de ses propos sur les visages fermés de ces hommes, rompus depuis le pensionnat à la guerre de la dissimulation. Il poursuivit sur le même ton de crécelle.

« Cela ne serait qu'un paradoxe amusant s'il n'entamait nos marges d'un quart de point cette année... Comment réagissez-vous à ce constat à l'approche de la remise de vos primes de fin d'année ? »

Les associés se recueillirent devant le nuage de lait flottant dans leur tasse de thé tandis que leurs adjoints assis derrière perdaient leur regard dans la circonférence lointaine de la table. Jiao Morgan, qui était restée jusque-là aussi impassible qu'une statue, s'anima. On échangea quelques œillades et on murmura. Celsius leva la main. La jeune femme, calme et impériale, prit la parole. Ses tournures de phrase, leur sonorité, ses accents précieux, une lenteur quasi imperceptible signalait immédiatement que l'anglais n'était pas sa langue maternelle. Elle n'était même pas britannique.

« Mister Hart, permettez-moi de proposer une explication, bien que vous ne m'ayez pas saluée ce matin. J'aimerais simplement faire remarquer que, ces dernières années, chez Lighthouse, la pyramide des âges s'est inversée. Les associés les plus anciens, sans doute les plus expérimentés, sont désormais les plus nombreux. Ils sont aussi les plus coûteux. Et quand les associés deviennent riches, ils sont parfois moins... motivés, asséna-t-elle sans détour.

— Suggérez-vous par là, *Mademoiselle Morgan*, répondit Hart avec une lenteur sinistre, que les plus âgés de cette maison passent davantage de temps à la plage, à profiter du fruit de leur labeur, qu'à rencontrer de nouveaux entrepreneurs ? Il devient, en effet, depuis quelque temps impossible de vous ignorer... lui répondit-il mielleusement, esquissant vainement un sourire. »

Rien dans l'existence n'effrayait plus Rupert que ces êtres inaccessibles, humiliants et incontrôlables qu'étaient les femmes à ses yeux. Ce n'est pas qu'il les méprisait, au contraire, il les redoutait. Énigmatiques, elles le paralysaient. Voilà que, depuis quelques temps, elles apparaissaient dans cet espace sanctuarisé qu'était longtemps resté le monde de l'investissement. Le pouvoir masculin, dont il contrôlait à merveille les rouages et manœuvrait les psychologies, semblait, en leur présence, perdre toute consistance. Jiao Morgan bénéficiait, de plus, du soutien d'Adrian qui était devenu, à son tour, un farouche partisan de cette lubie sociétale. C'était parfaitement intentionnellement qu'il avait été chercher cette organisatrice hors pair chez l'un de leur concurrents, afin de transformer ce club d'initiés qu'était encore Lighthouse en plate-forme mondiale du financement.

Le patron les interrompit :

« Jiao veut simplement dire qu'il existe de nombreux retraités en devenir, grassement payés, dans cette maison. » Il se tourna vers elle et renchérit. « Vous visez juste, je réfléchis en ce moment à une nouvelle répartition du capital qui corresponde aux contributions effectives des uns et des autres. C'est le déclin programmé de Lighthouse si nous n'agissons pas. »

L'assistance resta pétrifiée devant ces propos.

« Ne nous mentons pas à nous-mêmes ! Nous ne pourrons attirer les meilleurs sans leur offrir des perspectives lucratives ! J'envisage d'ailleurs, pour moi-même, une retraite anticipée afin de ne pas immobiliser du capital inactif et de laisser les commandes de Lighthouse à une nouvelle génération. Une organisation révisée garantira notre ambition. Je vous en préciserai les contours très vite. Et maintenant, Mademoiselle, Messieurs, bon travail cette semaine et, surtout, bonne chasse ! », lança Celsius avec une expression qui ne laissait planer aucun doute sur les conséquences d'un éventuel échec.

Sur ces mots, il leva la séance.

Sur le pas de la porte de la salle, le patron au visage hermétique se retourna sans mot dire et saisit Jiao par le bras, saluant Rupert Hart et ses sbires qui évacuaient la salle. La meute dévala l'escalier cossu comme un seul homme, encadrés par des gravures de chevaux de steeple-chase, l'œil torve de la fausse soumission.

Tous les projets d'entreprise, des plus classiques aux plus loufoques, passaient par Rupert Hart qui étudiait, de jour comme de nuit, les centaines de dossiers communiqués à longueur d'années à la maison Lighthouse : accélérations techniques dans des secteurs dominés par des conglomérats assoupis, concepts marketing éprouvés sur des secteurs dénués d'ambition commerciale, divisions d'entreprises en passe de dériver tels des icebergs sur l'Arctique, rachats au rabais de sociétés dévalorisées en Bourse, projets misant sur un angle mort de la législation, associations avec des grands groupes pharmaceutiques sur des molécules prometteuses, nouveaux entrants dans des industries subitement ouvertes à la concurrence, énième opération de levier sur des entreprises florissantes. Tout ce qui tirait parti d'une niche, d'une faille, d'une incohérence, battait des monopoles de droit ou de fait, l'intéressait.

Le monde des entreprises était un champ en friche dont il fallait retourner et bousculer les terres afin qu'elles restent arables. On fusionnait, on développait et on scindait dans un mouvement mécanique d'enrichissement perpétuel. L'économie était un bric-à-brac capitalistique dans lequel il ne fallait surtout pas avoir peur de jouer les mécanos.

Rupert avait la certitude que toute idée produite par une mutation démographique, sociale, politique ou technique, finirait par aboutir tôt ou tard sur sa table. Chaque évolution se répercutait en chaîne dans l'économie, créant de nouveaux besoins et de nouvelles aspirations dont personne n'avait vu, jusqu'alors, l'intérêt ou la nécessité.

Les êtres humains, d'un bout à l'autre de la planète, n'aspiraient qu'à une chose : avoir leur content de plaisir, de confort et d'orgueil.

Tout n'était qu'une question de démographie et de patience. Leurs désirs grandissaient à vue d'œil. Et Hart était investi de la mission de créer les montages financiers indispensables à cette croissance. Bien sûr, il y aurait les élus et les autres. Mais en était-il responsable ? Son cerveau ordonnait avec rigueur les hommes et les méthodes à des fins utilitaires. Il séparait froidement le bon grain de l'ivraie. Les marchés, inspirés par les retraités les plus riches et les politiques les plus puissants du monde – autrement dit les fonds de pension des économies libérales et les caisses des derniers États providence – le pressaient d'opérer. Il était le maître des procédés et des mécanismes. Il représentait le triomphe de la technique sur celui de la pensée.

Hart avait été formé en tant que physicien à l'université de Cambridge. En Grande-Bretagne, n'importe quel diplôme de haute volée ouvrait les portes de la finance. Rupert votait tory, ne connaissait aucune langue étrangère et se rendait pour les *bank holidays* dans les Cornouailles. Outre les Aston Martin, il s'était découvert une passion pour le marathon. Il ne fréquentait aucune autre femme que les épouses de ses associés et sa secrétaire – une Indienne aussi ravissante que subtile – qui jouait un rôle proprement conjugal.

Le bond économique, dans les années quatre-vingt-dix en Grande-Bretagne, avait assuré la promotion d'une classe moyenne omniprésente, mondialisée, disciplinée, inculte, surinformée, avide de consommer et obnubilée par sa descendance. Ces prolétaires, enrichis en l'espace d'une génération, riaient de la condescendance des anciens propriétaires et assumaient leurs accents populaires. Les technologies de l'information leur donnaient un terrain d'expression. Grâce à eux, l'exigence du low cost gagnait du terrain dans tous les domaines. La nouvelle classe était à la fois raffinée dans ses désirs et grossière dans ses méthodes. Indifférente et imperméable à toute culture et population locale, elle skiait dans les Alpes, étudiait à Édimbourg, se mariait à Cannes, naviguait à Majorque et farnientait en Toscane.

Parmi les innombrables demandes de financement et autres projets d'entreprises innovants qui lui étaient soumis sans interruption, le dernier dossier qu'avait retenu Hart était celui d'un jeune Français qui proposait un service inédit de téléphonie gratuite sur le réseau Internet en plein essor, entièrement financé par des interruptions publicitaires. Hart avait souhaité le rencontrer au plus vite. Il avait

tout de suite noté que le parcours académique du jeune homme – un certain Ali Tarac, âgé de vingt-cinq ans –, quoique brillant, était inachevé. C'était ce qu'on appelait un *drop-out*, un de ces types qui plaquaient leurs études avant de les avoir achevées afin de se lancer au plus vite dans l'aventure entrepreneuriale. Son nom et son prénom, qui devaient provenir d'au-delà de la Méditerranée, l'intriguèrent aussi. Un profil plus qu'inhabituel aux yeux de Hart, pour qui la France ne savait produire que des actrices, des bureaucrates et des cuisiniers...

Le projet soumis par le Français paraissait au premier abord assez absurde. Rupert jugeait les interruptions publicitaires trop intrusives pour le consommateur et certainement pas viables à long terme, mais l'idée était en revanche capable de soulever au moins temporairement l'enthousiasme des panurges boursiers. Les monopoles téléphoniques étaient à l'époque encore tout-puissants, et les tarifs prohibitifs, en particuliers ceux des communications internationales, totalement inaccessibles au commun des consommateurs. Ali Tarac n'avait pas seulement eu une intuition de marché mais il s'appuyait sur une technologie testée en conditions réelles et sur laquelle il était très bien informé. Or, Hart pressentait qu'avec le protocole IP, la téléphonie allait connaître une révolution imminente.

L'*executive summary*, qui portait bien son nom – un mince classeur de quelques pages dont la concision était inversement proportionnelle aux rendements projetés –, précisait que la possibilité de cibler les usagers serait effective dans un avenir très proche, ce qui renforçait l'attractivité du projet. Il proposait enfin et surtout une marque aux syllabes cool, imprimées en lettres d'argent sur la couverture, qui allait séduire, à n'en pas douter, la société de consommation tout entière :

GRATIS TÉLÉCOM

L'irruption d'un grand jeune homme dans la salle de réunion du rez-de-chaussée, flanqué d'un pauvre hère, directeur financier de son état, et d'un directeur technique qui avait dû – au vu de ses épaules disproportionnées – servir de garde du corps dans une vie antérieure, s'apparentait à l'arrivée d'une troupe de ballet amateur sur la scène de

l'Opéra. La première partie du rendez-vous consistait pour eux à se laisser interroger courtoisement sur leur parcours, avec une pointe d'humour obligée, désacralisant le formalisme de la réunion d'affaires.

Tarac s'assit face à Rupert Hart. Il avait la peau cuivrée, des yeux fendus, l'iris d'un vert tacheté sous des arcades saillantes. Son front, marqué par des sillons précoces, accentuait cette apparence de dureté. Son sourire magnétique révélait à ses extrémités des fossettes obscures. Tout son physique communiquait une impression de beauté sauvage.

Tarac en imposait.

D'entrée de jeu, il captiva son auditoire.

« Messieurs, nous changeons de monde. Dans dix ans, quinze ans peut-être, tous les pays développés se seront dotés des infrastructures nécessaires pour accéder à Internet à tout endroit et à chaque instant. Les pays les moins évolués auront comblé leur retard. La technologie de Gratis Télécom répond à ce nouveau paradigme. En France et en Espagne, où nous avons lancé ce service de téléphonie gratuite, nous avons déjà convaincu une dizaine de milliers de particuliers ainsi qu'une douzaine d'entreprises de l'utiliser.

— Et vos clients supportent ces interruptions publicitaires au milieu de leur conversation téléphonique ? interrompit Rupert Hart.

— Les utilisateurs préfèrent n'importe quoi à l'absence de communication. Les appels courts comme longue distance sont totalement surfacturés, et ils n'en sont pas dupes. Notre parc d'utilisateurs est en pleine explosion. Et plus ils seront nombreux, plus nous intéresserons les annonceurs. De plus, nous sommes en mesure de collecter et d'analyser le moindre besoin de nos utilisateurs. Vous verrez, grâce à l'évolution technologique très rapide qui se profile, on pourra choisir ces messages publicitaires en fonction de goûts dont les consommateurs n'ont même pas conscience !

— Vous ne prévoyez pas la moindre rentabilité avant six ans.

— Cela n'a aucune importance ! D'ici trois ans, nous serons cotés en Bourse. Ou bien, nous aurons été rachetés par un grand groupe. Nous aurons acquis une base de données dont la valeur sera bien supérieure à celle du service, et développé une marque mondialement connue. Nous préférons privilégier le retour sur capital à la rentabilité immédiate, le long chemin de l'investissement au profit rapide, n'est-ce pas ce que tous les manuels enseignent dans les *business schools* ?

déclara le Français, un sourcil en circonflexe.

— Si les marchés le comprennent, oui, admit Rupert. Et si les profits arrivent un jour...

— Pour conquérir le marché, nous devons impérativement établir une force commerciale adaptée, dotée de schémas d'intéressement extrêmement incitatifs. Nous aurons des besoins de trésorerie très importants pour rémunérer nos vendeurs. »

L'entreprise et sa plate-forme technologique n'étaient pas exceptionnelles – Hart en diagnostiqua d'emblée les faiblesses – mais la détermination et le perfectionnisme de Tarac, en revanche, l'étaient. Son audace le conquist immédiatement. Le jeune homme était doté d'un pouvoir de persuasion rare. Ne cessant d'alterner empathie et autorité, vigilance et fermeté, Tarac orientait la discussion, attentif aux moindres réactions de son auditoire, répondant sans faillir à ses interrogations. Il donnait le sentiment à ses interlocuteurs que rien ne lui ferait abandonner la discussion tant qu'il n'aurait pas remporté la partie. « Ce garçon, se dit Hart intérieurement, aura la capacité d'attirer des talents autour d'un projet risqué. Il parviendra à convaincre d'autres investisseurs, puis certainement les marchés et les analystes financiers. Il en impose, il a de l'allure. C'est un créateur qui sacrifiera tout à ses idées. J'ai certainement devant moi, pensa-t-il au moment où Tarac quitta son bureau, un futur grand champion de l'entreprise. »

Face à Jiao Morgan, Adrian Celsius se métamorphosa en un fakir aimable et joyeux. Il entraîna l'étrangère vers une fenêtre à guillotine qui s'ouvrait sur Portland Square, une avenue singulièrement large. Par goût du paradoxe, la qualification des lieux à Londres ne correspondait qu'épisodiquement à la réalité présente. Les demeures immaculées, au strict classicisme, se succédaient jusque Regent's Park. Le bâtiment Art déco de la BBC rompait l'unité des rangs. Une tour, construite par British Telecom dans les années soixante, surplombée d'une tête de mouche, témoin oculaire par les ondes, dominait les ciels volatils. Londres affichait, sans complexe, puissance médiatique, éducation militaire et leviers bancaires, ainsi que leur nécessaire imbrication. La gestation du pouvoir, l'éducation des enfants confiée à des tiers. La finance, l'architecture des moyens. L'information, la puissance d'influence. Une nouvelle phase de l'histoire du pays allait accommoder ses carburants essentiels : ambitions, nationalités et talents. Tout ce qui constituait l'Angleterre était structuré, organisé, afin de perpétuer un empire.

Celsius prit le ton de la confiance, tout en serrant le bras de Jiao.

« Venez-là que je vous regarde mieux. J'ai quelque chose d'important à vous dire. Mais avant cela, je voudrais comprendre une ou deux choses de vous. »

Jiao s'alarma de cette situation imprévue. Il l'étudia sous le ciel d'ardoise.

La juvénilité de ses traits contrastait avec son aplomb. Son visage formait un ovale assez long, dans lequel se dessinaient des lèvres rose pâle, aux imperceptibles stries de berlingot. Les ailes arrondies du nez ajoutaient à ces vestiges d'enfance. Ses yeux noirs, assez espacés, étaient illuminés par de longs sourcils, délinéés presque

horizontalement. Elle avait l'air d'étudier le monde avec force et douceur.

L'apparition de ce visage, lors de leur première rencontre quelques mois auparavant, avait été, pour lui, un choc. L'ascension professionnelle et sociale avait représenté pour Adrian une source continuelle d'inspiration. Pendant des années, il s'était plu aux longues nuits de calcul et de négociation, aux ruses et au jeu des intérêts. Personne n'avait jamais osé lui rire à la figure. Dans son domaine, il était un souverain absolu. Sa légitimité ne faisait que croître, propulsant dans son sillage la carrière de quelques élus et œuvrant à l'intérêt général. Il était respecté de tous les acteurs au pouvoir et brillait sur la scène internationale. Désormais, pourtant, il lui semblait souvent évoluer dans un théâtre fragile dont la vie s'était évadée, empli d'horloges aux cadrans figés. Il ne manquait plus qu'au rideau de tomber. Il avait, bien sûr, connu des phases de spleen tout au long de son existence – il était envahi par ce fameux *black dog* dont parlait Winston Churchill, par ailleurs un de ses modèles d'inspiration – mais, chaque fois, il était parvenu à pallier cette faille au prix d'une course à l'activité, aux déplacements et grâce à ses talents pour la comédie. Depuis l'ultime reconnaissance octroyée par la Couronne, quelque chose s'était encore modifié. Au moment où il aurait dû respirer bonheur et fierté, il s'était senti désemparé, happé par le désenchantement et saisi d'un incompréhensible sentiment d'échec. Rien ne semblait pouvoir empêcher la survenue de ces moments de doute, angoissants et mortifères.

Adrian prit conscience que la façon dont il dévisageait sa collaboratrice devait la gêner. Il nota son teint de soie délicat :

« Comment se passe votre intégration dans la maison ? Les *boys* se comportent-ils bien avec vous ? On me dit que vous passez vos nuits à travailler au bureau. Vos jours ne suffisent-ils donc pas ?

— C'est difficile à dire, sir, répondit Jiao, embarrassée. Il faut l'avoir ressenti pour le comprendre. Je me sens... esquivée, comme si je n'avais pas d'existence réelle. Bien sûr, vos *boys* me saluent courtoisement. Mais je deviens invisible dès lors que je manifeste une réaction ou énonce une idée. Je suis une ombre sans doute à leurs yeux, aussi légitime à s'exprimer qu'une chose. Dans leurs conversations, je les vois m'éviter, leur regard glisser sur moi, leur attention se distraire. C'est un engrenage... implacable. Les plus

accueillants d'entre eux finissent par se plier à ce comportement archaïque. »

Celsius fit une moue contrariée.

« Mais ce matin, vous n'avez pas hésité à intervenir ? Et vous avez été entendue, croyez-moi !

— Oui mais, pour être entendue, je suis obligée d'être radicale et me retrouve toujours en porte-à-faux.

— Ne prenez pas mal cette question indiscrete, mais votre patronyme est-il un nom d'adoption ? »

C'était la première fois que Celsius lui posait une question aussi personnelle. Il n'y avait que des coups à prendre à se rapprocher trop étroitement de son patron qui dans cet univers était, selon toute logique, un homme. Mener un aparté solitaire avec un homme de pouvoir, et aussi connu que Celsius, était compromettant. Dans ce métier, il fallait être la femme de César. En apparence, certes, il était nécessaire de nouer un lien de confiance et de sympathie avec son supérieur, la clé d'une relation productive. Mais, officieusement, une femme était toujours soupçonnée d'avoir un comportement subversif et menacée d'ostracisme par le personnel, qui avait des yeux partout.

Jiao avait pu constater que, dans la lutte pour l'émancipation, les pires ennemis – car les moins soupçonnables – étaient bien souvent les femmes elles-mêmes. Lorsque l'on appartient à un groupe subordonné à un autre, on est méprisé de ses supérieurs et jalouxé de ses égaux. Les épouses et les secrétaires, qui vivaient du vieux système, ne toléraient pas qu'une des leurs s'impose dans le nouveau à leurs dépens. Leurs complexes dépassaient largement leur féminisme. C'était la loi des plus faibles. On ne vous apprend pas dans les grandes écoles, dont Jiao était sortie brillamment, ces lois tacites immuables, celles de la manipulation de l'orgueil et des âmes. Il fallait envisager chaque situation avec pragmatisme.

« Ce n'est pas mon vrai nom, en effet, admit-elle. Mes parents sont d'origine chinoise. Ils se sont installés au Cambodge après la révolution maoïste, puis ont dû ensuite fuir le pays quand les Khmers rouges sont entrés à Phnom Penh. Lorsque la France leur a octroyé l'asile politique en 1976, ma mère – qui admirait Michèle Morgan – a choisi ce nom pour faciliter mon insertion dans la société française. » Comme son patron l'invitait à poursuivre d'un hochement de tête, Jiao, d'abord mesurée, continua. « Alors que mes parents étaient tous

deux professeurs au Cambodge, ils ont monté un restaurant dans l'ouest de Paris afin de survivre et m'offrir une bonne éducation. J'ai été envoyée chez les sœurs... » Son visage s'illumina à ce souvenir. « J'y faisais du grec ancien. J'avais une vieille dame comme enseignante. C'était bien avant d'apprendre le jargon des salles de trading... Puis, j'ai fait une classe préparatoire et suis entrée dans une école de commerce. Avant même d'obtenir mon diplôme, j'avais reçu ma première proposition d'embauche à Londres. »

Adrian s'accouda avec une nonchalance étudiée sur le bord de la fenêtre et déclara :

« Vous savez, j'ai été, moi aussi, du côté des perdants. Je ne l'ai jamais oublié. Mes parents, mes sœurs et moi avons émigré en Amérique dans les années cinquante. Nous vivions dans le Bronx avec d'autres exilés dans un dénuement total. Ma mère, qui était pianiste, tentait de nous égayer en nous faisant jouer les opérettes de Gilbert et Sullivan. » Celsius esquissa quelques pas de danse sur la moquette tout en fredonnant : « *As someday it may happen that a victim must be found, I've got a little list. I've got a little list... Of society offenders who might well be underground, And who never would be missed, who never would be missed...* »

« Vous connaissez, bien sûr, les airs du *Mikado* ? »

Jiao secoua la tête puis le regarda, étonnée.

Le visage d'Adrian fut subitement traversé par une ombre. Il poursuivit en forçant le ton, les yeux légèrement écarquillés :

« Mon père, qui était tout sauf un homme d'affaires, s'était lancé dans des opérations immobilières hasardeuses avec le peu d'argent qui nous restait. Il misa tout sur l'acquisition d'un immeuble. Et perdit l'intégralité de sa mise. » Il jaugea la réaction de la jeune femme d'un œil acéré. « J'avais compris cela – à huit ans – lorsque je le voyais éviter de parler à des gens dans la rue ou notais ceux qui changeaient de trottoir. Il ne cessait d'emprunter mais s'enfonçait à mesure dans la pauvreté. » Sa voix, alors, se rompit : « Un jour, je suis rentré de l'école. Une voiture de police et une ambulance étaient stationnées devant la maison. Ma mère et mes sœurs s'étreignaient. Il s'était pendu. »

Il se tourna vers la fenêtre d'un coup, d'abord silencieusement, comme s'il voulait contempler l'activité de l'avenue.

« Je suis désolé de vous ennuyer avec mon histoire. Tout cela est si

loin. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte ça. Ensuite, ensuite, le piano a été saisi. Les garçons se moquaient de moi à l'école parce que j'étais petit, gras et habillé comme un péquenot. J'étais toujours sur la touche, méprisé des bandes rivales. Un peu plus tard, je ne sais pas comment, j'ai planté un direct du droit dans le visage d'un garçon plus grand – une tête de plus que moi. Il s'est retrouvé à terre au beau milieu de la cour. Les applaudissements ont fusé. Pour la première fois de ma vie, j'étais un vainqueur. Ma situation dans l'école s'est aussitôt inversée. J'étais une vedette pour avoir mis à terre le chef de bande le plus craint du préau. J'étais devenu le héraut des enfants ingrats et déshérités. »

Il poursuivit avec une vigueur retrouvée :

« C'est pour ça que je me suis mis à la boxe ! Pendant toute mon adolescence, je me suis entraîné comme un forcené avec les autres immigrés de mon quartier. »

Il distribua alors quelques swings à un adversaire imaginaire, enchanté de l'effet que son histoire semblait produire sur Jiao.

« J'ai participé à des matches – très lucratifs – jusqu'à mes études à Harvard. Je n'ai jamais oublié cette leçon. Ne pas se laisser humilier mais cogner. Ne pas accepter d'être une victime. Je me suis aussi interdit de faire connaître à quiconque un sort pareil. »

Absorbée par les confessions de Celsius, Jiao n'en restait pas moins sur le quivive, parfaitement consciente de l'incongruité de la situation.

« Écoutez, Jiao, je suis fasciné par votre parcours. L'intelligence, la beauté, aussi grandes soient-elles, ne m'impressionnent pas. Les hiérarchies sociales non plus, même si je compose avec elles. Je n'admire vraiment que deux choses : le courage et la justice. Malgré nos différences d'âge et d'origine, je vous considère comme mon égale, vous savez. » Il eut l'envie irrésistible de déposer un baiser sur son front et se retint in extremis. « Et j'ai décidé de vous confier un rôle important dans le fonctionnement de la maison. »

« Paris, Londres, Moscou : c'est là qu'au début des années quatre-vingt-dix tout a commencé pour moi, Ali Tarac.

Dans les mois qui suivirent la chute du mur de Berlin, des centaines d'entreprises envoyèrent leurs émissaires à l'assaut de l'ex-URSS et des pays de l'Est, certaines d'y faire fortune. Convaincues d'avoir découvert un nouvel eldorado, les multinationales ouvraient des succursales locales comme des baraques à frites et cherchaient de la main-d'œuvre à moindre coût pour les faire tourner, oubliant un peu vite que les plus grandes armées du monde avaient capitulé aux portes de Moscou. Mais l'Europe de l'Ouest se nourrissait alors encore d'illusions.

C'est dans ce contexte que je fus choisi, avec une flopée d'autres boy-scouts dans mon genre, pour aller coloniser ce nouveau monde et lui donner, en ma qualité toute neuve de consultant international stagiaire, des leçons d'économie de marché. À dix-neuf ans, auréolé de mon rang de major au concours d'entrée de l'École, je n'avais pas mis longtemps à accepter l'offre qui m'était faite de travailler à Moscou pour une banque française qui s'enorgueillissait de conseiller directement les nouveaux maîtres du Kremlin.

Installé dans une pièce isolée, je passais des heures à attendre des apprentis fonctionnaires polyglottes et mélancoliques qui traînaient leur dépit juvénile dans ce système bancaire tout nouveau pour eux. La Vnesheconombank, dont les locaux étaient situés à la périphérie de la capitale, avait tout d'une morgue. À longueur de journée, je me penchais avec componction sur les entrailles chiffrées du cadavre de l'URSS, un samovar à proximité. Que s'était-il passé dans ce grand corps à la renverse ? Je regardais chacune de ses blessures. Tâchais de déterminer à quand elles remontaient et qui en était l'auteur. Qui avait volé quoi ? Qui avait volé qui ? Un bortsch dilué était servi

chaque midi par des cantinières qui poussaient interminablement leur chariot à travers les couloirs carrelés comme un funérarium.

Le pays était dans un état comateux. L'économie en ruine ressemblait à un paquebot à l'arrêt, abandonné par son équipage, oscillant comme un dangereux culbuto. Moscou était glauque et vide. On n'avait changé ni les fanfares ni les décors de facture stalinienne. Derrière l'atonie, la ville dégageait pourtant une violence primale. On aurait dit une salle de théâtre désertée mais dont on pouvait entendre la population gronder en coulisses. Les gens n'avaient plus de travail, plus d'espoir, et souffraient. Les alcools forts y étaient rois, si bien que des hommes s'effondraient sur la chaussée, sans crier gare. On les retrouvait morts par indifférence. Les professeurs d'université étaient chauffeurs de taxi dans les rues ruisselantes de limaille urbaine. Des étals de fortune vendaient, le long des avenues, une marchandise de première nécessité, introuvable dans les magasins d'État. La prostitution juvénile apparaissait dans tous les hôtels et autour des restaurants étrangers, accessibles seulement aux détenteurs de devises étrangères. Au détour de rues isolées, des règlements de compte se soldaient par des défenestrations.

C'était le mois de juin 1992 à Moscou. Nous partagions, avec une meute de stagiaires de mon espèce, un ancien appartement de la Nomenklatura, occupé sous l'ère soviétique par plusieurs familles, à une encablure du parc Kouloury. Des portraits de généraux étaient alignés sur les murs. Les vainqueurs de la bataille de Stalingrad, couverts d'étoiles, contemplaient les nouveaux venus avec ironie. Je me lassai vite de cette troupe, surexcitée par l'atmosphère de fin du monde qui caractérisait la chute de l'empire soviétique, et par la liberté des filles, encore plus affranchies qu'à Paris. Pour appeler la France – il n'y avait alors encore aucune liaison téléphonique internationale fiable – il fallait employer un appareil satellitaire aussi volumineux qu'un fer à repasser et, de plus, d'un coût effroyable. Je savais qu'en théorie, le tout récent réseau Internet et son protocole IP permettaient de faire passer la voix d'un point à un autre du globe. Restait à résoudre les difficultés d'acheminement des ondes sonores sur le réseau. Utilisant déjà depuis quelque temps ce protocole au sein du groupe de jeunes programmeurs dont je faisais partie, je me passionnai pour l'affaire, poussé autant par ma vénalité que par l'ennui profond que je ressentais à Moscou. Entre les différentes

sessions de travail avec les hauts fonctionnaires russes, qui devaient remédier à l'énorme indigestion bancaire de leur pays, je me penchai, sans le savoir, sur les prémices techniques de ma première création entrepreneuriale.

Un de mes colocataires, me voyant rivé à mon bureau nuit et jour, se mit en tête de me changer les idées et me proposa, un jour, de m'emmener avec lui à Saint-Pétersbourg, pour une soirée qui devait me plaire, il en était sûr. Elle était organisée, me précisa-t-il, par un cercle composé d'héritiers et de gens fortunés – des gens du Cap, des Australiens noceurs, des patriciens d'Amérique latine, des Européens sans domicile fixe – qui mettaient un point d'honneur à dissiper leur ennui dans les fêtes les plus incroyables possible. À cette fin, ils choisissaient chaque année une nouvelle destination : Cuba, Naples, Bogota, Tripoli, Peshawar, Pretoria, Macao... Cette fois c'était Saint-Pétersbourg, pour la nuit du solstice d'été.

Après avoir fait une route pour le moins cahoteuse entre Moscou et Saint-Pétersbourg, qui ne comptait qu'une voie et de nombreux nids-de-poule, nous arrivâmes dans un palais décati, loué à la mairie en quête de quelques roubles d'appoint. Dans les salons d'apparat donnant sur le fleuve se mêlait une faune incroyable qu'il eût été impensable de voir réunie en un tel lieu quelques années auparavant. Des nouveaux Russes bien sûr : apprentis milliardaires, négociants en matières premières, consultants prêchant aux condominiums d'État la bonne parole. Puis, des prospecteurs expédiés par les entreprises pétrolières. Des avocats américains devenus experts en législation soviétique. Des correspondants de guerre, baroudeurs sans frontières, incrustés là on ne sait comment. Des dissidents revenus de leur exil à l'air un peu étonné. Et des fonctionnaires internationaux en goguette. Chacun, à son échelle, contribuait d'une manière ou d'une autre à la mutation d'une économie momifiée en *business plan* international.

C'était l'époque où les programmes de privatisation pharaoniques des entreprises de l'ex-État soviétique battaient leur plein. Les coupons d'État distribués dans la population afin d'assurer une propriété démocratique étaient rachetés par quelques oligarques en puissance à un coût dérisoire. Le rouble était si volatil que les échanges entre membres du Comecon, qui se mourait lentement et sûrement, se résumaient bien souvent à du troc. Des centaines de milliards de dollars fuyaient alors la jeune fédération qui s'acharnait à obtenir de

ses vainqueurs et créanciers un étalement de l'addition amère laissée par soixante-dix ans de communisme. Weimar, bis repetita. Manipulation et banditisme d'État : la nouvelle génération au pouvoir, sans pitié, sans passé et sans vergogne, se construisait un avenir.

C'est dans cette ambiance de fin du monde que je fis la rencontre de Léna. Elle avait dix-neuf ans et venait de Tbilissi. On nous avait placés l'un à côté de l'autre à la table du dîner, dont l'opulence extravagante me parut décalée dans ce contexte de faillite généralisée. Les organisateurs avaient même obtenu sans trop de difficulté que l'un des meilleurs orchestres classiques du pays accompagne le banquet de bout en bout. Quand Léna et moi l'avions appris, nous nous étions regardés, embarrassés soudain de dîner de caviar et au champagne sous les yeux de grands artistes qui vivaient, eux, sans le moindre sou, pourtant heureux de voir cette page se tourner. Léna me présenta à celui avec qui elle était venue, un Anglais de vingt-quatre ans, star du trading d'aluminium à Moscou, dont j'avais entendu parler à maintes reprises mais que je n'avais jamais rencontré. Une certaine Russie, qui découvrait les joies du capitalisme, était fascinée par ces fortunes aux fils croisés d'argent, rapidement ourlées.

L'Anglais était un poupon endurci avec une grande mèche peignée sur le côté. Ce "*Brit from Manchester*" officiait au sein de la plus grande maison de négoce de matières premières du monde, dirigée par un mercenaire au ban fiscal des démocraties, et traitait, à lui seul, les deux tiers des exportations d'aluminium russe. En somme, un voyou avec une tête d'angelot. Petit format mais l'air important. La gâchette facile. Léna, à côté, bizarrement fardée, dégageait un charme peu commun qui m'intrigua. Pas une de ces bimbos qui traînaient au Night Flight à Moscou. Non, une fille aux cheveux châains et aux épaules délicates que sa robe offrait au regard, soulignant du même coup le reste de sa silhouette. Elle avait le côté ingénu de celle qui fait mine de ne pas comprendre ce qui lui arrive. Mais qui le comprend trop bien. Dès qu'elle souriait, le diable surgissait dans ses prunelles et creusait simultanément ses fossettes.

Je bavardai un peu avec elle. Contre toute attente, elle m'apprit qu'elle poursuivait des études d'anglais afin de travailler dans la mode dans une capitale européenne, Paris ou Londres, elle ne savait pas encore. Dans un anglais traînant, musical, avec quelques intonations

du Sud, qui me la rendit aussitôt désirable, elle me confia que son souhait le plus cher était d'être une femme responsable de son sort. Et me parla de la condition des femmes de l'Ouest, son rêve. Le reste de la soirée, elle ne s'adressa plus qu'à moi, ne me quittant pas d'un pouce et ignorant ostensiblement son cavalier dont le teint devenait livide comme la vodka. Elle le faisait par provocation, peut-être par inconscience, impossible de savoir. Vers 2 heures du matin, je décidai de filer à l'anglaise, faussant compagnie à Léna comme à mon ami, perdu dans quelque salon obscur de ce palais historique. Dans les rues de Pétersbourg désertes, où je marchais pour regagner mon hôtel, ces festivités étranges que je laissais derrière moi, traversées d'éclats de rire, me firent l'impression d'un enterrement drolatique.

Au milieu de la nuit, quelqu'un frappa à la porte de ma chambre d'hôtel. J'ouvris et découvris Léna, l'air faussement égaré, les cheveux dénoués. Elle disait avoir perdu ses chaussures. Je n'osai pas la rembarrier. La porte de ma chambre refermée derrière elle, sa robe glissa subrepticement sur le parquet, puis sa lingerie, avec la même désinvolture. J'étais captivé par le moindre de ses mouvements, son corps fluide, la mesure qui tendait chacun de ses gestes maîtrisés. Elle était un ange tombé du ciel, évoluait devant moi sans peur, dans la nuit blanche.

L'hôtellerie spartiate héritée de l'ère soviétique n'offrait par chance qu'un choix prude entre deux lits d'une étroitesse risible. Tentant de me ressaisir, je suggérai à Léna, qui ne voulait pas regagner sa chambre, de dormir dans l'un des deux lits. Je ne voulais pas d'ennuis, surtout pas avec un mafieux encore acnéique, drogué à l'adrénaline et à la poudre blanche, qui était certainement en train de penser que je lui dérobaï sa conquête. Il fallait être prudent. Extrêmement prudent. Elle me toisa, sa poitrine veloutée toute proche de mon visage, sa beauté phosphorant dans l'obscurité de la chambre.

On toqua une nouvelle fois à la porte. C'était le jeune tueur anglais, digne, l'air navré, tenant un peignoir rose à grandes fleurs à la main. À sa vue, Léna poussa un soupir qui exprimait autant d'exaspération que de lassitude.

"Come on, darling, you are very very very tired. Perhaps a bit overdrunk, aren't you ? dit-il en lui prenant le bras, avec l'indulgence respectueuse dont les Britanniques qualifient les conduites d'ivresse les plus déjantées. *You shall have all my gratitude, Mr Tarac, for having*

looked after her so closely tonight”, conclut-il en se retournant vers moi, tout en l’enserrant d’autorité dans le peignoir exotique. Mince poupée de chiffon aux pieds nus, elle partit comme une somnambule sans demander son reste, sans me jeter un regard, vêtue de ce kimono de fortune.

Le lendemain, l’immobilité qui régnait sur les bords de la Neva était presque inquiétante. La façade éblouissante de l’hôtel réfléchissait un soleil aux nues. La lumière, azurée, miroitait à l’infini sur les eaux du fleuve. C’était une de ces matinées sublimes que réserve la Russie lorsqu’elle regarde l’Occident. Je repartis vers Moscou le cœur serré, rêvant au jour où ce monde ne ferait plus qu’un avec l’Europe.

Je cherchai à plusieurs reprises à avoir des nouvelles de Léna. Je finis par apprendre qu’elle avait quitté la Russie quelques semaines après la soirée de Saint-Pétersbourg, pour s’installer avec son mercenaire à Londres et se lancer dans une carrière de mannequin. Nos vies à tous ressemblaient, à cette époque, à des gares de triage en pleine activité, on se croisait à un aiguillage et l’on ne se revoyait jamais. Je crus d’abord que le labeur auquel je m’astreignais quotidiennement et les plaisirs de l’instant chasseraient Léna de mon esprit. Ce fut le cas pendant quelques mois. Puis, par retours incessants, le souvenir de notre curieuse rencontre revenait me hanter. Je me surprénais à songer à sa peau, à son parfum, à la fleur nacrée que j’imaginai s’ouvrir au cœur de la nuit. Pourquoi elle ? Je chercherais en vain chez les autres femmes quelque chose d’elle, de son alchimie, de sa sensualité, de sa folie si particulière. Je ne comprenais ni le comment ni le pourquoi de mon désir. J’étais d’autant plus happé que je ne l’avais pas même effleurée. »

En fin d'après-midi, Celsius convoqua Jiao Morgan et Rupert Hart dans son bureau en rotonde qui ressemblait davantage à un appartement qu'à un lieu de travail. Le mobilier en bois et les tissus désuets années soixante ne manquaient pas de surprendre de la part d'un bâtisseur d'industries d'avenir. Aussi hâbleur qu'à l'accoutumée, il invita ses hôtes à s'asseoir dans un canapé sans fond, dans lequel tout visiteur qui prenait place disparaissait complètement jusqu'au sol. On disait que c'était sa première tactique pour faire parler ses interlocuteurs et, surtout, ses interlocutrices. Morgan et Hart se saluèrent avec une froide amabilité.

Adrian prit la parole.

« Je souhaitais vous voir ensemble car, comme je l'ai évoqué ce matin, j'ai décidé de prendre du champ avec le monde des affaires et de me concentrer sur le développement de mes activités philanthropiques. Je vais annoncer prochainement, d'ailleurs, le don de la moitié de ma fortune à une fondation d'intérêt public. Mais j'ai plus que jamais besoin de votre aide afin de conserver les retours financiers du fonds. J'en resterai le principal actionnaire, impliqué en tant que président, à vous je confierai désormais la cogérance de l'ensemble. »

Hart se déplia avec précaution.

« Qu'entendez-vous, cher Adrian, par cogérance ? Voulez-vous dire par là que nos responsabilités seront identiques ? »

La face de Rupert était d'une pâleur cadavéreuse, ses yeux plus rougis qu'à l'habitude. Jiao le contemplait avec une distance que l'on aurait pu qualifier d'ironique.

« Précisément. Vous prendrez chacun la direction opérationnelle avec une participation accrue au capital. Vous aurez la charge des

opérations courantes et je conserverai un rôle stratégique. Je considère que cette entreprise est, aujourd'hui, sur des rails, après le travail de construction que nous avons effectué ces dernières années. Lighthouse est le plus grand fonds d'investissement britannique, et, sous peu, sera le plus grand d'Europe. Dans dix ans, il sera planétaire. Regardez, cher Rupert, le projet de cet entrepreneur que vous venez de rencontrer, Gratis, me semble t-il, et qui vous enthousiasme. Ne s'agit-il pas exactement de la même chose ? N'est-ce pas un entrepreneur non britannique, qui s'apprête à développer un concept révolutionnaire et dont la mise en œuvre sera mondiale... »

« Mais elle, dit Hart, la voix brisée, en désignant du menton Jiao Morgan, n'était pas là hier ! »

— Mais elle sera là demain ! rétorqua Celsius. Jiao apporte une sensibilité et des compétences internationales qui font défaut à Lighthouse. À l'heure actuelle, nous avons tous les mêmes origines et avons suivi des formations académiques et des parcours professionnels identiques. Nous pensons à l'unisson et nous ne sommes plus en mesure de comprendre le monde tel qu'il évolue.

— Dois-je comprendre à travers cette singulière décision, cher Adrian, que mes performances vous ont déçu ?

— La promotion de Jiao n'enlève rien à la vôtre ! Nous devons rassembler nos forces. Nous avons besoin d'être ambitieux, beaucoup plus ambitieux que nous ne le sommes à l'heure actuelle... Je n'accepterai pas de voir Lighthouse cantonné dans un étroit cadre national. Notre fonds, le pionnier du capital-investissement, doit être le soutien des entrepreneurs les plus novateurs. Ceux qui créent des technologies de rupture et transforment le mode de travail, de vie ou de consommation des gens à travers le monde ! Les enjeux – démographiques, technologiques, sociologiques – sont fantastiques ! Lighthouse peut devenir une institution plus puissante et novatrice qu'un État. »

« J'avais présenté le même projet simultanément à plusieurs fonds d'investissement, avec la prescience de la perfidie du système. Je savais que j'avais de bonnes cartes en main, qui compensaient ma jeunesse et mon inexpérience : un positionnement original, une explosion de la demande, une bulle spéculative en voie de dilatation. Je savais que si je réussissais à franchir le cap de la première rencontre avec les investisseurs, je deviendrais une proie de choix aux yeux de ce cénacle ultra-réactif. C'est ce qui se produisit.

Le lendemain de ma présentation à Rupert Hart, je reçus une offre exclusive d'investissement de Lighthouse dans Gratis, qui succéda à deux autres, similaires, de concurrents, parvenues dans l'heure. Les rugueuses discussions du monde des hommes allaient commencer. Je n'eus que le temps de m'entretenir avec mon avocat d'affaires, intéressé au résultat :

“Il faut attendrir la viande ! Refusez tout !” enjoignais-je à celui-ci, un homme de loi aussi malléable et glissant qu'un savon. Si ces ronds-de-cuir assis sur leur magot croient qu'ils m'impressionnent, ils se trompent. Plus on les fera chier, plus on prendra de valeur.”

Par son envergure colossale, l'estimation que je proposais pour Gratis provoquait le vertige. Un chiffre lancé en l'air est l'affirmation d'un pari, l'expression de la confiance de son initiateur dans son projet. Tel un bouchon de champagne, il vous projette brusquement dans un avenir logiquement heureux et rassurant. Il clame haut et fort que demain vaut dix fois plus qu'aujourd'hui. L'enrichissement permanent était le mot d'ordre à La City, et je savais parler sa langue. L'utopie économique remplaçait l'utopie politique, elle en était le plus puissant dérivatif. En estimant la valeur de l'avenir, on faisait plus que ce qu'aucune législature ne pourrait jamais réussir à promettre.

Sans s'être complètement uniformisées, les cultures occidentales

s'étaient donné le mot. Elles convergeaient grâce aux produits, aux méthodes et aux rêves de masse : techniques, marques, concepts, codes, normes, burgers, massages, formats media, vacances types, diagnostics, imagerie, urbanisme, transports, publicité, esthétisme, thérapies, marketing et grande distribution. On vivait, on mangeait, on se soignait, on se distrayait partout de la même manière. L'accélération, en l'espace de vingt et quelques années, avait été inouïe, déstabilisante et haïssable pour ceux qui n'avaient pas voulu ou pas pu suivre le mouvement. Des quatre points cardinaux de l'Occident, on respirait, à présent, le même air. L'Europe s'affirmait, aussi inéluctable qu'un glissement de terrain historique, débuté au siècle des Lumières, entraînant un pan à la suite de l'autre, déboutée épisodiquement par le rejet populiste, submergeant les ostracismes d'une indifférence tranquille.

Gratis reposait sur un document prometteur de vingt-cinq pages. Quelques intuitions de marché, une ébauche d'entreprise, un trio novice... Quelques clients à bord, une marque qui séduirait les frondeurs et les opposants de tout poil au système monopolistique. Mais en ces temps d'opulence, l'échec faisait partie du jeu. Un projet en chassait un autre. Tout le monde s'était résigné à la loi de la destruction créatrice. Encaisser une perte rappelait de plus à la société, fort opportunément, combien la prise de risque du monde de la finance justifiait des rémunérations extrêmes.

Et puis, il y avait tant d'argent dans le monde qui cherchait où être investi, *money that was looking for a home*. Il fallait, coûte que coûte, procéder à des investissements, les fonds n'étant mis à disposition que pour une dizaine d'années par des pourvoyeurs exigeant une vélocité croissante de leurs avoirs : une armée de retraités devenus rentiers oisifs revendiquant soins hospitaliers intensifs, vacances mondiales, pouvoir sur leurs petits-enfants, survie esthétique, prurit immobilier. Plus les gens étaient désœuvrés, plus ils devaient se distraire par de coûteux loisirs. Avec l'âge, leurs travers s'aggravaient : égotisme, frustration, narcissisme, accumulation... On pensait avoir affaire à des enfants gâtés, mais c'est à des vieux comblés que la société était tout entière redevable.

Il fallait battre les marchés à leur propre jeu, répondre aux anticipations les plus irrationnelles. Face à une telle ivresse, l'homme sans affects qu'était Rupert Hart avait conclu qu'il était urgent

d'anticiper le mouvement des foules. Un chasseur de start-up devait passer à l'action promptement et prendre des risques calculés. Lighthouse abandonna donc, l'une après l'autre, ses exigences de contrôle de Gratis, de majorité au capital, de prêt à des taux exorbitants, de covenants, de clauses de protection, de revente ou de rachat. Rupert avait beau arguer des règles du fonds, des précédents avec d'autres entrepreneurs, des conditions de marché, jour après jour, je gagnais du terrain en jouant de la concurrence entre mes interlocuteurs, oscillant entre silence inquiétant et irruption offensive, apparaissant à déjeuner dans un restaurant du monde des affaires, à la table d'un journaliste de la presse économique, intrigué par ma détermination, puis posant, le jour suivant, au beau milieu d'un parterre de jeunes pousses, avec une idée fixe : ne pas céder. Le marché et ma chance firent le reste. Du Nasdaq au second marché en passant par le Neuer Markt, tout comme je l'avais anticipé, la téléphonie n'était plus qu'un incendie, une fournaise de demandes d'achats.

L'imprimatur de Lighthouse propulsa la valorisation virtuelle de Gratis dans la stratosphère aléatoire des start-up. Je rentrais dans le carrousel des entrepreneurs à succès en 1997, à la veille de la révolution digitale. »

Comme prévu, sir Adrian Celsius exprima publiquement sa volonté de faire don de la moitié de sa fortune, soit près de quinze milliards de dollars, à de grandes causes. Une fondation, créée à cet effet, l'engageait, lui et sa descendance, sur une période de temps indéfinie. En impliquant les générations futures, Adrian se prolongerait à travers l'action caritative. Tous ses petits-enfants étaient d'ailleurs présents lors de la conférence de presse, tenue à l'hôtel Dorchester au début de l'année 1998, au cours de laquelle il annonça son initiative avec solennité.

Au tournant du siècle, l'annonce de donations sans précédent par les milliardaires les plus riches du monde, après qu'ils s'étaient consacrés sans retenue au jeu capitaliste, stupéfia les sociétés occidentales. Des historiens signalèrent que ce phénomène de déthésaurisation massive était apparu dès l'Antiquité. L'évergétisme s'était poursuivi au Moyen Âge, l'époque qui connut certainement les distorsions de revenus les plus impressionnantes. Afin d'assurer leur salut, certains croyants allouaient une partie de leur patrimoine au profit de la collectivité, spoliant leurs héritiers, mais légitimant, par ce biais, l'usage des biens qui leur restaient. La peur du châtement éternel conduisait les possédants les plus fortunés, qui avaient acquis leurs biens avec avidité, à les distribuer avec autant de démesure, par le biais d'une entreprise de pénitence. Ces donations contemporaines répondaient peut-être aussi à l'angoisse des créateurs de patrimoines gigantesques d'avoir accumulé des richesses, au bien-fondé économique certes manifeste, néanmoins moralement injustifiables, alors que les écarts de fortune dans la population étaient toujours plus inacceptables.

Après qu'il eut exposé les objectifs de sa fondation, dans le

domaine de la santé, de l'éducation et de la recherche, Adrian répondit aux nombreuses questions que posait ce geste étonnant de renoncement.

« Pourquoi vous dépouiller aussi radicalement après avoir consacré toute votre vie à accumuler des biens matériels ?

— Ma famille et moi avons désormais assez pour vivre plusieurs vies. Il est temps d'utiliser les surplus afin de tenter de résoudre, le plus efficacement possible, des questions dramatiques qui se posent à l'humanité. À l'heure actuelle, deux cent personnes détiendraient l'équivalent des revenus de trois milliards d'individus. La fondation Celsius cherchera à effectuer des investissements créateurs de progrès avec les méthodes d'analyse et de mise en œuvre qui ont fait le succès de Lighthouse.

— N'est-ce pas plutôt le rôle des États de s'en préoccuper ?

— Nombre d'États sont devenus impuissants, confrontés à la crise de leurs finances et à l'égoïsme de leurs électeurs. C'est aux citoyens les plus fortunés de prendre leurs responsabilités. D'ailleurs, où donc peut s'investir l'excès d'épargne privée, aujourd'hui, si ce n'est dans des projets artistiques, spirituels ou altruistes ? »

De retour à Portland Square, Celsius, transporté par une allégresse enfantine, prit Jiao à part.

« J'aurais aimé que vous soyez présente dans la salle, je suis sûr que vous auriez été émue par la réaction de l'assistance lorsque j'ai annoncé le lancement d'une campagne mondiale d'éradication de la misère. L'idée que chaque citoyen de bonne volonté puisse participer et investir dans des projets étroitement suivis par la fondation a suscité l'enthousiasme. » Il la regarda en secouant la tête comme s'il n'y croyait pas lui-même. « J'ai eu droit, à la fin de la séance, à une standing ovation. » La jeune directrice générale réprima un rire, Adrian lui semblait à deux doigts de léviter. « Jiao, la salle entière s'est soudain levée, en larmes, et m'a acclamé ! Vous vous rendez compte, toute la salle ! Personne ne leur avait parlé ainsi de ces problèmes jusqu'alors. Je suis le premier ! Je vais consacrer la fondation Celsius à cette ambition universelle. Je vais éradiquer la pauvreté de la surface de la terre. Je vais rendre aux enfants leur sourire ! Vous verrez, ils verront tous ! Je rentrerai dans l'Histoire ! Ma chère Jiao, la finance est derrière moi, l'humanité est devant ! »

Puis il reprit en allant et venant avec fébrilité :

« Jamais je n'ai été aussi heureux qu'en lançant cette initiative. Je réalise enfin ma vocation : faire progresser le monde et peut-être même laisser mon empreinte. C'est l'aboutissement de toute ma vie ! Et grâce à vous et à Hart, Lighthouse poursuivra son développement. Trouver les sources de financement de la fondation sera une motivation encore plus importante. »

Il tournoya sur lui-même et, les yeux humides, lui confia :

« Savez-vous que je serai bientôt reçu comme un chef d'État, au cours d'un week-end de chasse au sangliers organisé en mon honneur par la reine de Hollande ? Une délégation officielle doit m'accueillir au pied de mon avion privé. Moi, un enfant de la balle, élevé dans le Bronx... Seule vous, Jiao, pouvez comprendre ce que cela signifie... La reine de Hollande ! Une chasse au sanglier ! »

« C'est dans une impasse perpendiculaire à Piccadilly que j'ai retrouvé Léna. Ou plutôt, qu'elle a trébuché sur le pas de porte d'un restaurant prisé à l'époque pile au moment où je pénétrais dans le hall et s'est rattrapée à mon bras à la volée. "Pardon, Monsieur." Un œil cendré sous des cils travaillés, émergeant du bord d'un feutre de même couleur, voix imperceptiblement éraillée, musicalité géorgienne, phrasé particulier. Elle sortait du Caprice, ce concentré de vanité festive où il fallait un passe-droit pour avoir une table. En décembre, tout Londres était bondé, enfiévré, convoité, pris d'assaut. Un chapeau d'homme, un étroit manteau d'alpaga surélevant ses épaules, une large ceinture sanglant sa taille, des bottines à lacets, elle était une héroïne des années quarante, fuyant Casablanca. D'ailleurs, elle était bel et bien en train de fuir. Mais quoi ? Je ne savais pas, son ombre peut-être, spéculai-je à cet instant. Au premier coup d'œil, j'avais reconnu son menton de porcelaine, surmonté de ses lèvres délicates qui exprimaient sa sensualité et sa fragilité. Ses doutes aussi. Les lèvres sont les témoins infailibles des intriorités.

Quand Léna m'identifia à son tour, son air préoccupé laissa place à un splendide étonnement. Le grand sourire qui illumina son visage acheva de me bouleverser. Elle, en revanche, ne laissait paraître aucune gêne. Avait-elle oublié les circonstances de notre rencontre trois ans auparavant ? Je m'en inquiétai plus que je ne l'aurais pensé. Elle me parut grandie, affûtée, son visage plus précis, ses formes comme éclairées par la définition accrue de ses traits. La même délicatesse cependant en émanait, une sorte de douceur d'ouate auréolait maintenant son teint, son cou dont je devinais les pavillons tendres et tièdes, son front lumineux. Oui, même son front était beau, séduisant, intelligent.

Londres, alors, se déployait en corolle sur l'ensemble du continent.

Sa rosace d'influence se surimprimait sur la nomenclature européenne. Depuis la chute du Mur, le mélange des élites occidentales n'avait jamais été plus vif, plus présent, plus inspiré que dans cette ville réinventée, grevée de cicatrices, laissée pour morte après les bombardements de la guerre et somnolente dans les années soixante-dix. Elle avait l'instinct vital des grandes cités qui savent renaître sans cesse de leurs cendres. À Londres émergeait une autre Europe à l'intelligence agile, indétectable, ingouvernable – un pont entre New York et Moscou –, attaquée sans répit par les nationalistes aigris et le reflux populaire. Londres semblait en outre munie d'une force d'attraction irrésistible. En trois décennies, les anglais avaient conquis, sans échanger un euro, sans parler un mot des langues continentales, une position hégémonique. Elle était devenue le portail d'entrée dans le continent. Et l'Europe entière se donnait rendez-vous chez elle. L'Anglais était devenu un Européen malgré lui.

Léna accepta ma proposition de prendre un verre avec moi au bar du Caprice. Assise, les jambes croisées sur un des hauts sièges pivotants, le feutre déposé sur un zinc inemployé – le bar n'avait qu'une fonction décorative –, elle me regarda avec cet air insolent et, dans le même temps, fragile qui m'avait touché.

Je lui racontai qu'après avoir lâché mes études à Paris, le démarrage de Gratis en France, puis au Benelux, avait été fulgurant. C'est paradoxalement sur les décombres du système communiste en Russie que j'avais senti le vent tourner en faveur des télécommunications. J'avais vu juste. Je lui décrivis les grandeurs et les petitesse de mes interlocuteurs dans les fonds et les media, le phénomène de bulle boursière, et me lançais enfin dans une imitation sentie des somnolences de Hart qui déclencha son hilarité. Désormais, les tombereaux d'argent investis dans ma start-up me plaçaient devant des responsabilités et des enjeux colossaux, lui disais-je.

Elle avait démarré dans le métier dès son arrivée à Londres, ses traits repérés par quelques grands photographes, et menait depuis grand train, une opulence dont ses parents n'auraient pas osé rêver pour elle. Sa seule inquiétude était d'envoyer de l'argent à sa famille à Tbilissi et de se débarrasser de son Anglais avec lequel elle avait maintes fois rompu et qui ne semblait toujours pas vouloir le comprendre.

Je ne sais pas qui a commencé le premier, mais je me souviens que

nous nous sommes embrassés, longuement, de la manière la plus effrontée, la plus univoque possible, sous les yeux effarés du barman et des maîtres d'hôtels, sans aucune considération pour le lieu, dans le tumulte des conversations. Nos tabourets étaient assez loin l'un de l'autre, mais nous étions tous les deux partis, ivres de désir, dans un au-delà sensoriel où nos lèvres, sauvages, érotisées, excédées, nous dictaient leur loi. Tout semblait s'être tu autour de nous – illusion auditive, désinhibition féroce, escalade impérieuse –, nous étions entraînés l'un vers l'autre dans un aller sans retour. »

« Cela faisait des années que les gens attendaient de voir les tarifs téléphoniques baisser d'un coup pour se permettre d'appeler qui ils voulaient, quand ils voulaient, et où qu'ils vivent, que leurs interlocuteurs habitent à côté de chez eux ou à l'autre bout de la planète. Mais, comme toujours, sur ce genre de sujets, on était plusieurs à avoir eu à peu près la même idée en même temps, avec des capacités techniques équivalentes. Je mis donc toute mon énergie à les prendre de vitesse. L'enjeu numéro un était de récupérer le maximum de clients et qu'ils ne décrochent surtout pas du service. Il faut dire que la qualité des communications sur IP était encore médiocre, à cause des trop nombreuses interruptions. Je trouvais, pourtant, quelques annonceurs partants pour tester mon dispositif original. Et puis le nom, *Gratis*, aidait puissamment. Il flattait l'avarice des consommateurs en leur donnant l'illusion d'acheter un service gratuit.

J'avais eu cent fois raison d'arrêter mes études en cours de route. Si je n'avais pas eu cette lucidité et cette détermination, six mois plus tard, le train était passé et je n'aurais jamais pu créer *Gratis* dans la foulée de mon retour de Russie. J'étais de ces types qui, de toute façon, n'avaient rien à perdre. Ni famille, ni pays, ni mon temps d'ailleurs... Ma mère débarquée toute jeune en France pour des raisons obscures dans les années soixante-dix, avait trouvé un poste d'assistante quand un cadre avait mouillé sa chemise avec elle, un matin, dans son bureau après une nuit de travail. Ils avaient eu ensuite une brève liaison. Mon improbable géniteur l'avait tout de suite laissée tomber, sans vergogne, au point de ne se préoccuper ni de sa condition ni de mon sort. C'était elle, immigrée, issue d'une famille dont les origines se perdaient dans l'ancien Empire ottoman, parlant avec un fort accent, qui s'était chargée de tout : nourriture, logement, éducation, m'incitant à étudier comme aucun enfant français de mon

âge et, surtout, à ne jamais regarder en arrière. Au nom de ce principe de survie que j'ai appliqué chaque jour de mon existence, je connais aujourd'hui bien peu de son histoire. Ma mère bredouilla un jour m'avoir prénommé comme son propre père, qu'elle ne voyait plus depuis son arrivée en France. Elle ne me parla jamais du mien, avant d'être emportée subitement par un cancer. Jamais je n'eus le courage de transgresser sa pudeur et ses réticences. Après, ce fut trop tard. Ce silence est irrévocable. Je sais donc pourquoi il est si précieux de raconter.

Je peux le dire aujourd'hui, je fus stupéfié par l'accueil démesuré que réservèrent les marchés à Gratis, comme si nous allions mettre les grands conglomerats nationaux des télécommunications à genoux en quelques années... Les attentes des investisseurs et de la collectivité à l'égard du service que nous propositions étaient proprement illimitées. Ils étaient comme fous. Alors pourquoi se freiner ? Si Gratis marchait, tout le monde y trouverait son compte. Les investisseurs, les prêteurs, les managers, les consommateurs, sans oublier la pléthore de franchisés qui vendraient notre salade avec la même litanie d'arguments. Où était le mal, après tout ? Des guérilleros de la tech qui bousculent des géants des télécoms, c'était un peu David contre Goliath, non ? Avec Gratis, les monopoles se découvraient soudain des pieds d'argile. Ça ne pouvait que leur faire du bien de plier un peu, pour une fois !

Comme on ne savait pas ce qui marcherait vraiment et jusqu'où on pouvait aller exactement, on se contentait de miser sur des projets. La seule méthode possible dans les périodes de déréglementation est celle du pari statistique. En cette fin de xx^e siècle, les sauts technologiques réduisaient à néant les situations établies et brouillaient l'horizon historique. Le niveau d'endettement explosait, dans un système de vases communicants entre l'espoir et la réalité. D'autant qu'il suffisait d'être coté en bourse pour que les masses vous accordent un crédit financier autant que moral.

Quant aux politiques, ils suivaient avec leurs moyens, marionnettes soumises à la bonne volonté de leurs créanciers médiatiques. C'était l'enfer pour eux de faire accepter aux populations ces effets de paliers, induits par la révolution numérique en cours. Or, la seule manière de survivre pour un pays lancé dans la compétition mondiale était d'obtenir et de garder le leadership technologique en investissant

massivement. Attiser les meilleurs cerveaux, créer des conditions d'émulation, leur offrir considération et fortune.

Dans les bureaux de Gratis à Shoreditch, nous travaillions comme des bêtes de somme. Il fallait professionnaliser en urgence ce qui n'était à l'origine que du bricolage. Le modeste serveur, qui calculait les interruptions publicitaires, rendit l'âme devant l'afflux des clients. La plate-forme se trouva dépassée par un nombre inouï d'appels. Tout ça en moins d'un mois. Les interruptions publicitaires, prévues au début de la conversation pendant une dizaine de secondes, puis ensuite toutes les minutes trente, se révélèrent intolérables pour une partie non négligeable de nos abonnés. Quant à l'impact des annonces, il restait tout à fait aléatoire.

Grâce aux perspectives inédites de création de valeur, je parvins à débaucher une poignée de grands professionnels du secteur qui acceptèrent de sacrifier leur confort institutionnel pour l'adrénaline et les perspectives d'enrichissement d'une start-up. La plupart des gens n'ont aucune imagination et ne parviennent pas à se penser dans une existence autre. C'est encore plus manifeste pour ceux qui ont comblé leurs besoins primaires de sécurité et de confort. Je leur offrais une seconde vie.

Tout le monde toquait alors à ma porte. Le succès avait un effet magique. Au cœur des miroirs modernes, il offrait aux gens une image souriante et prometteuse d'eux-mêmes, démultipliée par ses jeux de correspondance. Bien entendu, je n'imaginai pas, alors, que ce reflet pouvait s'obscurcir subitement, comme le tain du miroir révèle parfois sa noirceur. Personne n'a le courage d'imaginer sa propre mort. Par la grâce d'une semi-imposture, j'étais devenu ce que j'avais rêvé et que notre époque attendait, un élu auréolé de succès et de mystère, désabusé, investi de qualités surhumaines, et vers lequel on se tournait de manière éperdue. Un homme capable de faire se lever tant d'argent sur les marchés financiers, et donc d'assentiment, était transformé illico en oracle et en guide.

Très vite me rejoignirent le patron des opérations d'un grand opérateur, une as du marketing dans les biens de consommation et un *talent officer* qui avait pour spécialité de débusquer les meilleurs éléments chez les autres et de les conserver. Déterminé à transformer le rêve qu'était mon projet en une réalité qui me semblait certains jours par trop fuyante, je conçus et recrutai la fameuse force

commerciale de Gratis, qui identifiait ses clients, anticipait leurs envies, exacerbait leurs doutes, ne les lâchait plus et n'avait rien à envier aux méthodes d'une redoutable police de la pensée.

Je ne pensais qu'à une seule chose : travailler. Dormir, étudier, contempler ne m'intéressait pas. Pour moi, la vie n'était qu'un immense champ d'action à l'instant T. Ma colère, ma méticulosité, mon intelligence s'investissaient rageusement dans une mécanique parfaite dont chacun de mes collaborateurs devenait l'un des rouages indispensables. Le contrat était clair entre nous : je les gavais de stock-options, leur offrais la possibilité de devenir millionnaires à court terme et, en échange, ils m'étaient entièrement dévoués. J'aimais les tenir ainsi à ma botte et les contrôler par l'émotion et la colère... Ils étaient devant moi comme des gosses, tout à la fois séduits et effrayés par ma puissance.

Seule Léna avait le pouvoir merveilleux de m'émouvoir et de m'amuser. Nous vivions d'excitation, de fantasme et de suspense. Nous n'avions pas besoin de nous parler, nous nous comprenions. Après des journées harassantes de travail, je partais la retrouver dans la nuit de Londres, découvrir avec elle les lieux improbables qu'elle fréquentait. Puis nous rentrions à pas d'heure dans notre appartement de Cromwell Place, terminant la soirée dans la cuisine.

Chez Gratis, l'essentiel des mois suivants fut consacré à la rédaction d'une espèce de long prospectus, un document détaillé qui devait "raconter une histoire" aux marchés financiers pour l'introduction en Bourse. Les banques et les avocats d'affaires se battaient pour conseiller cette opération sans précédent. Faire rêver avec doigté. Toujours jouer l'avocat du diable. Plus les règles de prudence étaient rappelées, les risques évoqués, plus les perspectives devenaient réalistes et insufflaient aux investisseurs de dangereuses certitudes.

Rien ne résistait à la cupidité et à l'unanimité. La dictature du consensus exerçait son pouvoir absolu. L'offre d'actions de Gratis fut huit fois sursouscrite. Les patrons de prestigieux fonds de pension, au comble du désespoir, m'appelaient pour obtenir des titres à n'importe quelles conditions.

Et j'avais beau me pincer en me disant que tout ça n'était pas vrai, il fallait voir ce titre s'étaler à la une du *Financial Times* : "Gratis valorisé 1,2 milliard de livres sterling". »

La presse économique a toujours aimé saluer la réussite des jeunes entrepreneurs. Dans les années 2000, Tarac n'était pas seul en son genre, mais il était un des premiers. Dans son costume de dissident qui se mesurait crânement aux institutions établies dans la bousculade étatico-économique provoquée par l'ouverture à la concurrence dans les secteurs protégés, il remplissait parfaitement son rôle. Héros moderne, outsider de la technique qui parvenait à inverser les rapports de forces, challenger défiant les opérateurs historiques, il parvenait, aux yeux de l'imaginaire collectif, non seulement à venger les petits des grands, mais, surtout, à restaurer l'équité du système. Il était curieux de constater à quel point les étoiles montantes de la nouvelle économie s'étaient volontairement exclues des institutions établies, et présentaient presque toutes des traits de personnalité hors normes – parfois à la lisière du psychotique – les rendant impropres à l'emploi dans la machinerie industrielle habituelle.

Les États étaient peuplés d'êtres sans visage ou de personnalités détronables à merci. L'entrepreneur, à l'inverse, était mû par son seul désir de création et de possession. Il s'autorisait de lui-même. Il s'affranchissait des suffrages et ne dialoguait qu'avec ceux qu'il considérait être ses égaux, quel que soit leur rang. Avec lui, la société était horizontale. Il était transfrontières, par définition mondialiste, fin connaisseur de tous les schémas d'optimisation fiscale, et affichait, au su de tous et toutes, une ambition universelle.

Il était libre. Il était incontrôlable.

Il incarnait le désir individuel.

L'horizon de l'économie libérale offrait, donc, des lignes de fuite, des perspectives d'évasion. La capacité de produire de la richesse et du sens, en s'affranchissant des règles, revisitant dogmes et paradigmes,

transportait les jeunes générations.

Une aristocratie d'entrepreneurs se constituait à grande vitesse. Inventeurs de biotech, promoteurs de sites de réservation, de réseaux de rencontre, discounters de polices d'assurance et de produits de grande consommation étaient nés de la première vague Internet du siècle. La technologie avait permis l'émergence sociale d'une caste d'individus qui ne devaient rien à personne – ni aux Églises, ni aux familles, ni aux États – sauf aux banques et au marché. Ils se fréquentaient, investissaient les uns chez les autres, se jalousaient, bougeaient de concert, se mariaient et philanthrophaient en meute. Ils suivaient les mêmes penseurs et les mêmes agents immobiliers.

Tarac emporta la deuxième manche de son projet, en battant tous les records de popularité dans les media. Lui et Léna formaient un couple en vue, aussi princiers qu'on peut l'être dans la monarchie du rêve, à défaut de celle de l'hérédité, et se prêtant à cette médiatisation. Ils étaient des icônes, chacun dans son genre, et offraient une image de succès et de jeunesse forcément éternelle qui comblait l'Angleterre du New Labour. Un soir, pour rire de leurs fortunes respectives, Ali offrit à sa fiancée un jack-russel qu'il prénomma Ebit, d'après l'acronyme anglais désignant les bénéfices avant l'intérêts et impôts.

Et puis, le parcours d'Ali, son intelligence, son don pour s'exprimer dans un anglais américanisé, sans compter sa gouaille française, tout cela séduisait le public. Sa voix, rassurante et pleine d'empathie, emportait l'assistance. Son allure, d'une élégance austère, plaisait. Il apparaissait suffisamment proche des gens pour les conquérir et suffisamment mystérieux pour les fasciner. « A French Entrepreneur » : C'est ainsi qu'un quotidien britanniq

ue titra le portrait qu'il lui consacra en l'an 2000. La couverture du *Times* – « France's New Face » – publiée peu après l'introduction en Bourse de Gratis, où il posait en pied avec Léna, l'installa définitivement dans le pré carré des nouveaux élus.

Une part de sa légende venait du récit, vrai ou enjolivé, de l'entretien au terme duquel Tarac avait interrompu ses études prestigieuses à Paris, récusant avec fracas le système élitiste français et le quittant sans retour. En 1991, à peine admis dans l'une des écoles d'État, de retour d'un été à Moscou, il avait annoncé à la direction de l'établissement sa volonté de ne pas poursuivre sa scolarité. Le

directeur avait tenté de le raisonner et de retenir cette recrue, d'autant plus précieuse que ses scores au concours d'entrée l'emportaient très largement sur ceux des candidats suivants. En vain. Le jeune Tarac rêvait de suivre les brisés de Steve Jobs et de Bill Gates. Il n'avait que la Silicon Valley à la bouche. À court de moyens, le directeur de l'école avait appelé à l'aide la seule personne, à ses yeux, capable d'éviter à ce garçon de commettre un sacrilège, une dame de fer qui jouait un rôle opaque et déterminant dans les destinées de chaque promotion, une ancienne élève qui connaissait intimement le monde des affaires français et qui était crainte de tous : Gaëlle Lambert.

Son entretien avec elle fut la dernière faveur accordée par Ali au système français.

Recroquevillée dans un fauteuil Directoire, son microsac à main posé négligemment sur son bureau à côté d'un encrier du XVIII^e, Mme Lambert était une femme grasse, la soixantaine tassée, la carnation caramel. L'aspect cartonné de ses pommettes dénonçait l'abus de fards, et l'odeur de son bureau la présence d'un cendrier. Son nez, un artifice chirurgical, ressemblait à un hippocampe planté au beau milieu de son visage. On ne savait si elle était femme ou homme. Elle n'avait plus, depuis longtemps, que le seul et même visage ravagé du pouvoir : l'œil inquiet, mobile, éloquent, les gestes économes.

« Vous êtes arrivé en tête du concours d'entrée. Pourquoi nous quitter ? » lui avait-elle lancé en guise d'introduction, le visage claquemuré.

« Je suis, bien sûr, extrêmement sensible au prestige de l'école. Et quelle institution !, répondit Ali, contemplant les murs vides. Les meilleurs en sont sortis, les plus grandes intelligences, les plus belles carrières. Un pilier de la République... Une antichambre de la gloire ! lança-t-il avec une légère emphase. Cependant, Madame, reprit-il d'une voix feutrée, que gagnerai-je à écouter des professeurs, aussi érudits soient-ils, alors que le virage des télécommunications est lancé en Europe ? Une révolution s'opère sous nos yeux dont nous n'assistons qu'aux prémices. J'ai développé une technologie qui peut être au cœur de ce basculement !

— Mais vous rendez-vous compte, Tarac, de ce que vous abandonnez en interrompant vos études ? lâcha Mme Lambert. Les portes des plus grandes administrations vous seront ouvertes dans deux ans. Vous perdrez non seulement vos titres, mais également votre

crédit en vous lançant dans une aventure aussi incertaine. Au passage, votre départ ne manquera pas d'écorner le prestige de l'école, ce qu'on ne vous pardonnera jamais ! »

Puis, Gaëlle Lambert avait pris un briquet dans sa minaudière et allumé une de ses célèbres cigarettes filtres, avec un imperceptible tressaillement de la main. S'affalant un peu plus dans son fauteuil, elle poussa un soupir exaspéré et, le toisant d'un regard menaçant, ajouta :

« Vous perdrez tous les soutiens des anciens. Sans parler même du mien... Suicidaire... Je vous recommande vivement de finir votre cursus. Vous sortirez avec un diplôme qui est un sésame dans ce pays...

— Mais qui vous parle de travailler en France, Madame ? Prenez l'administration. L'appareil d'État ressemble à un château dont toutes les portes, soigneusement verrouillées, ne peuvent être ouvertes que de l'intérieur. Les grandes entreprises ? On ne me pardonnera jamais mes origines étrangères sauf, à mes débuts peut-être, sous prétexte de mettre une pincée de diversité. Vous le savez bien, Madame. La France est un pays qui, aujourd'hui, hélas, n'offre plus de perspectives valables aux outsiders. »

Elle était restée sans voix.

« Madame, je suis un inventeur, un constructeur ! Ma seule école, c'est la vie et son adversité. Je veux créer mon entreprise et faire de l'argent... Le marché, ici, reste fermé, circonscrit à des territoires nationaux. Les enjeux technologiques sont, eux, immédiatement mondiaux. » s'exclama-t-il, en assénant un coup à l'accoudoir de son siège. L'atypique étudiant poursuivit, en la dévisageant sans appréhension, ses longues mains écartées.

« À l'avenir, nous n'aurons plus besoin d'acquérir des connaissances en mathématiques, en droit, ou même en langues. Ce qui est technique, des techniciens y pourvoiront. Ce qui est pensé ou traduit le sera par des logiciels. Ce qui est raconté appartiendra à des réseaux. Notre mémoire elle-même sera déportée vers un réseau d'ordinateurs. Le monde sera doté d'un serveur mondial. Il annihilera toutes les frontières physiques. La hiérarchie de quelques ensembles nationaux subsistera, mais le pouvoir de l'individu outrepassera celui de l'État.

— Écoutez, jeune homme, je ne vous demande pas la description futuriste de la société ou encore un exposé de vos idées politiques, de

quelle manière vous comptez gagner votre vie ! Vous avez vingt ans, enfin... Boursier, aucun soutien parental, vérifia t-elle sur une fiche. Au lieu de nous imposer votre arrogance et commettre une énorme bêtise, remerciez le système français de financer vos études. Vous sortirez sans peine dans les meilleurs rangs, et aurez accès grâce à notre réseau à tous les décideurs de la place. Ensuite, vous lancerez toutes les start-ups que vous voudrez ! »

Depuis trois décennies, le bureau de Mme Lambert, les gens qui le fréquentaient, ce qui s'y disait et ce qui s'y tractait ne cessait d'engendrer les fantasmes du monde politique et industriel français. La bienveillance de Gaëlle Lambert pouvait dans la seconde disparaître et à sa place fusait une remarque fielleuse qui terrassait son interlocuteur. Sa culture encyclopédique ne s'appliquait pas à comprendre le monde tel qu'il était mais tel qu'il réfléchissait le modèle élitiste français. Son univers restait borné à quelques rues de Paris. Passé les frontières de l'Hexagone, son anglais et son provincialisme la trahissaient. Administratrice dite indépendante, essayiste à ses heures, mécène et conseillère de l'ombre, Gaëlle Lambert tenait ses réseaux d'influence comme les femmes de lettres, autrefois, leurs salons. Au gré de ses intérêts, elle plaçait ses recrues, qui lui juraient allégeance, selon un jeu de go corporatiste. Elle s'attribuait, ensuite, leur parcours, leurs mérites, et les diffamait sans répit en cas d'insubordination. Puis, elle les rackettait pour des conseils comminatoires et irréalistes qu'ils se gardaient de suivre, tant ils étaient dangereux, mais payaient rubis sur l'ongle afin de neutraliser son pouvoir de nuisance.

Changeant de tactique, Lambert avait donc pris un ton maternel : « Écoutez, Tarac, je comprends votre sentiment de révolte. Lorsque nous étions plus jeunes, nous en sommes tous passés par là. J'ai, moi-même, écrit de nombreux ouvrages qui ont fait date sur la modernisation du pays. Votre réussite au concours d'entrée de l'école est, certes, phénoménale. Personne n'était parvenu à battre le record en mathématiques établi en 1927. Mais votre intérêt est maintenant de capitaliser sur vos années d'étude et sur un réseau d'anciens dont vous méconnaissiez la puissance. Comme vous l'avez souligné, la France reste légitimiste et sait récompenser ses élus, avec une attention particulière pour ceux d'origines modestes. À l'issue de votre diplôme, vous passerez quelques années dans un cabinet ministériel. Nous vous

aiderons à sélectionner les meilleurs parrains.

— Non, Madame, je crois que vous ne comprenez rien ! Vous êtes du monde d’hier. Or, le monde s’est transformé sans même que vous vous en rendiez compte. » Ali Tarac se leva inopinément et prit sa veste avec désinvolture. « Vous êtes fossilisés. Vous et moi ne raisonnons ni sur la même échelle de temps ni sur la même carte du monde. Je suis un conquérant, pas un nomenklaturiste. Je ne vous servirai pas de faire-valoir. L’avenir est à moi et il est ailleurs. J’assumerai tous les risques que cette décision comporte. »

Mme Lambert s’arracha de son fauteuil. Ses cuisses translucides, granuleuses, débordaient de sa jupe droite.

« Si nous sommes des fossiles, alors pourquoi, pourquoi avoir passé le concours ?!

— Il y a encore un an, personne ne pensait que nous entamerions une mutation technologique irréversible. Tout s’est précipité. Demain, cette fenêtre sera fermée. Des études me feront perdre du temps. J’ai changé mon fusil d’épaule. Les acteurs mondiaux se constituent à grande vitesse. La fièvre sur les marchés boursiers est un signe qui ne trompe pas. C’est là, maintenant, qu’il faut occuper la place ! »

« La progression du nombre d'utilisateurs de Gratis se poursuivait, ce qui était le seul indicateur valable aux yeux de Lighthouse. J'avais réduit la durée et diminué le nombre des interruptions publicitaires, si bien que les utilisateurs s'en accommodaient, faute de mieux. Le payant ferait son apparition subrepticement, la légitime contrepartie de services devenus incontournables. Il fallait donner encore du temps à la gestation d'un modèle novateur. Les besoins de trésorerie considérables de Gratis n'étaient que la marque d'un investissement dans un secteur à forte intensité capitalistique, ni plus ni moins. Les actionnaires m'avaient assuré de leur plein soutien au cours de cette périlleuse ascension. Ma confiance reposait sur l'argument, scandé par Lighthouse lors du « concours de beauté » qui lui avait permis de triompher des fonds rivaux, qu'il était le seul investisseur incarnant un capitalisme de bon père de famille, opiniâtre, privilégiant les réalisations durables.

Assez rapidement, il y eut cependant dissension au sein de Lighthouse au sujet de Gratis. Rupert recommanda à plusieurs reprises à Adrian de vendre la participation dans Gratis. Il considérait sa valeur de marché infondée et, redoutant un retournement dans le secteur, plaidait pour une réduction de la surexposition de Lighthouse dans les télécommunications. Mais l'augmentation du cours était si exorbitante qu'il était impossible de justifier une cession à ce moment-là, plutôt qu'à un autre. L'hallucination collective empêchait tout raisonnement logique et mettait les nerfs à vif. La démesure boursière brouillait la perception individuelle du risque et celle, collective, de la richesse. Adrian Celsius n'était pas d'accord avec Hart et estimaient que cette valeur ne faisait que cristalliser les attentes les plus irrationnelles dans un contexte de mutations et d'anticipations excessives. Il y aurait toujours un acteur encore plus fou qui

surpayerait le contrôle de Gratis pour tenter de prendre un coup d'avance.

Une autre raison, indicible, filtrait comme un rai de lumière d'entre les lignes chiffrées. Au cours de notre partenariat, Adrian et moi avions noué une relation faite d'admiration et de confiance. Nos itinéraires communs, nos ambitions et nos visées mondiales créaient une parenté de situations, sans compter nos intérêts d'affaires croisés. La différence d'âge n'expliquait que partiellement cette filiation. Adrian était un homme libre, original, audacieux, qui était parvenu à concilier ambition personnelle et altruisme. Avant de prendre une décision, je me posais désormais toujours la question de ce qu'il ferait à ma place. Il aimait, pour sa part, ma capacité à jouer des législations et des géographies. Je soupçonne même qu'il avait une forme d'indulgence et de tendresse pour celui qui défiait l'establishment au moment où lui-même en gravissait, enfin, les premières marches... Nous nous accordions sur un point, en particulier : le monde contemporain manquait d'ambition. Les services, l'industrie, les infrastructures, les modes de vie et de travail étaient bouleversés par la globalisation des échanges et la migration des services sur Internet. Le capital était bon marché. Les barrières réglementaires tombaient. Les institutions régaliennes étaient bureaucratiques et passives. Pour lui comme pour moi, seuls les entrepreneurs étaient capables de relever ces défis et dans tous les domaines. Ils seraient les maîtres d'œuvre, si ce n'est les auteurs, d'une révolution technologique aux redoutables implications sociétales.

Six mois après l'introduction en Bourse de la start-up, il y eut un affrontement entre actionnaires lorsqu'un des principaux opérateurs européens proposa de racheter Gratis pour en faire sa marque transgressive et bon marché. Le prix offert représentait un peu moins que sa valorisation boursière, mais un coefficient multiplicateur insensé de ses revenus. Ce n'est plus Lighthouse qui résista – comment résister – mais moi qui mit un veto à ce projet. Face aux craintes de Rupert Hart dont le courage se mesurait au nombre de billets dans son portefeuille, j'opposai un calme souverain de navigateur en eaux agitées.

Gratis devait saisir toutes les opportunités de grandir à n'importe quel prix. *Growth at any rate*. Le monde s'aplanissait. On était revenu à une perception précopernicienne de la géographie terrestre. Plus le

cours de l'action était élevé, plus il s'éloignait de la réalité économique. Dans une course-poursuite à la valeur, le business devait se hisser quotidiennement à la hauteur de cette magistrale injonction. L'intérêt des investisseurs pour l'action Gratis ne donnait aucun signe de lassitude. Nous avions, pourtant, des revenus et des pertes qui augmentaient de concert. Notre *burn rate* s'élevait à environ dix millions de livres sterling par mois. Nous nous retrouvions dans la situation, bien embarrassante, de sponsoriser l'utilisation de nos services avec la bénédiction du marché. Pour l'heure, on voulait bien ne pas s'en formaliser. Les clients, eux, témoignaient chaque jour un peu plus de l'exaspération croissante que leur causaient les interruptions publicitaires. Sentant la désaffection des utilisateurs grandir, je me lançai dans une offre payante low cost à grand renfort de publicité. Gratis avait quitté le domaine de la gratuité pure – on n'était pas à un mensonge commercial près – mais son service de téléphonie, comparé aux tarifs des monopoles nationaux, apparaissait toujours comme une affaire aux consommateurs.

Grâce au financement bancaire à des taux dérisoires, un autre effet d'aubaine, Gratis investit massivement dans les réseaux fixes qui s'ouvraient à la concurrence. Une brèche où je m'empressai de m'engouffrer. Je mis mon pied sans ménagement dans l'interstice afin d'acquérir le « dernier kilomètre » qui m'assurait la propriété virtuelle des foyers connectés. Des consortiums destinés à acquérir les deuxièmes ou les troisièmes licences de téléphonie mobile se formaient à travers le continent. La libéralisation des marchés légitimait mon positionnement de nouvel entrant et permettait à Gratis de servir de faire-valoir dans des combinaisons actionnariales hermétiques. Aussi, je devins le champion des montages financiers inventifs et périlleux, ferraillant avec tous les pourvoyeurs de dette de la place.

Parallèlement, je m'empressai de déployer le modèle commercial de Gratis en Europe. Prenant exemple sur l'Angleterre, chaque pays ouvrait son marché comme on déplie, d'un geste habile, un tapis par larges pans inégaux. Mais nombre des services proposés aux consommateurs étaient prématurés. Soit ils ne fonctionnaient pas, soit ils étaient trop onéreux. On savait ce que l'avenir donnerait, ce qui favorisait une spéculation outrancière, mais l'avenir était encore très loin. Les marchés de capitaux, qui supportaient l'effort de

financement, connaissaient une série de ruptures de charges et de crises de confiance. Les usages et les infrastructures se modernisaient avec des accélérations imprévisibles. Le désarroi des utilisateurs alternait avec l'enthousiasme des investisseurs.

Les marchés de taille moyenne, comme la Belgique, la Hollande et les pays scandinaves, étaient de parfaits laboratoires. Je m'attaquai donc en premier lieu à ces pays, accessibles et ouverts au changement. Les grands marchés européens nécessitaient obligatoirement des alliances commerciales que je ne pouvais pas encore me permettre. M'apercevant que mon service gratuit ne présentait d'intérêt qu'en situation monopolistique, je décidai d'éliminer progressivement la part de publicité qui avait été tolérée jusque-là par les utilisateurs des débuts de Gratis.

Défiant toute rationalité et contredisant les précautions de Rupert, le marché pulvérisa ses plafonds de performance au début de l'année 2001. Grâce à une deuxième augmentation de capital que permit la cotation de Gratis, cette fois à New York, je me lançai dans une course à la taille, multipliai les prises en Europe et en Asie. Nous étions, à présent, engagés dans une phase de consolidation massive du marché mondial. Gratis devint le champion du *build-up*, englobant ou intégrant les start-ups d'entrepreneurs locaux qui ne pouvaient survivre sans partenaire. Mon « empreinte globale » ne cessait de s'accroître, s'étirant de San Francisco à Singapour en passant par Zürich. Ma tactique était de multiplier les acquisitions, acceptant un taux de défaillance relativement élevé, que je pouvais acheter étant donné mon accès illimité à l'endettement.

M'inspirant des idées économiques récemment promues – et de techniques éprouvées de relations publiques –, je créai à Londres un conseil stratégique auquel siégeaient un proche conseiller du Premier ministre, un essayiste influent et un ex-gouverneur de la Banque centrale. J'étais maintenant un orateur prisé aux clubs de réflexion transeuropéens qui m'invitaient à intervenir dans leurs débats. Peu à peu, je devenais une autorité dans mon domaine, consulté sur les choix d'infrastructures par le gouvernement britannique. Le commerce d'idées était une des clés d'entrée dans ce monde en perpétuel brainstorming. Devenu conseil d'un leader politique travailliste, je servais de modèle aux jeunes générations, en particulier celles issues de l'immigration, et montai une association, financée sur mes biens

propres, qui formait les adolescents les moins favorisés aux nouvelles technologies et à la programmation. Enfin, Adrian Celsius me désigna représentant de sa fondation pour l'Europe.

J'installai peu à peu mon personnage et mon style dans le décor institutionnel. On s'accoutumait à mes manies et à mes bizarreries. Ma légende se propageait dans les media. C'est à cette époque que j'entamai ma collection de bâtiments surprenants, des demeures classées d'abord, puis des forêts, des gares, des lieux de culte, des usines désaffectées, et même des refuges de montagne, que j'achetais aux quatre coins du monde et réaménageais à ma fantaisie. Je ne restais jamais plus de deux jours dans le même endroit, comme si la terre me brûlait les pieds. L'acquisition d'un avion m'affranchit des contraintes de la géographie et du temps et, avec celles-ci, des pesanteurs terrestres. Le jour où je pus assurer des liaisons transatlantiques dans mon propre jet, ma perception des distances et d'autrui muta. Hypnotisé par les lumières que l'on voyait briller la nuit depuis le ciel, j'observais l'embrasement des périphéries urbaines qui mangeaient, année après année, les dernières terres inhabitées.

Autre trait de caractère que je ne parvenais pas à dissimuler et que la pression sans merci mettait à nu : je perdais le contrôle de moi-même à la moindre contrariété. À un analyste financier qui questionnait mes objectifs d'acquisition, j'assénai cette réponse lapidaire qui entacha les portraits qu'on me consacra pendant des années : "*Anything that makes money !*". Je vivais dans le décalage horaire et, ne cessant de courir après la montre, me levais au cours de la nuit pour vérifier le nombre d'échanges sur le titre à New York, craignant d'être pris en tenaille par des *hedge funds* auxquels la volatilité du cours de Gratis n'avait pas échappé.

La capitalisation de cinq milliards de livres sterling atteinte par Gratis au début de l'année 2001 me rendait potentiellement riche de trois milliards de livres sterling à l'âge de vingt-neuf ans. Je figurais donc en tête du classement des fortunes des moins de trente ans établi par *Forbes* au début du *xxi*^e siècle. Il ne manquait plus à Gratis que l'accès au marché américain afin de devenir une entreprise planétaire.

Avec l'aide bienveillante de banquiers d'affaires, j'identifiai donc un dinosaure du câble américain, dont le rachat me permettrait de rentrer de plain-pied dans la première économie du monde. La perspective d'une opération aussi importante me démontra que j'avais franchi un

seuil de respectabilité aux yeux de la communauté financière, ce qui me comblait. Mais son coût d'acquisition, autant que de son développement, nécessitait un endettement herculéen. Je présentais donc le projet d'acquisition à mes actionnaires. Rupert Hart marqua son opposition de principe, sans préciser si son hostilité visait l'idée ou ma personne. Ses arguments firent mouche. Nombre de grands opérateurs souhaiteraient racheter comme nous cette franchise et il faudrait surenchérir dans une guerre boursière probable. Ensuite nous attendaient des investissements massifs afin de moderniser les capacités du réseau, dans un contexte concurrentiel. Le protectionnisme des États-Unis restait vivace en dépit de leur libéralisme militant.

J'étais convaincu que Hart était un technicien falot dont la vision était dépourvue d'envergure. Je jouai ma dernière carte en tentant de rallier Adrian à ce projet. Nous étions, tous deux, de vrais entrepreneurs qui prenaient de vrais risques. Une fois de plus, il m'entendit. C'est à Jiao que revint de signifier à Hart l'arbitrage, rendu par le patron, de soutenir la téméraire acquisition américaine. »

Léna et Ali avaient voulu un mariage très simple. Ils s'unirent à Londres au cours d'une cérémonie civile, suivie d'un déjeuner dans la maison d'Adrian et de Marthe qui disposait d'un vaste jardin dessiné par Russell Page, au cœur de Notting Hill. Rupert Hart n'était venu qu'à la cérémonie, partant immédiatement après l'échange des alliances, probablement mortifié par l'arbitrage du patron.

L'après-midi fut exquise. Les petits-enfants de Celsius chahutaient sur la pelouse. Tout cela respirait la famille et témoignait de l'extraordinaire ascension de Tarac. Léna, un voile évanescent sur les épaules, était resplendissante. Mais quand le photographe s'approcha et tenta de la faire sourire, il n'y parvint pas. Ali, à côté d'elle, s'impatienta. Elle lui rappela qu'elle ne se mariait pas en Géorgie et que sa famille était, en grande partie, absente. Inexplicablement, Ali s'en irrita et une curieuse dispute s'ensuivit. Le photographe œuvra comme il put à une réconciliation mais n'aboutit qu'à une mise en scène bien inconfortable. On recommença une dernière fois, Ali enserra la taille de Léna afin de la détendre et tenta même de la chatouiller. Elle laissa échapper un rire qui sonnait faux. Après tout, pensa Ali, les photos de mariage sont toujours figées. Et il se laissa gagner par l'euphorie des discours et des toasts portés en leur honneur.

En quelques collections à Londres, Léna avait imposé ses épaules, un port impérial, et son expression à la fois innocente et déterminée. Un grand couturier l'avait très vite repérée et prise sous son aile. Umberto était alors une star absolue, et tout le monde rêvait de travailler pour lui. Elle avait eu une chance inouïe. L'obsession pour le morbide d'Umberto, son goût pour les décorations et son stylisme dérangé faisaient fureur. À la tête d'un groupe de mode, devenu un

empire mondial, il régnait sur un univers qui allait du parfum au design d'intérieur. À l'exaspération d'Ali, il s'entêtait à appeler sa volière de protégées – dont Léna faisait partie – sa *Schatzkammer*. Ses collections étaient idéologisées, et ses défilés transformés en tribune politique. Pendant que les « cintres » passaient en revue, il éructait des consignes dans un espagnol mâtiné de jurons allemands qui épouvantait petites mains et attachés de presse. Il créait des vêtements à forte composante contestataire présentés dans des simulacres à connotations sexuelles et guerrières, destinés à choquer les consciences et qui, chaque fois, provoquaient de violentes polémiques. Peu de gens savaient en revanche qu'Umberto Martinez, de son vrai nom, était le fils d'un haut responsable nazi qui avait trouvé refuge en Amérique latine à la fin de la guerre. Lorsqu'il était enfant, son père le faisait défiler en uniforme devant ses anciens camarades lors de réunions d'un goût bien particulier. Bref, une légende noire, sur laquelle il entretenait un savant mystère.

Sous l'influence de son gourou, Léna ne mit plus le nez dehors sans d'extravagants chignons, des épaulettes militaires, claudiquant sur des escarpins hors de proportions. Au fur et à mesure de cette métamorphose, elle ressemblait, de plus en plus, à une créature inatteignable, lisse, impeccablement peignée, aux longs doigts transis de froid. Mais Tarac n'y prêtait pas trop attention. Après tout c'était dans l'air du temps, et il aimait la voir réussir.

Depuis quelques années, les couturiers attendaient des mannequins qu'elles s'effacent derrière leurs créations, exigeant désormais une attitude discrète, une retenue dans l'expressivité du visage, puis enfin une absence de présence humaine tout court. On devait voir le vêtement, pas le mannequin. Collection après collection, l'étonnante poupée russe, tendre, drôle et vivante disparaissait. Sans même qu'il s'en rende compte, Léna s'était transformée en cette silhouette gracile, une baguette qu'il craignait de briser. Une femme de verre.

Mais Léna ne semblait pas s'étonner de la métamorphose de son corps devenu hâve, de ses poignets rachitiques, de ses bras grêles, comme s'ils appartenaient à une autre. Sa beauté était celle d'une revenante. Elle vivait dans un univers pour lequel c'était une norme. Elle ne se laissait plus approcher depuis des mois, et Ali n'avait d'ailleurs pas très envie d'elle. Qui peut désirer des hanches saillantes, des clavicules proéminantes et des côtes qu'on aurait pu compter une

à une ? Ses muscles avaient perdu leur galbe. Ses fesses s'étaient rétractées comme deux grelots sans aménité. Son corps ne recelait plus de chair. Pire encore : elle n'avait plus faim, ni de lui, ni de jouir, ni de rien. Son visage structuré, plastifié par un pseudo-Vermeer du maquillage, surplombait autoroutes et escalators, apparaissant au fil des pages de magazines. Sa personnalité et son souffle, eux, l'avaient désertée.

Invité par Adrian dans le Warwickshire avec Léna, Ali conduisait d'une main, son portable dans l'autre, tançant alternativement ses interlocuteurs et les autres conducteurs de la M40. Ils étaient partis de Londres en retard, lui, sa chemise mal boutonnée. La veille, elle avait écouté le cœur d'un embryon, de quelques millimètres, cavalier aussi bruyamment qu'un cheval lâché en liberté. Grâce à la monotonie de l'autoroute et, paradoxalement, aux éclats de la conversation téléphonique, amoindris par les rugissements du moteur, la nausée avait battu en retraite. Mais en longeant l'usine Cadbury, à la sortie de la M40, une odeur insoutenable de cacao brûlé avait envahi l'habitacle de la voiture. Le malaise avait jailli de son puits hormonal, un geyser puissant, vertigineux et éreintant. Les villages des Costwolds, aux toits pourtant fraternels, défilaient sans répit. Léna tenta de fermer les yeux et d'oublier ce qui lui arrivait.

Leur voiture emprunta une allée nue, encadrée de larges bandes d'herbe rase, menant à une demeure en grès du XVII^e. Deux ailes encadraient un corps central dont la porte principale était surmontée d'un fronton brisé. Cet ensemble brun qu'un Français aurait qualifiée de terriblement austère était pour un Anglais une folie architecturale. Des parquets aux essences civilisées. Un Canaletto, des Bruegel – un *Massacre des innocents* –, des Cranach. Puis, dans la pièce suivante, une scène de la vie rurale signée Stubbs. Les étagères, adossées aux boiseries, présentaient une collection de porcelaines de Sèvres. Autant de vestiges d'un passé révolu. D'une fenêtre, on distinguait un jardin en terrasses. Un étang en contrebas réverbérait l'ensemble, nuages coulissants du Warwickshire et collines parsemées de flocons moutonneux.

Adrian et Marthe les accueillirent dans un salon et s'inquiétèrent

de la fragilité de Léna.

« Il faut qu'elle mange, qu'elle prenne des forces, une grossesse est une course de fonds », lui dit gentiment Marthe, en femme d'expérience.

Adrian, de son côté, observait attentivement Ali. L'expression de son visage s'était endurcie, asséchée par la vigilance. Comme à l'accoutumée, il lui proposa un cigare.

« Bon, Ali, comment se présente notre acquisition américaine ?

— Les autorités fédérales l'ont approuvée. Je pars à New York, demain, faire la clôture du deal avec les banques et nos avocats. Tout est sous contrôle.

— Excellent. Excellent. La transaction achevée, vous veillerez à une mise en œuvre exemplaire, car les marchés ne nous pardonneront pas la moindre erreur.

— J'en ai pleinement conscience. Et les activités de la fondation, se développent-elles comme vous le souhaitez ?

— Les projets se mettent en place plus lentement que prévu. Le plus difficile est de consacrer de l'argent à des secteurs désertés par l'aide publique ou privée. Les donateurs ne donnent qu'à ce qui est flatteur et immédiatement gratifiant. Vous qui êtes tous deux si beaux et brillants, travaillez pour les autres. Les excès du marché de l'art, côté pile, et l'irrationalité des dons, côté face, montrent que l'économie libérale a atteint ses limites. »

Ali écouta son mentor avec attention jusqu'à ce qu'un maître d'hôtel fasse irruption dans la pièce. Il se passait quelque chose de très grave à New York qui était retransmis, là, tout de suite. Un avion était entré en collision avec une des tours du World Trade Center. Ils se levèrent tous et Celsius les conduisit dans une salle au sous-sol où il travaillait par téléconférence.

C'était un supplice moyenâgeux. Contraindre les spectateurs à contempler, l'horreur sans leur laisser aucune possibilité d'y remédier. Aussi hyperréalistes qu'étaient ces images, le live déshumanisait la scène et plaçait les spectateurs dans une situation d'irréalité et d'impuissance radicales. Le caractère fantastique de la scène l'emportait sur toute réflexion. Sous leurs yeux, un deuxième avion glissa imperturbablement dans la mer bleue de Manhattan, évenrant la seconde des tours jumelles. Puis, l'une après l'autre, les tours s'enflammèrent et oscillèrent comme des linceuls. La plupart des gens

à l'intérieur devaient être les otages des issues de secours. On ne pouvait pas entendre les cris, la panique, mais on les imaginait sans peine. Les visages recouverts de plâtre de quelques survivants hagards apparaissaient sur les écrans. Des corps chutaient dans le fracas. Celsius, bouleversé, se tourna vers Ali :

« Oh mon Dieu, c'est impossible, c'est atroce ! »

Ali, glaçant, déclara :

« Adrian, je crains que notre deal ne soit mort. »

« À la fin de l'année 2001, j'intervenais à la conférence annuelle de la fondation Celsius à New York. Adrian, son président, avait tenu à maintenir la conférence dans un hôtel *downtown* en signe de solidarité avec les victimes de Ground Zero. Une noria de gens du business et de la politique – et plusieurs têtes couronnées – s'étaient empressés d'y assister, afin de faire acte de contrition devant un parterre de journalistes et de personnalités d'influence. Plus ils étaient puissants, plus il leur fallait faire amende honorable, sans renoncer à une once de leurs prérogatives. Un concert d'intentions louables dépourvues de la moindre application pratique. Le président des États-Unis, en personne, ouvrit les débats. J'intervenais, peu après, sur l'essor des réseaux Internet et l'économie numérique. C'était le quart d'heure consacré à la génération montante et à ma récente gloire, en particulier. Malgré l'attentat du 11 septembre, j'étais parvenu, in extremis, à sécuriser le financement de mon acquisition aux États-Unis dont le bilan s'en était trouvé dangereusement alourdi.

Léna m'avait accompagné, sans notre bébé de trois mois. Elle avait perdu plusieurs kilos au cours de sa grossesse et mis au monde une petite fille prématurée. Son agent utilisait tous les subterfuges pour la faire travailler. Sur son lit à la maternité, calée sur des oreillers, elle regardait notre bébé avec une gentille indifférence, ne manifestant aucun réflexe lorsque la petite en gigoteuse menaçait de tomber du matelas. À l'inverse, elle pouvait être sujette à une brusque crise de larmes lorsqu'elle ne retrouvait plus ses chaussons en descendant du lit. Bref, elle était incapable de s'occuper de l'enfant. J'avais donc pris les devants. L'obstétricien que j'appelai, quelques semaines après l'accouchement, considéra que Léna souffrait d'un syndrome dépressif post-partum et me recommanda d'engager une aide à domicile.

C'est ainsi que vint s'installer chez nous une nurse aussi

expérimentée qu'onéreuse à qui j'avais assigné la mission de "démarrer" le bébé, selon la terminologie consacrée. L'agence Scottish Nannies m'avait envoyé un brigadier général qui, selon ses dires, en était à son cent trentième bébé en vingt ans de carrière. Une *veteran nanny* dont le curriculum vitae pouvait disputer la palme de l'autopromotion à celui d'un économiste briguant le prix Nobel. Léna blêmit lorsque je lui annonçai l'arrivée d'une professionnelle. Je lui vantai les mérites de cette aide transitoire qui lui permettrait de se décharger des tâches ménagères, de dormir et d'apprendre son métier de mère. À peine remise de sa césarienne, elle se préparait déjà à une série de défilés, aux allures de carnaval, à Paris. Je lui fis valoir qu'il m'était impossible, en plein essor de Gratis, d'être préoccupé par des questions domestiques. Le nombre de problèmes à régler dans mon entreprise était exponentiel. Elle réagit à la manière d'une somnambule.

"Fais ce que tu veux. Comme d'habitude, fais comme tu l'entends..."

Le débarquement d'une Écossaise dans notre appartement privé à l'hôtel Impérial, chaussée de lunettes hollywoodiennes des années cinquante incrustées de faux diamants, dénotait chez elle un sens aigu pour la mise en scène. Elle aspira littéralement de sa présence tout l'espace disponible. Son style, inspiré de *La Reine de la nuit*, ses épaules charpentées, sa masse adipeuse et sa voix de stentor donnèrent à notre pied-à-terre de huit millions de livres – au dernier étage de l'hôtel – des allures de boîte Playmobil. Dès ses premiers pas, elle renifla l'atmosphère, y détecta des parfums susceptibles de provoquer des crises d'asthme, dénonça la qualité de l'eau, exigea que l'on retire tous les tapis soi-disant remplis de poussières allergènes et imposa des humidificateurs qui plongèrent l'appartement dans une atmosphère quasi tropicale.

Une fois ces différents accommodements opérés, il me fallut subir les interminables récits de ses faits d'arme passés, dans lesquels elle jouait invariablement le premier rôle et distillait subtilement des anecdotes piquantes et mondaines dont elle espérait retirer au passage quelques avantages en nature. Elle n'avait pas son pareil pour attiser le snobisme endormi de ses clients :

"Chez Angelina, j'avais droit à une masseuse et à des croissants frais le matin."

“Chez les Rothschild, je disposais d’un studio et on faisait ma lessive.”

“Chez Victoria on faisait les trois huit. Chaque nurse était dotée d’un bonus”, nous serinait-elle à longueur de journée.

Je partageais donc ma vie avec, d’un côté, une éléphante à lunettes, et de l’autre, un être fantomatique. Au milieu, un bébé de sexe féminin, petite motte humaine coincée dans un avant-bras nourricier, geignait par intermittence. Le *room service* de l’hôtel s’employait à nourrir le pachyderme que nous regardions s’emplir lentement de matières animales et végétales, un biberon en travers de son imposante aisselle.

Léna avait démissionné de l’existence. Ce qu’elle avait d’esprit de contradiction et d’insolence s’était tu. Désormais, dans la rue, elle marchait invariablement trois mètres derrière moi, à petits pas comptés sur ses vertigineuses plate-formes, comme l’une de ces nouvelles geishas occidentales. Je me retournais, saisi d’exaspération devant cette ombre filante, soupçonnant même, de sa part, une entreprise subversive. Ou bien, au cours des repas, elle se taisait, approuvant laconiquement tout propos, opinant du bonnet à la moindre de mes idées... Lorsque je me fâchais contre ce qui me paraissait relever d’une forme de dérision camouflée, elle prenait un air si apeuré et de telle dénégation, balançant frénétiquement son mince visage de gauche à droite, que je finissais par me raviser.

Évidemment, je vivais le plus clair de mon temps hors de cette maisonnée loufoque – je n’étais heureux qu’en travaillant. Je passais mes week-ends au bureau ou dans des manifestations professionnelles. À la sortie de mes conférences et des forums sur les télécommunications, j’étais assailli par des filles sans scrupules, des groupies langoureuses qui, sous couvert de faire carrière, rêvaient d’investir ma couche, une vraie nuée de croqueuses de diamants. J’étais, pour elles, un jeune type richissime, amant virtuel et mari putatif. Mais Léna ne courait pas le moindre risque. Mes facultés étaient entièrement absorbées par la construction de mon business, dans un paysage qui évoluait à une allure précipitée. J’attachais une attention compulsive au développement de chacune de mes filiales. Je connaissais les opérations dans leur moindre détail, le protocole de chaque décision, la valeur ajoutée de tous les managers et la marge de n’importe quel client.

Décidant subitement de repartir pour Londres, avant même le début de la conférence, Léna m'avait lancé :

« Je ne supporte plus d'être éloignée de mon bébé. Regarde ce que je suis devenue. J'ai perdu mon esprit, mon âme. Je détruis, peu à peu, mon corps. Je ne suis plus moi-même. Avant, je travaillais, je réfléchissais. Lorsque j'ai quitté la Russie, je croyais en un destin différent à l'Ouest, que j'avais rêvé libéré. Je n'ai trouvé qu'une société dissimulée qui cache, derrière ses discours modernistes, une réalité aussi conservatrice qu'étriquée. Je ne nie pas ma responsabilité dans ce que je suis devenue : ma faiblesse, mon désir d'être applaudie et aimée, mes lubies vestimentaires, les rémunérations outrageuses que je réclamaï pour mon physique : je les ai délibérément poursuivis. Et l'argent, Ali, l'argent... Même notre chien, tu l'as l'appelé Ebit !

— Mais c'était une blague ! » lui criai-je, furibond.

Et elle se mit bêtement à fondre en larmes, secouée de hoquets, avachie sur la banquette de la limousine qui démarra, sans prévenir, avec un bruit d'aspirateur.

Au moment même où je préparais mon discours en me reprochant de ne pas l'avoir envoyée chez un psychiatre, mon attention fut distraite par une annonce intrigante de Bloomberg sur la contre-performance du marché des actions. En théorie, je n'avais rien à craindre. J'avais mis en place autour de Gratis toutes les cordes de rappel, persuadé qu'à l'euphorie créée par la flambée des télécommunications succéderait un ajustement brutal des cours. Un mois auparavant, j'avais refusé – une fois de plus – à Lighthouse la cession du capital de Gratis à un des grands du secteur. J'étais devenu depuis peu un opérateur global, avec des actifs fixes, solidement amarrés à des besoins établis, qui résisteraient même en cas de dépression boursière.

En aucun cas je ne m'étais attendu à la chute du titre de Gratis qui allait m'entraîner jusqu'à la disgrâce. Tel un tricot brusquement démaillé, les lignes chiffrées des ordres de vente du titre défilaient à l'écran, le volume des échanges enflait démesurément, plongeant Gratis dans la sous-capitalisation. Le secteur des télécommunications se fracassait et s'enfonçait sous l'eau, comme sous l'effet d'une catastrophe naturelle et, avec lui, mon modeste isthme. Il n'y avait

plus de rationalité ou de mesure à invoquer. Le mécanisme odieux des suranticipations – j’entends lorsqu’il vous est défavorable – était engagé. Je passai ma nuit, fou d’inquiétude, au téléphone avec les grands investisseurs de la place. Et le lendemain, à la conférence, je n’eus d’autre choix que de me composer un masque, le plus dur possible, pour affronter le regard méprisant de ceux qui m’avaient fait roi et réussir à discourir sur la nouvelle économie au moment même où ses perspectives portaient à vau-l’eau.

En réunion d’urgence, à Portland Square, Rupert n’y alla pas de main morte. D’abord, je n’avais pas été capable de prophétiser le retournement de marchés. Ensuite, la dernière acquisition aux États-Unis, permise par de coûteux financements bancaires, mettait le sort de Gratis en péril, grevant sa trésorerie de remboursements insupportables. Enfin, et surtout, mon directeur financier, qu’il avait sournoisement mis à sa botte – une de ses tactiques de contrôle –, projetait de démissionner, dénonçant sans préavis des manipulations comptables et l’usage irrégulier des fonds propres afin de financer l’acquisition de mon jet et de mon appartement dans l’immeuble de l’hôtel Impérial.

Les titres des télécommunications étaient fusillés sur l’ensemble des places boursières. La tourmente sanctionnait tardivement mais sans ménagement la “proposition de valeur” fictive de Gratis. Le roi était nu. Les banques n’allaient pas montrer la moindre indulgence aux premières échéances de remboursement. J’avais consommé tout l’argent des actionnaires dans des développements dispendieux, sans rentabilité immédiate, dont plus personne ne voyait les mérites, malgré un plan entendu d’avance. Du rôle de catapulte, je passais à celui de catapulté. Rupert Hart était passé en mode sauvetage, dont la première mesure consistait à me jeter par-dessus bord. “Ali, me dit le cerbère en souriant, vous êtes mort.”

La sentence fut confirmée par une lettre des avocats conseils de Lighthouse. Celle-ci, invoquant des conditions boursières de crise, justifiait l’emploi de la clause *Material Adverse Change*, une botte secrète qui octroyait à Lighthouse un droit léonin sur le maintien de mes fonctions. “Compte tenu des récents développements de marché, écrivaient-ils, et d’une stratégie dépourvue de toute considération pour sa situation de trésorerie, Gratis a tout à perdre à conserver son dirigeant actuel. Dans l’intérêt de la société, nous avons donc conclu

qu'il était nécessaire de mettre fin à vos fonctions de président-directeur général. Par voie de conséquence, nous appliquerons la clause de rachat de vos parts au prix actuel du marché."

La une du *Post* – "*The Agony of Ali Tarac*" – prédit le début de mon calvaire, qui devait mêler imbroglio juridique, hallali social et banqueroute personnelle. Le seul actif que je réussis à sauver des eaux du déluge était un réseau de téléphonie sur l'île de Jersey dont j'avais financé la construction en propre par une société perdue dans une nébuleuse de holdings. Bien sûr, aux abus comptables, que j'imputais à la trahison du directeur financier, allaient bientôt s'ajouter des suspicions de manipulation de cours, comme si la descente en enfer de Gratis avait pu avoir un autre artisan que la délicate main des hommes. »

Des femmes-soldats, on ne vit d'abord que le dos, revêtu de leur tchador. Elles étaient une vingtaine environ. Disposées en quinconce, une mitraillette portée à la hanche, elles restèrent immobilisées pendant un long moment à une cinquantaine de mètres des caméras, quand une explosion phénoménale se produisit sur le plateau et se propagea aussitôt dans la salle. On ne pouvait regarder la scène sans être ébloui et l'on peinait à distinguer les silhouettes féminines à présent recroquevillées. Le fracas avait envahi toutes les cavités humaines, immobilisant les esprits, rendant sourd et désorienté. Le bruit de la déflagration, suivi, au bout de quelques secondes, d'un brouhaha de cris haineux, de commentaires inintelligibles émis par des haut-parleurs et des sirènes affolées, rendait vaine toute tentative de se ressaisir.

Puis, la clameur s'interrompit. On avait l'impression d'une chute dans l'espace, accompagnée d'échos lointains. Les masses de fumée, d'abord inertes, s'échappaient maintenant par volutes, accentuées par l'éclairage oblique. L'armée des hautes femmes s'ébranla, enfin, d'un même pas.

On n'entendit d'abord que le bruit de leurs bottes. Défilant en file indienne, elles présentaient tour à tour leur visage de cire, émacié, les sourcils furieusement épaissis, les lèvres ternes et serrées, l'étoffe du voile qui les habillait à peine retenue par un ceinturon à clous. Les uns après les autres, les voiles tombaient, les modèles laissant apparaître leurs épaules décharnées, leurs torses étiques, leurs jambes évidées, juchées sur des talons démesurés. Leurs blouses transparentes laissaient deviner une poitrine lilliputienne. Le visage de Léna surgit au quatrième rang tel un personnage de jeu de foire. Sa figure n'exprimait aucune émotion. Cambrée comme un animal féérique, ses

tibias démesurément longs, un déferlement de cheveux accentuait son aspect chimérique. Les spectateurs assis au premier rang, s'ils avaient été très attentifs, auraient pu la voir tenter d'articuler vainement quelque chose, comme un appel au secours.

L'enfer de la bande sonore reprit. Lorsque la tête du cortège parvint enfin face aux caméras, les spectres s'écartèrent, d'un simple pas de côté, titubant avec élégance et brandissant leur arme automatique. Ils tirèrent une salve au milieu d'un brouillard artificiel, agrémenté de flashes et des hurlements de ravissement de la salle. Et c'est à peine si l'assistance nota qu'un des mannequins ployait brusquement, comme un pantin. Léna, inerte, gisait sur l'estrade.

On n'aperçut pas davantage, dans la liesse, un homme se précipiter, quelques instants plus tard, sur le podium. Accroupi, il n'était plus rien, sous le défilé incessant des totems du prêt-à-porter. C'était sans doute une farce. L'assistance riait, croyant à une nouvelle mise en scène macabre. Le vacarme, dans ces anciennes halles, s'amplifiait. L'homme criait comme un fou, les bras en l'air, désarticulés, mais personne ne pouvait l'entendre. Ses mimiques grotesques arrachèrent des sourires derrière les verres fumés. On le voyait se pencher sur le corps allongé. Il posa son visage contre son torse, puis se pressa contre sa bouche et crut entendre : « J'ai froid. J'ai froid. » Les femmes-soldats en cercle le virent la soulever et courir vers les coulisses, générant des applaudissements en cascade.

Tout s'arrêta d'un coup : masques, lumières et musique. Dans l'obscurité, les rangs se vidèrent de concert. On se pressait vers un autre défilé.

« Ce qui se passa ensuite... J'ai longtemps pensé avoir perdu la faculté de m'en souvenir. La remémoration de ces heures est atroce. Je me rappelle avoir couru dans les coulisses et dans les halles, une quasi-dépouille dans les bras, cherchant en vain un médecin, une aide... Puis l'hôpital, le Great Portland... La salle de réanimation... Les urgentistes auscultant les ventricules... Ce fantôme ravissant que l'on cherchait à faire revivre... Le torse malingre, posé sur une enclume, soulevé mécaniquement... Quelques secondes d'espoir... Et puis ce silence. Une panne de vie, un cœur à l'arrêt, me déclara-t-on.

À la sortie de l'hôpital, je fus assailli par les journalistes et accablé de comptes-rendus sordides amalgamant anorexie, stupéfiants, crash boursier, escroquerie comptable et dénonçant les excès de toute une génération. Le médecin légiste prétendit dans son rapport que Léna avait subi des violences. La campagne menée par les tabloïds fut destructrice. Hart expliqua que j'étais un fou mégalomane qui avait dupé les marchés et abusé de la confiance de Celsius. Umberto déclara que j'avais précipité Léna dans la drogue, alors qu'il était seul responsable de sa toxicomanie. Le pire fut la nurse écossaise qui se répandit sur mon compte, invoquant pêle-mêle mes coups de sang, mon aveuglement et mon indifférence. J'appris plus tard que son témoignage avait été acheté par la famille de Léna, qui entreprit quant à elle de me poursuivre pour homicide involontaire. Et il faudrait attendre encore des années avant qu'une des protégées d'Umberto n'intente un recours en justice contre le couturier pour violence sur mineur et fasse apparaître son vrai visage.

Un juge londonien m'ôta la tutelle de ma fille. De Tbilissi, la famille de Léna organisa un rapatriement mafieux en Géorgie, discret mais efficace, avec la complicité de la nurse. Je reconnais ne pas avoir eu la force, ni même le désir de m'y opposer. Des scellés furent

apposés sur la porte de mon appartement. »

Le 15 novembre 2001, Ali Tarac disparaissait.

DEUXIÈME PARTIE

Au printemps 2012, Rupert Hart reçut dans sa messagerie un projet d'entreprise, sobrement intitulé New Birth. Intrigué de n'y voir figurer aucunes coordonnées, à l'exception d'une simple adresse mail, il demanda à sa secrétaire de se renseigner, entama la lecture de la brève introduction, calé bien au fond de son fauteuil en forme d'alvéole.

« Plus les gens sont vieux, plus ils veulent vivre. Face à une espérance de vie inédite dans l'histoire de l'humanité et aux problèmes existentiels démultipliés par le confort et l'argent – problèmes conjugaux, fiscaux, professionnels, sanitaires –, un grand nombre d'individus souhaitent changer de vie et liquider leur passé.

Vous avez décidé de changer d'existence ? Vous voulez réinventer votre vie ? La société New Birth fait mourir votre personne pour la faire renaître où vous voulez, comme vous voulez et avec qui vous voulez. À cet effet, New Birth vous fournit une nouvelle vie – pays, famille, métier –, traçable sur Internet et parfaitement insérée dans les réseaux sociaux, grâce à des profils dédiés, créés par notre entreprise. Au premier jour de votre nouvelle vie, vous existez déjà depuis des années pour tous les centres de données mondiaux. Moyennant rémunération, notre entreprise conçoit et accompagne chacune des étapes de ce changement radical.

Prisonniers conjugaux ne supportant pas la perspective d'un divorce houleux et coûteux, actrices vieillies voulant laisser à la postérité un visage intact, aventuriers lassés par une vie sans perspectives, cadres ayant subi un échec professionnel rédhibitoire, suicidaires tentés par une deuxième chance dans le monde terrestre, champions sportifs décidant de tourner le dos au dopage, suspects

accablés par des poursuites judiciaires, hommes et femmes rêvant de changer de genre, politiciens fuyant leur personnage public, artistes parvenus au bout de leur inspiration, victimes de discriminations recherchant un cadre de vie plus ouvert et respectueux ou, enfin, parents désemparés par une progéniture ingrate... Voici quelques exemples, parmi d'autres, des publics concernés par notre offre qui propose à n'importe qui de classer son passé sans suite et de se voir, en échange, rendre l'avenir. »

Hart, piqué au vif, en oublia sa tasse de thé et se plongea dans l'*executive summary* qui suivait :

« New Birth propose à ses clients un service de changement de vie appelé “transition” qui consiste en l'attribution d'une nouvelle identité. Chaque identité, artificiellement définie, est unique et propre. New Birth détient une base de données qui offre un large choix d'identités, mais peut également établir une identité sur mesure. La société s'engage à la confidentialité absolue concernant la destination de ses clients. Elle est responsable de la préservation des biens historiques qui constituent leur identité antérieure, à l'exclusion de ceux légués par disposition testamentaire à leurs héritiers. Selon un protocole établi, New Birth met en œuvre son expertise afin de préparer la transition et l'adaptation du client à sa nouvelle existence, en proposant des services spécialisés de conseil, de formation et de suivi. Elle prend en charge, enfin, les détails afférents au transfert des avoirs de l'ancien au nouveau lieu de vie de ses clients.

1. Conseil

1.1 La société New Birth conseille le client sur le choix de sa nouvelle identité : pays de résidence, logement, activité et situation matrimoniale. Elle fournit, de plus, à chacun de ses clients un passé revisité – naissance, études, *etc.* – ainsi qu'une nouvelle trajectoire de vie.

1.2 Lors de sa transition, le client peut léguer une partie de son patrimoine à ses enfants mais doit garder les liquidités nécessaires au financement de sa nouvelle existence. New Birth offre des services bancaires gérés par les meilleurs spécialistes

en optimisation fiscale et patrimoniale.

1.3 La surveillance à distance des héritiers est en option.

1.4 Le processus d'adaptation à la nouvelle identité peut se faire sur une période longue ou, au contraire, faire l'objet d'une mutation d'urgence dans des circonstances de crise.

2. Préparation

2.1 New Birth produit les documents administratifs tels que les actes d'état civil et de décès nécessaires à la disparition du transitionné, afin qu'il reprenne vie sous une autre identité.

2.2 Le client sélectionne les circonstances de son décès. S'il souhaite une mort classique, il peut, par exemple, décider d'un AVC, d'une crise cardiaque ou d'une noyade. Il peut également disparaître du jour au lendemain, tout en gardant à l'esprit qu'il sera plus difficile pour son entourage de faire son deuil.

2.3 Le service logistique de New Birth prévoit et planifie l'enterrement avec rigueur, humanité et efficacité. Le service modelage et esthétique prend le moulage du client dans un appareil, communément appelé le « moule-cadavres », pour en faire un cadavre réaliste à base de résine. La cérémonie funèbre est organisée conformément aux vœux du client. On louera les qualités d'anticipation du défunt.

2.4 Le client aura connaissance de la cérémonie des funérailles, suivant son « dernier voyage » par vidéo. Sur le plan psychologique, New Birth engage le client à faire le deuil de lui-même.

2.5 Un service des familles se charge du suivi des conjoints et des enfants. Un psychologue et un notaire les accompagnent dans leurs démarches de succession.

3. Transition

3.1 L'opération même de transition obéit à un protocole rigoureux et à la mise en œuvre d'un calendrier irrévocable. L'identité choisie par le client lui est cédée sans possibilité de reprise. Elle est unique.

3.2 New Birth offre également un service de formation et de coaching qui permettra au client de s'investir dans de nouvelles activités – humanitaires, artistiques ou professionnelles – si

celui-ci désire en changer lors de sa transition.

3.3 Si le client est une personnalité publique, dont le visage est connu, notre service rectifications les “corrige”, c’est-à-dire qu’il modifie ses traits, grâce à ses chirurgiens, afin de lui rendre l’anonymat.

3.4 Les capacités logistiques de New Birth sont telles qu’elles permettent de “router” un individu de n’importe quel point du globe à n’importe quel autre, de changer sa situation matrimoniale comme sa situation professionnelle. Par exemple, New Birth est capable de transitionner un individu résidant au Canada, cadre dans un groupe pharmaceutique et père de famille, vers une vie d’éleveur de buffles en Namibie célibataire.

4. Suivi d’existence

4.1 New Birth est la société mère du client. Son cordon ombilical. Elle dispose, en effet, de l’ensemble des éléments de son passé. Ses capacités de stockage ultra-sécurisé – des entrepôts disséminés à travers toute la planète par précaution – sont d’une envergure inégalable.

4.2 La société s’engage à un rôle de conseil, d’assurance et de protection au cours de la nouvelle vie du client. Elle est *garante* de l’existence du client.

4.3 Le client donne un droit exclusif de propriété à New Birth sur les éléments de son passé. Il mandate la société comme dépositaire et gestionnaire de l’ensemble de ses données et de ses biens antérieurs, à l’exception de ceux dont ses ayants droit ont gardé la jouissance. Les biens mobiliers – meubles, œuvres, photos, archives, bijoux, objets, *etc.* – rattachés à sa première vie sont stockés et archivés dans des containers scellés, en toute sécurité et confidentialité. Ses biens immobiliers sont soit vendus, soit transmis. Lorsque survient la fin ultime du client – quand le Faux défunt devient vrai mort –, et à sa demande expresse, la société octroie l’ensemble des archives aux descendants issus de ses différentes vies, à charge pour New Birth de retrouver ses héritiers.

5. Facturation

New Birth est rémunérée, d'une part, à la réussite de l'opération de transition et, d'autre part, au nombre d'années restant à vivre au client par le biais d'une commission annuelle de suivi d'existence. »

Le dossier s'achevait sur des projets de campagnes publicitaires mordantes et parfaitement calibrées. « Vivez plus, mourez plus ! » « Rêvez votre vie, vivez votre mort »... qui arrachèrent à Rupert Hart une grimace de plaisir. Il n'avait rien vu de semblable en trente ans de carrière.

Dès leur commercialisation, les ventes d'identités s'envolèrent par centaines de milliers, si bien qu'il fallut reconstruire les stocks dans l'urgence. Le succès de la société New Birth résidait dans sa créativité, sa capacité de mise en œuvre, sa finesse psychologique et le soin obsessionnel apporté au moindre détail. Le soutien logistique, la maîtrise de processus automatisés, l'inventivité commerciale de ses propositions transformèrent New Birth en une organisation pratiquement militaire. La société déchargeait les clients de tout scrupule et de tout affect. Elle imaginait pour chacun d'entre eux la vie qui les comblerait. Des *creative officers*, recrutés dans le monde de la production audiovisuelle, de l'édition et de la publicité, ainsi que des armées de fiscalistes et de notaires concevaient des trajectoires de vie les plus séduisantes, afin de toucher un maximum d'individus.

New Birth proposait un choix quasi illimité de destinées à travers le globe. Son site Internet, ainsi que ses centres de découverte, permettait une recherche par zones géographiques, par niveaux et styles de vie, ainsi que par centres d'intérêt professionnels ou artistiques. Ses prospecteurs parcouraient l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Asie, à charge pour eux de découvrir quelles étaient les meilleures conditions de vie, selon des critères incluant urbanisme, pollution, coût de la vie, sports, égalité entre hommes et femmes ou dynamisme culturel. Chaque existence possible était paramétrée selon des indices financiers, sociaux, éducatifs, sanitaires, esthétiques, culturels et de bien-être. Du croisement automatisé de ces vies possibles avec les critères de vie rêvée résultait la production de l'existence idéale de chaque transitionné.

L'interface conçue par New Birth provoquait la rencontre du rêve et de la réalité. Elle favorisait un bovarysme universel. Il était devenu

possible de changer d'existence en un clic. Son moteur de recherche prenait en compte les souhaits de chaque candidat putatif. En enregistrant ses données personnelles et ses desiderata, chaque utilisateur était propulsé par un transport algorithmique dans un univers de choix merveilleux. Cette quête se révéla, d'ailleurs, une addiction chez certains sujets, qui passaient leurs nuits à tenter d'improbables combinaisons, sans jamais fixer leur choix, la poursuite d'une chimère représentant une entreprise plus enivrante encore que le fait de vivre l'expérience elle-même.

Les retours d'expérience des transitionnés, qui abondaient sur le forum, témoignaient de la capacité de New Birth de proposer la juste allocation des moyens humains aux besoins exprimés, et ceci dans n'importe quel domaine. Par exemple, tel jeune homme d'origine subsaharienne, au chômage, en butte aux discriminations à l'embauche en France, avait consulté New Birth au sujet de son avenir et travaillait, désormais, pour une entreprise manufacturière en Amérique du Sud. La société avait non seulement financé sa transition, identifié un emploi sur la base de sa connaissance des pénuries de main-d'œuvre par secteur et par pays, mais aussi entrepris de le former adéquatement. Ou encore, telle Allemande fortunée, trompée par son mari, fatiguée par ses incessantes interventions de chirurgie esthétique, avait fini par découvrir une nouvelle manière de vivre en Australie et s'y était acceptée sans artifices. Ceux que d'aucuns considéraient chanceux se révélaient parfois, de manière surprenante, les premiers blasés ou profondément insatisfaits.

Pour les indécis ou les moins imaginatifs, une sélection de transitions était plébiscitée et notée par les utilisateurs. On trouvait sur le site et dans les media un grand nombre de témoignages concernant, notamment, leur vie amoureuse et leur réussite personnelle. En organisant la mise en œuvre de ces basculements de vie en temps réel, New Birth facilitait pour ses clients le deuil de leur vie antérieure. Anticipation et suivi étaient les maîtres mots de son ambition.

Pour les êtres désespérés, qui n'attendaient plus rien de l'existence que de la souffrance ou de la honte, la transition représentait l'ultime porte de sortie. Ils s'y dirigeaient avec l'espoir de sauver leurs derniers jours, parfois leurs dernières heures. L'offre de New Birth n'était pas loin d'être, pour eux, une révélation aux effets cathartiques. C'était

une libération, un jaillissement vital. L'architecture intellectuelle et sociale, qui leur avait longtemps semblé inébranlable, leur apparaissait, alors, aussi transparente et fragile qu'un échafaudage de verre. Tout les portait à remettre en cause l'intégralité de leurs choix de vie initiaux, vidant de sens la notion d'engagement. Les accompagnateurs de la société, formés à la psychologie particulière des candidats à la transition, modéraient habilement ce processus afin d'éviter une décision impulsive et de guider les candidats vers des choix réfléchis.

En moins de cinq ans, la transition s'imposa au monde.

Les États, qui ne parvenaient pas à s'entendre sur la question de la législation, en particulier au plan supranational, s'inclinèrent – on parla même de démission historique – devant le succès massif et fulgurant du concept de transition, exprimé sur tous les réseaux sociaux, vulgarisé par les media populaires. Un show de télé-réalité mondialement connu, offrait au gagnant une vie de rêve après un enterrement de première classe. On légiféra à la va-vite et en ordre dispersé. Pour les pouvoirs publics, beaucoup d'éléments jouaient en faveur de la transition. Elle ne troublait ni ne menaçait l'ordre, ne bouleversait aucun cadre juridique, financier ou républicain. Les transitionnés continuaient à payer leurs impôts. Ce n'était au fond qu'un réseau social de plus. Une des seules dispositions qui fut imposée à New Birth fut de laisser au client un délai de rétractation.

Entre eux, les transitionnés n'étaient liés que par une fédération virtuelle. Ils étaient membres d'un réseau communautaire dédié qui donnait corps à cette citoyenneté neuve et abondait en services. Mais chaque transitionné avait toute latitude de reconstruire sa vie dans un environnement social normal. Les prestations de New Birth ne conduisaient à nulle aliénation, nul emprisonnement, nul embrigadement au sein d'une quelconque communauté. Dans le schéma originel de la transition, la socialisation n'était pas encouragée. Le respect de la liberté individuelle était un principe absolu. Telles étaient la force et l'attraction exercées par New Birth sur un très grand nombre de candidats. Il était, d'ailleurs, jugé profondément discourtois d'interroger les transitionnés sur leur vie d'avant. Cette question était érigée en un tabou social majeur.

Le coup de force effectué par New Birth n'opérait donc pas sur la

collectivité mais sur l'individu.

Certains transitionnés vivaient à proximité de leur environnement familial. La transition était devenue, peu à peu, un phénomène aussi banal et accepté que la rupture conjugale. Les divorcés ne se voyaient plus, pourquoi les transitionnés auraient-ils donc revu leur anciens parents ou proches ? Dans certains pays, il était possible de faire officiellement acte de transition. C'était devenu un nouveau droit de l'homme. L'usage était admis par l'ensemble de la population à partir du moment où la transition était menée dans les formes et les règles. Néanmoins, elle restait éminemment difficile à exécuter dans les faits. La plupart des transitionnés n'avaient pas le courage d'affronter leur entourage, ni même les motivations profondes qui dictaient le rejet de leur passé, et s'en remettaient à New Birth.

Dorénavant, lorsque quelqu'un mourait, on ne pouvait jamais être certain qu'il n'avait pas, tout simplement, transitionné.

Le lobbying mené par New Birth pour conquérir opinion et institutions était organisé de manière méticuleuse. Chaque fois qu'un groupe politique ou confessionnel se montrait réfractaire à l'idée de transition, il faisait l'objet d'un traitement politique et médiatique particulier. Alternant promesses de soutien et menaces de lâchage, New Birth menait parfaitement sa barque et aucune opposition ne lui résistait plus de quelques mois. Quant aux voyagistes, groupes hôteliers, organismes de santé qui songeaient rivaliser avec New Birth, ils étaient trop fragmentés et petits pour construire une offre de services aussi globale. Il n'y avait aucun concurrent sur le marché capable d'offrir une solution aussi complète, compétitive et adaptée aux attentes des millions de nouveaux transitionnés.

Une autre raison, plus souterraine encore que la motivation économique, et qui fit fantasmer bien des commentateurs, imposa la transition à la communauté internationale. Il s'agissait du rôle pacificateur que New Birth était parvenu à jouer dans certains conflits politiques. Grâce à ses capacités mondiales et à son savoir-faire, la société organisait de précieuses portes de sortie à des belligérants, ouvrant des perspectives de règlement à des crises territoriales ou à des antagonismes séculaires. Lorsque le chef historique de tel pays ou tel mouvement politique disparaissait au cours d'un attentat ou de sa belle mort, il devenait, enfin, possible de dénouer les fils de contentieux historiques. New Birth exfiltrait des leaders et des

terroristes coincés dans l'impasse par l'exercice du pouvoir. Soit par crainte, soit par lassitude, soit par intérêt, ceux-ci étaient enclins à céder lorsque les services appropriés leur en faisaient l'offre, en particulier si celle-ci était associée à la garantie d'une sécurité matérielle. Le transitionné politique se fondait, par la suite, dans la masse tranquille de ses pairs.

Un marketing innovant, diffusé au travers d'une plate-forme de services à la personne, proposait continûment de nouveaux produits à cette population captive qui partageait les mêmes préoccupations et centres d'intérêt. La transition était une expérience si singulière qu'elle fédérait tous ceux qui l'avaient traversée, puis surmontée. Les besoins des transitionnés étaient constamment anticipés et New Birth leur proposait services de santé appropriés, solutions de banque privée avantageuses, réseaux de rencontre amoureuse, promotions immobilières et media sociaux ciblés. La majorité d'entre eux développaient – bien sûr – des névroses nomenclaturées, aussitôt analysées par des psychanalystes convertis en *psychic officers*. La prise en charge de la dimension psychologique de la transition était une des clés de la réussite de New Birth.

New Birth investissait systématiquement ses profits dans une croissance tous azimuts dans les pays les plus demandés, ceux qui bénéficiaient d'un climat ensoleillé, d'une proportion importante de diplômés et d'un régime fiscal clément. Dans les conversations entre collègues ou amis, il n'était plus rare d'entendre les propos suivants :

« Allez-vous faire une transition ? » ou « Que pensez-vous faire de votre transition ? »

Ou même, pour ceux qui en avaient fait un mode de vie et une philosophie :

« Combien de fois pensez-vous que l'on puisse transitionner au cours d'une vie ? »

L'au-delà n'était plus, disaient certains philosophes, séparé de l'en-deçà que par une invisible membrane. La transition ne faisait que mimer la mort. Elle se confondait, pour un temps, avec cette dernière. New Birth avait, d'ailleurs, conçu un cimetière planétaire accessible sur Internet afin de faciliter le travail de deuil. Ses concessions étaient vendues à l'encan par la société. Les épitaphes faisaient l'objet d'adaptations passionnées, suivant les évolutions de vie et les désirs des transitionnés. Ceux-ci avaient donc conservé la faculté de veiller

sur leur renommée post-transitionnelle.

New Birth détenait les clés du passé. Plus encore, elle offrait la possibilité de réétalonner le passé individuel afin de le rendre concordant avec la nouvelle existence. Par disposition contractuelle, le passé d'un transitionné demeurerait néanmoins accessible à n'importe quel moment dans les entrepôts ou sur les serveurs de New Birth, auquel chacun avait un accès dédié. Que les transitionnés puissent désirer à brève ou à longue échéance revenir en arrière, même cela avait été anticipé par les concepteurs du projet. Mais, en pratique, cela ne se produisait jamais. On ne peut pas remonter le temps, à plus forte raison le temps fabriqué. Et les transitionnés avaient décidé eux-mêmes de leur disparition. Le spectacle des descendants était, en outre souvent décevant.

Le principe de la « viction » (vie et fiction), élaboré par New Birth, reposait sur l'art de l'amnésie volontaire.

Les transitionnés oubliaient. Au bout de quelques années, lorsqu'on demandait à un transitionné quelle école il avait fréquentée, il était généralement incapable de répondre. Le nom du lycée qui lui avait été attribué sur la fiche établie lors de la transition se confondait avec l'image floue, imprécise, lointaine, fragment d'identité issu de limbes, de l'endroit où il avait réellement été, qui ne voulait pas quitter totalement sa mémoire. Ce type de troubles était très courant au début de la transition, et les services de New Birth s'attelèrent vite à tenter de les résoudre et les atténuer. Une médecine de la mémoire vit le jour, peu à peu, spécialement dédiée à ces nouvelles pathologies.

Dans les faits, ceux qui tentèrent de revenir constataient tristement que leurs survivants avaient tourné la page. Soit ces derniers les avaient oubliés, soit ils les ignoraient parce qu'ils avaient été ignorés. Rester fidèle à New Birth était la promesse d'un surcroît de vie, d'avenir et de nouveauté. La transition était devenue le séjour des bienheureux chanté par Emily Brontë :

*Aimable séjour de lumière
Tes radieux enfants ignorent
Tout ce qui est notre désespoir
(...) Qu'ils passent dans l'extase
Une longue éternité de joie ;
Nous ne voudrions point qu'ils vinssent*

La société New Birth n'était pas cotée en Bourse. Son siège, installé sur l'île de Jersey, ressemblait à une ville-campus qui s'étendait sur une centaine d'hectares. La création conjointe d'un centre de recherche prestigieux, où travaillaient plusieurs Médailles Fields, d'une université en tête des classements mondiaux et d'un musée constitué de legs consentis par les transitionnés attiraient les diplômés, ingénieurs, marketers, statisticiens, chercheurs du monde entier. Tous rêvaient de travailler pour New Birth, qui offrait non seulement des rémunérations et des niveaux d'intéressement et de participation au capital sans commune mesure avec le reste du marché, mais prenait également en charge les frais de santé de ses employés, les études de leurs enfants et la retraite de leurs conjoints. La société avait ainsi assumé des responsabilités considérées jusqu'alors régaliennes par les individus comme par les États. Une Bourse interne à New Birth permettait aux cadres, actionnaires minoritaires de l'ensemble – néanmoins sans droits de regard sur la gouvernance de la société – de liquider aisément leurs parts. Ce qui n'empêchait pas New Birth de conserver une opacité totale sur ses marges, ses méthodes, ses perspectives de croissance et sur l'identité exacte de sa direction.

Les employés, que l'on pouvait croiser sur le campus de Jersey, affichaient un style décontracté et assez insouciant. La présence d'innombrables slogans punaisés sur les murs démentait bizarrement cette posture régressive.

L'EXIGENCE EST LA CLÉ	CONSTRUISONS LE NOUVEAU MONDE	LA TRANSITION EST UN DROIT
LA LIBERTÉ EST NOTRE SECRET	SEULS LES PARANOÏAQUES SURVIVRONT	QUI DIT JE EN VOUS ?

Vingt-cinq mille employés travaillaient dans des conditions exceptionnelles. Absence d'horaires, bâtiments spacieux, logements à proximité, tout était fait pour stimuler la création, encourager les talents. La moyenne d'âge était d'une trentaine d'années à peine. Adjacents à chaque bâtiment, une salle de sport, des ping-pongs, un terrain de volley-ball et une piscine permettaient aux employés de se détendre à n'importe quelle heure de la journée. Dans son enceinte, le campus disposait d'une multitude de parcs, cafés, restaurants et spas gratuits. Cependant, personne ne pouvait y pénétrer avant d'y avoir été préalablement habilité par la direction qui ne donnait cette autorisation qu'à l'issue d'un protocole de vérification de l'identité, du parcours et des objectifs de chaque visiteur. Ce dernier avait obligation de signer un accord de confidentialité électronique avant de pouvoir franchir le seuil du campus.

Enfin, New Birth avait mis en place un système de ferrys qui permettait aux employés qui le souhaitent de vivre dans les autres îles et sur la côte française. Une liaison par avions privés avec les principales capitales européennes était à la disposition des continentaux.

En retour de ce traitement exceptionnel, New Birth exigeait de ses employés une discrétion absolue sur ses opérations et ses modes de fonctionnement. La religion du secret était érigée en valeur centrale. Les employés avaient interdiction formelle de s'exprimer sur des sujets qui n'entraient pas strictement dans leur périmètre d'intervention. Ils s'étaient engagés contractuellement à ne faire de commentaires ni sur la stratégie ni sur l'organisation de la société. Le système de surveillance étendu de New Birth assurait l'application de ce principe fondamental. Personne n'aurait osé y contrevenir et, si tel était le cas, l'intéressé serait mis à pied dans l'heure.

« Alors que j'avais initialement considéré ma participation dans un consortium de téléphonie mobile à Jersey comme un à-côté négligeable de mon patrimoine, je réalisai, au pire moment de ma déroute à Londres, que les îles Anglo-Normandes constituaient pour moi une insoupçonnable planche de salut. Depuis des décennies, ces boutons de terre, placés dans les interstices de la Manche, échappaient aux à-coups politiques de ses grands voisins. En investissant dans un réseau de téléphonie mobile de l'île, peu après la mise en Bourse de Gratis, j'avais acquis la propriété sans m'en rendre compte, tant cela semblait un détail pendant les vérifications de rigueur, d'un terrain sur la côte orientale de l'île. Il comprenait une station de télécommunications et une maison en granit, non loin d'un rocher solitaire à l'allure étrange qui rappelait un peu les dolmens de l'île.

Quand je décidai de me rendre sur place, je découvris une succession de prairies en dévers et de corniches, et surtout un ensemble plus vaste et découpé que je ne l'avais anticipé. L'austère bâtisse, bien située, surplombait un ruban de plage. L'aménagement y était plus que sommaire mais me convenait. La configuration du lieu permettait à tout instant de sortir en mer ou, du moins, en donnait l'illusion. Je me sentais, ici, à l'abri des regards mortifères posés sur moi à Londres, au cœur des flux de données financières et techniques, et à la périphérie de l'autre, le monde des stocks physiques et humains, aujourd'hui inamovible et menaçant. Je serais, là, informé mais inatteignable. J'étais surtout rassuré par l'idée, dans les faits peu plausible, que je pouvais, moi-même, fuir à chaque instant.

Traversées par le souffle du Gulf Stream, nichées dans une zone de transit, protégées par un isolement relatif, les *Channel Islands* étaient promises, en ce début du ^{XXI}e siècle, à une croissance illimitée dans les services patrimoniaux. Leur devanture touristique débonnaire, leur

statut fiscal et la dématérialisation croissante des transactions financières en faisait, à vingt kilomètres des côtes françaises, un relais d'envergure de La City. Les réglementations contraignantes de leurs voisins faisaient leurs affaires. Jersey et Guernesey tiraient leur épingle d'un jeu de transfert pragmatique et discret. Ces îles endormies pendant des siècles se réveillaient, dans les années 2000, de leur paisible autarcie et voyaient affluer, sous l'effet de leur mue d'enclave alors discrétionnaire en centre de gestion mondial, des nuées de professionnels aguerris. Avocats, fiscalistes et financiers ainsi recrutés permettaient de singer conseils d'administration et vie factice de sociétés. Jersey triomphait dans l'activité du *custody*, système dans lequel donne droit la représentation d'intérêts aux entreprises ainsi domiciliées à un statut fiscal clément. C'est sur ce modèle qu'avec le peu de trésorerie thésaurisée sur le compte d'une société basée à Jersey et omise par mes liquidateurs, j'investissais bientôt, anonymement, dans les entreprises cotées du Footsie au Nasdaq en passant par le CAC 40 et le SSE 50 chinois. Quelques positions judicieuses me permirent, peu à peu, de reconstituer de la trésorerie.

Les Français fabriquent sur leurs îles des autonomistes, des dictateurs, des exilés et des souverainistes. Les Anglais transforment les leurs en campus, peuplés d'experts et de fiscalistes ad hoc. L'apathie relative dans laquelle les îles Anglo-Normandes avaient longtemps prospéré était désormais finie. L'image romantique de la maison de Victor Hugo à Guernesey qu'aimaient en avoir les Français était aussi dépassée que le traumatisme de l'Occupation allemande. Pendant le conflit mondial, les nazis les avaient utilisées sans merci – en particulier l'île d'Aurigny – comme pièces centrales dans le dispositif du mur de l'Atlantique. Cinquante ans plus tard, Jersey était devenue un havre industriel, mâtiné de sécurité singapourienne. Crèches innovantes, magasins de voitures de luxe, salles de sport, écoles privées. Conciliation de la ruralité avec les moyens de communication les plus sophistiqués. Yoga et produits dérivés. Pas de crime, pas de maladie, du lait réputé. La plupart de mes voisins insulaires – champions de cricket, vedettes de télévision, propriétaires de clubs de foot ou milliardaires rebelles – vivaient une situation dérogatoire.

Les enquêtes des autorités boursières et les poursuites judiciaires engagées tant par la famille de Léna, que par les actionnaires

minoritaires de Gratis, qui portèrent plainte au pénal aux États-Unis en raison des irrégularités relevées dans la gouvernance de la société, rythmaient ma vie. La fureur de ces derniers était aussi irrationnelle que leur ferveur passée. Mes conseils m'avaient prévenu qu'il faudrait des années avant de trouver un accord avec leurs représentants devant un sombre tribunal du Delaware que les plaignants avaient choisi à dessein pour sa sévérité. Je ne pouvais pénétrer le territoire américain sans risquer la détention préventive.

Je connus des années de purge avilissante mais que je considère aujourd'hui indispensables à ma renaissance ultérieure. Ce fut pour moi une longue traversée du désert, sociale, morale et spirituelle. Dressé à endurer, j'avais perdu pendant ces années d'ivresse la faculté de compatir. Je ne cessais de reconstruire la séquence des événements qui avaient conduit à ma faillite et à celle de ma famille dans une insomnie mordante. Cette remise en cause rétroactive perpétuait la faculté illusoire de révoquer le passé. Pendant des heures, dans le salon vide, face à la mer d'hiver, grise et trouble, j'intentais mon propre procès. Je passais en revue chacune des années passées, chaque mois, chaque jour ; pesais chaque décision prise ; mesurais ses conséquences. Je sondais la personnalité de Léna, son histoire, tout ce qui était susceptible d'avoir engendré le désastre, pondérant un verdict imaginaire par des circonstances atténuantes, pour finalement proclamer une sentence implacable à mon encontre. Pendant longtemps, il fut impossible d'enrayer ce mécanisme psychologique qui menaçait de me détruire, comme une machine livrée à une répétition malfaisante...

J'avais quitté le siège de Gratis à Londres sous les invectives d'actionnaires enragés, en particulier d'un groupe d'activistes dont le talent de surveillance palliait un sentiment aigu d'insuffisance. Ils me reprochaient d'avoir détourné la trésorerie de l'entreprise, sans se souvenir que leur souhait impérieux d'une croissance précipitée, qui avait nourri le cours de Gratis pendant la période incriminée, avait requis d'employer des moyens extravagants. Soumis à une cadence de travail forcenée, niant horaires et frontières, j'étais alors, pendant d'incessants *roadshows*, l'objet de questionnements sans relâche sur ma capacité d'expansion et de mise en œuvre. Aux investisseurs qui exprimaient leurs doléances à travers ces entretiens, j'opposais un argumentaire irréfutable. J'imaginais que, le moment venu, chacun

prendrait sa part de responsabilités respectives dans ces attentes disproportionnées, mais c'était sans soupçonner l'irresponsabilité inhérente du dispositif. Le perdant est un coupable parfait. La drôle de vertu de mes censeurs n'apparaissait que dans l'échec. Ils étaient d'autant plus sévères avec moi qu'ils étaient impatients de s'exonérer de leurs engouements et de leur cupidité. Le système judiciaire, refoulant le meilleur du passé pour ne traiter que le pire et préserver l'avenir, prit leur parti.

À mon arrivée à Jersey, après des mois de chaos londonien, j'appelai Adrian. Il avait été le seul à témoigner publiquement en ma faveur. Il me recommanda néanmoins de faire profil bas et pour longtemps. Il me reprochait l'échec de Gratis, qu'il jugeait avec sévérité, mais le remettait en perspective. En revanche, il n'eut pas une parole réconfortante à propos de Léna. Dès le début, il avait été conquis par sa fragilité, son originalité, son goût pour l'extravagance et avait assisté en souffrant, sans un mot de trop, à sa descente aux enfers. Il ne me le pardonnerait pas, je le savais, peu importaient mes justifications. Il devait penser que j'étais incapable d'aimer.

Les années qui suivirent filèrent, inconsistantes, incolores, seulement entrecoupées par les discussions avec les avocats.

L'après-midi, j'avais pris l'habitude de me promener le long de la plage de Samanès, où je croisais parfois quelques gosses de Saint-Aubin en vadrouille, dont j'essayais d'imaginer les journées, occupées tout entières à jouer, errer, s'amuser. Le visage de mon enfant s'évanouissait dans l'inconnu. À marée basse, la plage laissait apparaître un désert envahi de monticules rocheux, des stupas formés par la nature, laissés en rade par l'eau qui s'était retirée. L'irradiation du soleil couchant, fracturée dans l'horizon au gré des superpositions nuageuses, donnait une allure fantastique à l'étendue de sable cendré. Une succession de portes et de corridors donnait un tour fatal à ce spectacle comme s'ils indiquaient une incompréhensible marche à suivre. Je m'en remettais à cette mer, métallique et nerveuse, dont les scories jonchaient la plage. Je ne dormais plus, saisi brutalement dans les profondeurs de la nuit par la crainte irrationnelle de sombrer dans la souille et de mourir au milieu de cochons. L'asile de boue chaude, refuge des laies sur l'île de Speranza, dans laquelle Crusoé s'immerge honteusement des heures durant afin d'échapper à la conscience, à la solitude et dont il craint de ne plus jamais pouvoir s'extraire...

Un beau jour, je reçus un appel impromptu de Celsius. Lighthouse était enfin parvenu à liquider sa participation dans Gratis. C'était une sortie convenable pour l'ego et le portefeuille d'Adrian, pour autant sa société n'éteignit aucune des procédures entamées contre moi aux États-Unis. Il m'encourageait vivement à me relancer. J'étais un véritable inventeur, il ne fallait pas le sous-estimer. J'avais commis des erreurs d'appréciation économiques mais non techniques. Faute classique : j'avais été en avance de phase sur le marché. Un entrepreneur brillant de mon espèce a toujours droit à une deuxième chance, me rappela-t-il. Le jour où je me déciderais, je pourrais en tout cas compter sur son soutien, il organiserait discrètement un tour de table qui me donnerait les moyens de revenir. Il fallait, bien évidemment, tirer parti de l'évolution de l'Internet et inventer un concept qui serait considéré comme un progrès pour la société. En présence d'une offre attractive, les consommateurs, les investisseurs et les marchés ont la mémoire courte, quand il leur en reste une. Ils laissent l'examen du passé à ses dépositaires. Leurs instincts grégaires neutralisent leur métabolisme carnassier, m'avait-il dit, sur un ton très convaincu.

Pendant plusieurs jours, je ne fis rien d'autre que marcher le long de la plage et puis, un dimanche, à l'aube, je me mis au travail. Depuis mon sanctuaire, j'analysai évolutions démographiques, changements des mœurs et possibilités techniques et lus toutes les études sociologiques et analyses économiques à ma disposition. Mon approche consistait à identifier les secteurs d'activité qui seraient l'objet d'une redistribution des cartes, pour des raisons aussi diverses que l'ouverture à la concurrence, un virage technologique, de faibles barrières à l'entrée ou un changement dans la législation, qui étaient les signes avant-coureurs d'une possible croissance exceptionnelle en cet âge d'or de la technologie. Mais, au-delà de ce côté froidement analytique, ce qui comptait dans ma réflexion était le bouleversement de nos perceptions les plus communes et le changement de nos habitudes que produisait la révolution numérique, et que personne n'arrivait véritablement à cerner encore. »

Les hôtels sont des boîtes à secrets. Ils font de vous un étranger dans votre propre pays et finissent même par vous rendre peu à peu étranger à vous-même. Espaces parfaitement neutres pour l'intimité, ils dispensent à leurs clients des personnalités de substitution. Dans le confinement qu'ils apportent, les tiroirs du temps s'entrouvrent, d'autres se ferment : amour, repli, négociations, décisions. Des vérités se libèrent à l'abri de ce paravent, universellement accepté. Pour Jiao, désormais directrice générale associée de Lighthouse, c'était des lieux d'ultime dérobade, de déni de l'engagement, de suspension temporelle. On ne prenait pas de décision définitive tant que l'on restait en transit. Les avions et les restaurants, dans lesquels elle passait le plus clair de son existence, étaient autant de cocons sophistiqués, savamment dépouillés de personnalité, destinés à atténuer les conséquences d'un nomadisme exacerbé. Le confort anonyme, pourtant, donnait un tour cruel à l'absence et au vide. Il escamotait les traces humaines, les odeurs et les bruits.

Celsius ne s'était pas trompé, Jiao Morgan était devenue la gestionnaire irremplaçable de Lighthouse grâce à son expertise, à son analyse des situations et à ses facultés de décision. Sa pensée rigoureuse était entraînée à apprécier les risques, déceler les incohérences et vérifier l'adéquation d'un projet avec son cahier des charges. Son attitude déterminée, féminine et masculine en même temps, était propre à la résolution des problèmes les plus complexes. Elle développait et simplifiait, tout à la fois, l'enchevêtrement de participations acquises par Lighthouse, qui broyait les pépites entrepreneuriales de la Scandinavie à la péninsule Ibérique. La tactique de guerre de Lighthouse reposait, en effet, sur un jeu de dominos économique, un cercle concentrique d'« externalités positives

», sans compter la mise en commun de l'ensemble de leurs ressources.

Depuis la fin des ses études, Jiao enchaînait d'abrutissantes journées de travail, entrecoupées de réveils à l'aube et de déplacements transfrontaliers de rigueur. Chaos du monde aérien. Lever 4 h 30. Heathrow 6 heures. Arrivée Francfort 8 h 30 heure continentale, réunion avec les dirigeants d'une entreprise, déjeuner plateau-repas, visite de sites, *due diligence*, synthèse, définition des prochaines étapes, suivi. Retour sur le vol de 19 heures. Folie du transport, surmenage des pistes, tours de contrôle enfiévrées. Vol annulé. Donc, vol suivant à 22 heures, arrivée à Londres 22 h 50 heure locale suivant la brève errance de l'avion cherchant son emplacement de parking sur un tarmac obscur. Le paysage urbain s'évanouissait dans la pluie fine. En file au petit pas mouillé, les *cabs* s'agglutinaient sur la M5.

À mesure que l'hôtel Dorchester se rapprochait, son regard trahissait une inquiétude inhabituelle chez elle. Au cours de l'après-midi, Adrian lui avait laissé un message bizarre. D'une voix d'outre-tombe, il l'avait exhortée à le retrouver, dès que possible, à l'abri des regards pour discuter d'un sujet grave. La lame de ses stilettos zébra le marbre du hall, désert à cette heure de la nuit. Elle appela l'ascenseur. Sa main délicate, diaphane, dessinée comme un motif d'ornement, resta crispée sur le bouton. Son impatience, sans limites, était à la mesure de sa frustration. Un garçon, peigné comme un lord, son prénom sur le revers de sa veste, officiait solitairement à la réception. Au bruit de ses pas, il leva les yeux, prit une mine surprise et lui adressa un sourire entendu. La suspectait-il de retrouver un amant ? Non, c'était elle qui devenait paranoïaque, se reprocha t-elle. Ce n'était qu'un apprenti hôtelier qui manquait de métier.

Jiao avait quarante-deux ans, pas d'enfants et pas d'envies, seulement une rage de réussir inextinguible. Investie d'une volonté puissante, d'une détermination de fer et dotée de moyens exceptionnels mis à sa disposition par Lighthouse, elle pouvait tout se permettre. Mais dès qu'elle sortait de la sphère professionnelle, son existence ressemblait à ce long couloir d'hôtel qu'elle foulait d'un pas élastique de gymnaste : une enfilade à perte de vue de portes, de tapis insonorisants, de cages d'escaliers luxuriantes et de numéros de chambre défilant sans fin.

Ses camarades de promotion s'étaient mariés les uns avec les

autres, puis reproduits docilement, formant des bataillons de progéniture rosée, élevée à grand renfort d'allégeance à la famille et à leur milieu social. Jiao était née de la conjonction d'une économie pauvre et d'un passé martyr. Ses parents étaient des miraculés. Ils avaient tout laissé dans leur maison du quartier des ambassades de Phnom Penh, en avril 1975, avant l'arrivée des Khmers dans la capitale. Ils avaient quitté leur pays du jour au lendemain en corrompant un officier d'état civil. Leur fille avait donc grandi dans un deux-pièces donnant sur la cour intérieure du restaurant, curieusement dominée par l'arc en dentelle de la tour Eiffel qu'elle pouvait apercevoir entre les toits. Sa mère, qui enseignait le français au Cambodge, s'employait désormais aux fourneaux. Son père assurait le service en salle. Bien modestes étaient finalement les épreuves que Jiao avait dû affronter, si elle devait les comparer à celles endurées par ses parents. Elle avait réalisé leur rêve grâce à une méritocratie financière qui propulse les plus travailleurs au firmament, sans leur tenir rigueur ni de leur âge ni de leurs origines.

Sa relation avec Celsius était étroite et singulière. Il l'avait ensorcelée et c'était sans doute réciproque, lui aurait-il répliqué en riant. Quelque temps après son arrivée chez Lighthouse, Adrian l'avait comblée d'attentions, l'appelant deux fois, puis trois fois, puis cinq fois par jour, s'enquérant de ses résultats, l'interrogeant sur ses projets et partageant avec elle succès et déceptions. Il semblait n'avoir personne d'autre à qui parler. Il se manifestait le matin avec la constance d'un homme amoureux, inconscient de son état, ce qui générait chez elle un embarras à peine perceptible et, en retour, un professionnalisme surjoué. Il était attendri par elle en même temps qu'admiratif. Sa loyauté le convainquait. Le rêve de sa protégée n'était-il pas de faire oublier ses origines douloureuses grâce à son parcours exceptionnel ? Il en ferait une star de La City. À passé hors normes, futur sans limites. Il avait la conviction que Lighthouse serait le premier fonds de l'histoire à promouvoir une femme à ce niveau de responsabilités. Sir Adrian Celsius démontrerait à ses pairs qu'il était, à lui seul, capable de fabriquer une véritable femme de pouvoir et les ferait tous passer, du même coup, pour des machos aigris. Un pygmalion moderne, en somme.

Celsius transmet à Jiao, avec une extrême attention, ce que l'on n'enseigne d'ordinaire jamais aux femmes, reléguées au rang des

compétences discrètes, gris technique, *back seat driver*. Il lui apprit comment négocier par la ruse, prendre possession d'une salle de réunion, parler haut et grave devant un public, introduire tout propos par un trait d'humour saillant, décider ferme et non autoritaire, palabrer sur des sujets éminemment anecdotiques – météo de saison ou steeple du Grand National – et pourtant incontournables, décrypter les rapports de forces de n'importe quel état-major, boire sans s'enivrer lors des redoutables marathons nocturnes avec les *boys*, entraînés depuis l'université au *nine holes*, ces tournées des bars qui se terminaient invariablement par des paris sur leur degré de résistance à l'ébriété et leur capacité à se présenter à 8 heures pétantes le lendemain, rasé, alerte et dispos, à leur bureau. Adrian lui offrit enfin et surtout ce qu'il avait de plus précieux : sa confiance. Celle-ci l'emportait sur tout, le scepticisme d'un tel système envers une femme, étrangère de surcroît, comme sur ses doutes à elle. La confiance, le meilleur des dopants, galvanisait ses récipiendaires et son absence stérilisait les efforts des autres.

Adrian lui indiqua également où sortir au théâtre, quels journaux lire, à quels cercles de réflexion et soirées charitables participer, qui fréquenter et surtout comment s'habiller avec un classicisme aussi démodé que codé. Il prenait plaisir à la former. Elle se pliait à ses désirs avec adresse, telle une danseuse sur glace qui, après un enchaînement de bascules acrobatiques, retombe toujours sur le fil de sa trajectoire, souriante et gracieuse. Tout se confondait, travail, personne, évènements, déplacements. Jiao ignorait ce que vie privée veut dire. La croissance à marche forcée de Lighthouse favorisait la confusion des genres. Et comme on y travaillait effectivement de jour comme de nuit, il fallait que chacun se sente chez soi. Le fonds organisait maintes sorties prestigieuses – opéras, compétitions de golf et séminaires aux sports d'hiver en Suisse – qui tout à la fois comblaient et creusaient le vide de ces existences carencées.

En quelques mois, Morgan était devenue la plus proche collaboratrice de Celsius, entretenant avec lui un rapport de symbiose professionnelle dans lequel le désir amoureux ne semblait pourtant pas se glisser. Aussi retenue qu'une poupée, le passage à l'acte était pour Jiao inenvisageable. Leurs pensées et leurs ambitions s'étaient mariées mais non leurs corps. Elle avait besoin de lui pour s'imposer et l'inspiration qu'elle représentait aux yeux d'Adrian n'avait pas de

prix. Dans la sphère sociale, celui-ci était pris dans les rets d'une mondanité dont il se sentait successivement le maître et l'esclave. Elle était une étrangère, d'une autre peau que la sienne, une bosseuse obsédée par le travail de fond. Lui sacrifiait aux apparences. Quant à Marthe, l'épouse de Celsius, elle était tout ce que Jiao n'était pas : une femme conforme à l'ordre social, aux réseaux utiles et aux réflexes pavloviens.

Adrian avait fait cesser rapidement toute lutte d'influence entre Rupert et Jiao. Hart se morfondait et constatait, comme il en avait eu si souvent l'expérience, que ses pressentiments les pires se réalisaient toujours. Le titre de directrice générale donnait à Jiao un statut respecté ipso facto dans La City. Elle avait des apartés d'initiés avec un grand leader – un roi de ce monde-là – recherché par tous, autant pour son influence que pour son charme. Elle était surtout devenue son bras droit. Grâce à son intervention, elle avait loué un appartement à Roland Gardens, une de ces enceintes d'immeubles dont l'accès exige des complicités sociales. Puis, par le même biais, elle était devenue membre du Queens, un club de tennis dont même les gens les mieux insérés socialement étaient refoulés. Dès les beaux jours, elle se rendait au festival d'opéra de Glyndebourne dans la loge de Lighthouse, pique-niquant sur l'herbe de mets somptueux préparés par la cuisinière de Portland Square.

La porte de la suite 502 était entrouverte. Cela ne surprit pas Jiao outre-mesure.

En ouvrant la seconde porte, une onde d'effroi la parcourut. Adrian était assis à même le sol, dos au mur, regardant fixement le vide, le teint blême. Un tube ouvert de médicaments ainsi que des comprimés éparpillés traînaient sur la moquette. À son entrée, il releva mollement la tête. Ses yeux se perdaient dans des nuages inquiétants. Il la contempla comme si elle était une authentique inconnue.

Elle se précipita vers lui et le secoua vigoureusement.

« Adrian, Adrian, mais qu'avez-vous... qu'avez-vous fait ? ».

Celui-ci lui dit d'une voix confuse et droguée :

« Je vais en finir, oui, finir et partir pour toujours... »

Sans crier gare, il décapsula un tube d'anxiolytiques qu'il tenait caché dans son poing et l'avalala d'un trait. Elle n'eut que le temps de se jeter sur lui afin de lui faire cracher les cachets. Elle lui tapa dans le dos et hurla :

« Mais vous êtes fou, Adrian, vous êtes devenu fou ! »

Il en expulsa la moitié. Sa tête tournoya sur son buste. Il perdit alors l'équilibre et tomba, de tout son long, avec un bruit sourd, amorti par la moquette luxueuse. Sa tête heurta le pied d'une commode et la lampe, munie d'un abat-jour géant, oscillant dangereusement, finit par se renverser. Jiao tenta en vain de remettre ce corps flasque et volumineux d'aplomb. Dans la semi-obscurité, Adrian balbutia d'une voix saoule comme s'il parlait à un adversaire imaginaire.

« Non, laisse-moi, laisse-moi, je veux en finir ! Je veux mourir ! »

Elle le laissa allongé par terre, se demandant s'il était opportun d'appeler quelqu'un dans l'hôtel. C'était un risque élevé compte tenu de la notoriété de Celsius. Il était, en outre, impensable d'appeler Marthe ou Hart avant de comprendre les motivations de son geste. Ses pensées se bousculaient dans sa tête. Elle imaginait sans peine les répercussions que pourrait avoir la nouvelle de la tentative de suicide de Celsius, en sa présence de surcroît et dans un des hôtels les plus prestigieux de Londres. Leur personnel était la première source d'information des tabloïds. Ce serait une catastrophe en termes « réputationnels », selon la terminologie interne. Qu'un des financiers les plus puissants de la planète puisse craquer comme le commun des mortels était tout simplement inadmissible.

Jiao prit finalement le parti qui lui sembla le plus sage et téléphona à un ami médecin. Pendant qu'elle lui exposait précisément la situation, elle regardait Adrian prostré, disparaissant dans le sommeil provoqué. Il n'avait plus rien du boxeur et de l'immigré conquérant. Il était un homme luttant contre une angoisse vertigineuse. L'ami se limita à lui poser des questions précises sur les médicaments absorbés et lui enjoignit de le réveiller à intervalles réguliers et de surveiller son rythme cardiaque. Un homme en bonne santé ne se tue pas en ingérant un tube et demi d'anxiolytiques, l'avait-il rassurée. Elle prit son mal en patience et fit le tour de la pièce, tenta d'y mettre de l'ordre, lorsque son attention fut attirée par une correspondance entre Adrian et l'un des grands donateurs privés de sa fondation.

Jiao saisit une à une les lettres laissées en évidence et les parcourut. Il s'agissait de demandes de retraits et de remboursements à la suite d'une affaire de corruption découverte au Mexique au sein

de la fondation. Une affaire désagréable, évidemment, mais dans laquelle Celsius n'était pas mis en cause directement. Elle ne comprenait pas bien. Comment cette affaire et le bruit qu'elle pouvait faire avaient-ils pu conduire Adrian à une telle extrémité ? Y avait-il autre chose ? Elle observait la poitrine d'Adrian qui se soulevait dans d'inexplicables soupirs. Son geste la sidérait. On est trop sensible aux masques, se disait-elle. Les salauds qui ne se posent aucune question et les lâches qui fuient leurs responsabilités, on les cerne tout de suite. Mais les fêlures des êtres vraiment exceptionnels sont indécélables aux yeux du monde extérieur.

La solitude de certains hommes de pouvoir est une énigme. Surexposés, on examine chacun de leurs souhaits, chacune de leurs décisions à la loupe. Le système les prend, les enrobe, les dope, les transforme en marionnettes et, enfin, les piège. Plus ils sont indéchiffrables, impassibles, plus ils sont atteints. Leur vulnérabilité est extrême, insoupçonnée derrière leur supériorité apparente. Leur tactique de défense est l'isolement face à l'encensement et aux attaques. Ils développent un double d'eux-mêmes public, telle une armure, mais se rongent de l'intérieur.

Adrian se réveillait puis se rendormait aussitôt. Il prononçait quelques mots incohérents, puis s'affalait. Émerger de son état comateux risquait d'être laborieux. Au matin, Jiao appela son bureau et prit le prétexte de négociations sans fin, dues à une transaction en cours, pour justifier leur absence. Il lui faudrait quarante-huit heures à minima avant de reprendre une apparence à peu près normale. C'est seulement le lendemain, tard dans la soirée, qu'il la fixa pour la première fois un peu longuement, l'air confus. Elle lui sourit. Il articula son prénom. Il n'avait pas l'air en grande forme mais il était sorti d'affaire. Il commença par s'excuser, puis s'assura qu'elle n'avait pas fait venir de médecin, ni qui que soit. Il lui raconta les malversations qu'il avait découvertes au Mexique, jusque dans les milieux gouvernementaux, et qui promettaient de provoquer un scandale énorme. Puis se justifia :

« Jiao, mes petits-enfants me voient comme un saint laïque ! Je me suis engagé à un fonctionnement irréprochable de ma fondation. Dans le climat actuel de suspicion, il me sera impossible de démontrer mon innocence. Je serai déshonoré. Personne ne voudra plus faire le

moindre don. Je serai poursuivi en justice et définitivement infréquentable. Je suis anéanti, anéanti...

— Mais c'est tout à fait ridicule. Ces accusations ne tiennent pas debout une minute. Tout le monde sait que vous êtes hors de cause, Adrian. Vous avez connu des turbulences dans vos affaires, notamment judiciaires, beaucoup plus graves. Nous prendrons les meilleurs conseils. Je vous aiderai à affronter cette épreuve.

— Mais j'en suis incapable ! dit-il. De toute façon, je n'en peux plus. Marthe, ma famille, mon métier et, à présent, mes activités, plus rien ne m'offre la moindre satisfaction. Le mois dernier, *The Economist* m'a qualifié de *drama queen*, de mondain de l'humanitaire, de vache à lait du philanthropisme ! Une vache à lait qui donne l'essentiel de son patrimoine et de son temps à aider les autres, ridiculisée et probablement risible. Et puis, pendant ce temps, mes enfants se déchirent pour obtenir la direction de mes affaires. J'avais pourtant créé un des meilleurs *family offices* du marché qui leur permettait de cohabiter en bonne entente et de s'enrichir perpétuellement avec l'héritage. Ils ont toujours eu trop d'argent. Ils n'en ont jamais assez. Et vous, même vous, Jiao, je vous ai tout donné et vous ne m'aimez pas !

— Mais si, mais, voyons, Adrian, je vous aime. Enfin, tout le monde vous aime, Adrian ! Comment ne pas vous aimer ! balbutia-t-elle, honteusement.

— Vous êtes si distante, Jiao. J'ai cherché par tous les moyens à vous comprendre et à vous respecter. Mais vous restez inaccessible. C'est votre choix. C'est probablement d'ailleurs ce qui vous permet de réussir aussi bien. Je vois bien que vous n'avez aucun désir pour moi. Je suis trop vieux pour vous de toute façon. Je suis au bout du rouleau. J'ai fait ce que je devais faire. Le fonds, la fondation, le *family office*... Et maintenant, ce scandale de corruption qui est la négation de toutes mes convictions. Je ne suis plus capable de faire face, plus capable de rien », répéta-t-il, hagard.

Les États n'ayant pas anticipé le phénomène, la bataille pour la légalisation de la transition commença alors que New Birth était déjà lancé depuis quelques années.

Avait-on ou non le droit de vivre une deuxième vie, voire une troisième ? Sacrifier une identité de naissance pour en adopter une nouvelle, entièrement fabriquée ? Beaucoup d'individus ne supportaient plus de vivre une seule vie, en particulier s'ils avaient le sentiment de ne pas avoir eu autant de chance que leurs semblables. C'était une question d'égalité. L'espérance de vie à la fin du ^{xxi}e siècle dans les économies développées dépasserait les cent ans. Passé la soixantaine d'années, la probabilité d'atteindre un tel âge était de soixante-dix pour cent.

Au début, le concept horrifia une partie des opinions sensibles aux devoirs intergénérationnels et les représentants des religions monothéistes. Les débats parlementaires donnèrent lieu à des manifestations, des invectives entre partisans et opposants dans le cadre de grands rassemblements populaires. Cependant, la notion de vie avait profondément évolué dans la société. On ne voulait plus subir sa vie mais expérimenter la « grande vie », celle que l'on choisissait, pleinement accordée à son individualité. La volonté d'être soi triomphait sur toute autre considération. On devait encore composer avec des paramètres biologiques, n'était-ce pas déjà suffisant ?

Acheter une existence ne choquait plus vraiment. Les réseaux sociaux et les jeux de rôles virtuels avaient banalisé le travestissement des identités depuis longtemps. On ne savait plus qui était qui. La frontière entre personnage virtuel, être social, avatar et personne physique était devenue floue. Après tout, il n'y avait aucun mal, aucun

crime, aucun délit, à redistribuer les cartes du sort. Subir une existence ingrate en gardant le sourire avait-il vraiment un sens ? Et puis, on vivait si longtemps maintenant. Que faire de cette incroyable espérance de vie ? À soixante ans, on avait facilement vingt-cinq à trente-cinq ans devant soi, toute une vie, grâce aux béquilles qu'offrait la médecine. Une nouvelle chance d'exister, en quelque sorte, dont la société New Birth, en créant une fausse mort, vous permettait de jouir pleinement.

Grâce à New Birth, la mort était subitement rendue à chacun, elle n'appartenait plus à la société ou à un être supérieur, ni même à Dieu. Depuis le début du ^{XXI}^e siècle, la banalisation de l'euthanasie avait entériné peu à peu ce principe. Pour beaucoup, la libre jouissance de son existence était même l'unique actif propre de chaque être humain, la seule propriété inaliénable. Un gisement de valeur ultime sur lequel, jusqu'alors, aucune entreprise ou État n'avait eu l'idée de se pencher pour l'exploiter. La mort était la dernière chose qui restait aux gens, riches comme pauvres, dont on découvrait soudain l'incroyable prix.

Les États les plus nantis se plièrent à cette nouvelle possibilité parce qu'ils voulaient se débarrasser des plus âgés, coûteux pour la système de santé. Une commission parlementaire nota que les dépenses de soutien, en raison des maladies neurodégénératives et les soins de fin de vie, représentaient, en moyenne, soixante-dix pour cent des dépenses de santé des individus au cours de leur existence.

Un dernier argument emporta l'adhésion des gouvernements. La transition se révélait une exceptionnelle source de croissance. En insufflant aux individus de nouvelles perspectives personnelles et professionnelles, le business de la transition réanimait n'importe quelle activité économique anémiée par la déflation. Les transitionnés, délivrés du jugement social ou familial qui avait présidé à leurs choix antérieurs, certains se révélant même investis d'un esprit pionnier, s'installaient dans les environnements les moins conventionnels, se lançaient dans de nouvelles activités et, surtout, investissaient dans de nouveaux biens immobiliers.

Désavantagés par un déséquilibre démographique, quelques pays se positionnaient pour accueillir les membres de cette singulière cohorte. L'Égypte ou l'Indonésie par exemple, dont un tiers de la population n'avait pas atteint l'âge de l'adolescence, affrontaient le

défi d'éduquer des dizaines de millions de jeunes. Les transitionnés, non seulement apporteraient leur épargne, mais représenteraient une manne inestimable en termes d'expérience et de savoir.

Les familles s'inclinèrent, paradoxalement. La transition impliquait pour les proches le même travail de deuil qu'une mort physique. Pourtant, le droit à une deuxième vie, ou à une troisième, laissait les enfants insensibles qui considéraient que c'était une forme de retraite légitime et méritée. Ce derniers étaient dédommagés par un héritage plus rapide qu'initialement prévu. On était revenu à l'âge de succession que les familles connaissaient au milieu du ^{xx}e siècle. La transition s'apparentait à un juste rééquilibrage patrimonial au profit des jeunes générations. Il était même plutôt plus aimable, plutôt moins cruel, de choisir la date de sa disparition et d'éviter à ses proches la charge d'une fin de vie éprouvante. La transition avait, de plus, une vertu propitiatoire sur les entourages des transitionnés qui songeaient que leurs parents avaient rejoint le paradis transitoire qui correspondait à leurs derniers désirs.

C'est ainsi que changer d'existence et corriger la donne initiale devint un droit fondamental de l'individu. Un droit moral.

Malgré la légalisation de la transition, restait un point délicat pour New Birth : le client devait accepter de confier son passé à une entreprise. L'historique d'un transitionné n'était pas dissous puisqu'il était stocké. Beaucoup de candidats butaient à la dernière minute sur l'irrévocabilité de cet accord et devaient renoncer à leur projet. Les clients hésitaient encore à confier leur sort – à travers leur état civil – à une société plutôt qu'à un État.

New Birth mettait alors en avant la neutralité, la stabilité et l'universalité de ses services. Les États étaient tellement discrédités auprès de la population, se montraient à ce point incapables de se réformer et d'assurer l'avenir de leurs citoyens qu'ils connaissaient une désaffection structurelle. Une proportion croissante de la population considérait que les États étaient seulement bons à quémander des recettes fiscales et à emprunter sans retenue, indifférents à la montagne de dettes laissée aux jeunes générations, au demeurant sans travail. Les responsables politiques étaient jugés faibles, otages d'opinions démagogiques, seules capables d'être entendues dans l'hystérie populaire. Les campagnes électorales et les débats parlementaires apparaissaient comme des simulacres, qu'on aimait

voir revenir périodiquement mais auxquels on ne croyait plus.

Depuis le début du ^{xxi}e siècle, une succession de crises de défiance avait rompu le lien de confiance entre les gouvernants, obnubilés par leurs échéances enfermés dans des débats locaux dépassés par les enjeux planétaires, et les gouvernés. Ceux-ci s'étaient irrésistiblement déportés vers des réseaux communautaires qui offraient leur hospitalité et leurs ressources sans autre engagement qu'un confortable clic. Ils plaçaient leurs espoirs dans ces institutions efficaces, entreprises mondialisées et stables, plus aptes, selon eux, à satisfaire leurs besoins vitaux et, en outre, à pérenniser la situation de leur progéniture. Afin de donner toutes leurs chances à leurs enfants dans leurs futurs combats professionnels, ils confiaient désormais leur formation à des instances éducatives qui délivraient un enseignement homogène et des qualifications mondiales.

Les sociétés apatrides offraient la meilleure garantie contre les vices du suffrage universel. Derrière leur façade angélique, elles étaient parvenues à susciter davantage de confiance que les institutions locales dites représentatives, pourries par un clientélisme et une corruption montés en épingle par l'écho médiatique. Les réseaux sociaux étaient parvenus à créer une représentativité concurrente à l'élection au suffrage universel. Le contrat social était, ainsi, supplanté par une myriade d'accords individuels correspondant à une capillarité numérique filandreuse.

Dans l'avion qui s'apprêtait à décoller pour Saint-Hélier, Jiao, sonnée par la précipitation et la violence des événements, pensa aux consignes inattendues qu'Adrian lui avait données. L'épisode suicidaire avait pris en quelques heures une tournure complètement folle. Jiao ferma les yeux, elle tourna la tête et colla sa joue au tissu du siège, hébétée. Elle s'attendait à affronter un jour cette explication embarrassante sur leurs rapports. Mais elle ne s'était jamais préparée à ce qu'il lui exprime et dans des termes aussi pathétiques son souhait de transitionner. C'était proprement inconcevable, Celsius pensait-il sérieusement tout lâcher ? L'engouement pour la transition était certes devenu un phénomène de société. Depuis quelques années, des gens disparaissaient littéralement corps et biens. En toute légalité. En toute légitimité. Était-il possible qu'il soit embarqué par ce flot que personne ne savait comment arrêter. Il semblait unimaginable à Jiao

que quelqu'un comme Celsius puisse marcher dans pareille combine, même au comble du désespoir.

Adrian avait toujours souhaité contrôler sa vie et sa postérité. Or, seule la mort maîtrisée lui en donnerait véritablement les moyens. Il avait confié à Jiao qu'il voulait mourir comme le chevalier de *La Chanson de Roland*. Ni elle ni personne ne pourrait s'opposer à son projet, l'avait-il prévenue. Jiao en avait conclu à une dépression, d'autant plus profonde que parfaitement dissimulée. Mais qui était-elle pour lui recommander de consulter un spécialiste ? Personne ne serait suffisamment objectif ou discret pour aborder un cas semblable. Elle n'avait, d'ailleurs, aucune légitimité à le faire.

Adrian lui avait formulé sa requête comme une dernière volonté. Trouver Tarac de sa part. Il lui devait beaucoup, et ne pouvait rien lui refuser. Jiao connaissait peu Ali Tarac, car l'affaire Gratis avait été suivie de bout en bout par Rupert. En 2001, Hart l'avait trahi et condamné sans frais à la déchéance et Tarac, après l'effondrement de son entreprise en Bourse, avait bien failli y rester. Il avait fallu presque dix ans à ce personnage énigmatique pour revenir dans la course. Il avait créé cette « solution » qu'il dirigeait sans jamais apparaître en public. Mettait un soin maladif à échapper à toute photo ou interview. Ne faisait confiance qu'à quelques fidèles. Son culte du secret était tel que l'on doutait même de son existence physique. Par intervalles émergeaient sur les réseaux sociaux des thèses conspirationnistes selon lesquelles la société New Birth – et son soi-disant fondateur et dirigeant – cachait, en réalité, un groupe politique aux ambitions totalitaires. Jiao, peu réceptive aux rumeurs, n'en avait jamais cru un mot.

« Je cherche une saaaaa-lope qui mette de l'ordre dans ce bazar ! Mes adjoints sont des nuls, des lâches, des incapables et des cons ! » éructait Tarac au vent mauvais, la mâchoire carrée, la voix grinçante. Chacun de ses mots finissait par une envolée nasale qui frôlait les aigus. Dans son bureau surplombant la baie de Saint-Aubin, sa silhouette toisait Jiao, assise dans un fauteuil. Il semblait se voûter pour ne pas toucher le plafond.

« Bref, je veux une turbo salope ! Vous vous en sentez capable ? Vous aurez la poigne ? Évidemment, vous êtes jolie », commenta-t-il sans ambages, comme un éleveur jauge une vache de concours, ses yeux dévorant ses seins menus, « peut-être un peu trop même... », puis, évaluant ses jambes galbées que laissait apparaître sa jupe ajustée : « Cela ne devrait pas être difficile de vous marier ! » commenta-t-il, gloussant comme un coq. Il racla sa gorge et poursuivit : « Négocier des salaires, définir des organigrammes, imposer des organisations, casser le bras aux comptables, bref : faire chier les gens, c'est à votre portée, non ? C'est bien ce que vous avez fait chez Lighthouse ? » Il sortit un cigare et maugréa parce qu'il ne trouvait pas de feu. « Lucia ! hurla-t-il, excédé. Merde, elle n'est jamais là quand j'ai besoin d'elle ! » Il entrouvrit la porte de son bureau, en s'emportant : « Lucia, vous n'êtes pas à votre poste ! Où êtes-vous encore passée ? Je vais vous enchaîner ! Mon briquet ? Dans mon tiroir... Bon, appelez-moi ce planqué de Jack Souris ! Et plus vite que ça ! »

Les épaules rentrées vers l'intérieur, d'une humeur de dogue, Tarac se terrait dans le renforcement de la pièce, tel un fauve. Une vitrine présentait des formes inidentifiables de sculptures, trophées, fétiches et photos encadrées de hauts faits professionnels intervenus avant sa

déchéance : mise en Bourse de Gratis, couvertures de magazines, lui très jeune premier, sourire de loup et femme souriante – disparue dans des conditions atroces –, rencontres avec des grands de ce monde, un musée de sa mémoire. Aux murs, il y avait également des photos du « meilleur transitionné de l'année » depuis la création de New Birth, ainsi que des sept gratte-ciels staliniens sous la neige à Moscou. Jiao nota furtivement, posée sur sa table, une photo de visage d'enfant, une écolière blonde. Le bureau était profond et, placé à une distance de trois mètres des fauteuils des visiteurs, on devait se concentrer afin de distinguer ses traits. Des poches naissantes enflaient sous ses yeux. Les sillons nasogéniens scindaient ses joues. En dépit de son hâle, il avait l'air décafé. Âgé d'une quarantaine d'années, il avait la tête d'un homme de cinquante ans. Tarac contempla son cigare – plongé dans l'examen de la veinule des feuilles ambrées –, poussa un soupir et bascula dans le fond de son fauteuil. « C'est un havane, Fidel me les fait envoyer. Ça vous dérange ? » lui demanda-t-il en pointant la fumée qu'il recrachait à petites bouffées, ne manifestant pas le plus petit intérêt pour une éventuelle réponse. Soudain, il se pencha pour vérifier des cours boursiers sur un des ses écrans à proximité, puis ses e-mails, ne prêtant plus la moindre attention à la présence de Jiao, comme si celle-ci n'avait aucune existence physique. « La Bourse est folle. C'est dément, c'est dément ! » Il réfléchit, fixa longuement un message avec des yeux ravageurs et grimaça de manière épouvantable.

« Putain, ces emmerdeurs vont finir par me faire péter une durite ! »

À l'expression interloquée de Jiao, Tarac ajouta avec brusquerie :
« La *class action*. Toujours actifs sur Gratis. »

Puis, il fit mine de regarder une lettre dans un parapheur, referma celui-ci d'un bruit sec et le repoussa violemment sur le bord de son bureau, ce qui eut pour effet d'éloigner son fauteuil d'un mètre supplémentaire. Il déplia ses jambes, aspira son cigare à l'extrême rougeoyant, joignit le bout de ses doigts sinueux, les porta à ses lèvres et lâcha un énigmatique : « Bon... bon... » Jiao avait la gorge oppressée et l'envie embarrassante de déglutir. Elle appréhendait le moment où elle devrait aborder le vrai motif de leur rencontre. Quelques secondes paralysantes s'écoulèrent au cours desquelles il l'examina insidieusement. Tout à coup, il lui lança avec l'amabilité d'un contrôleur de train :

« Vous êtes de quelle origine ? »

Elle toussa, afin de reprendre contenance, se redressa et dit d'une voix mal éclaircie :

« Monsieur le président, je suis venue vous parler du projet de sir Adrian Celsius...

— J'en ai eu vent. Laissez Adrian chialer – quel poseur celui-là, quelles simagrées ! Il va crever de toute façon ! », Dit-il avec les yeux écarquillés d'un hibou qui aurait eu besoin d'un coup de bistouri, levant le bras au bout duquel s'agitait le cigare dont les cendres virevoltaient. « Crever ! » répéta t-il, brassant l'air enfumé de la main. « Il m'a passé un coup de bigo. Il est au fond du trou, ce vieux maquereau. Grillé, carbonisé ! Je vais lui préparer un joli petit enterrement... Ça lui rappellera peut-être le mien quand ces faux-jetons ont tenté de me faire la peau. Je n'ai rien oublié, croyez-moi... Envoyer Tarac en enfer ! Mais j'en sors, pas besoin de l'aide de ces imbéciles pour le savoir ! » Asséna t-il, dans un grognement hilare.

Son regard obliqua vers Jiao, gestes de velours, sourire envoûtant. « En attendant... en attendant... moi aussi, j'ai besoin d'aide..., dit-il sur un ton subitement caressant, la moue aux lèvres. Vraiment besoin d'aide. » Il tira une bouffée de son cigare et, ses traits devenus statiques, s'approcha tout près du visage de Jiao – elle pouvait maintenant discerner sa peau mate, la barbe qui pointait, et même sentir son odeur. Tarac lui susurra : « Si vous me rejoignez, vous jouerez un rôle déterminant dans l'entreprise qui a tout bonnement réinventé le paradis. C'est tout de même autre chose que les activités d'investissement du fonds Lighthouse ! Je vous donnerai carte blanche pour développer la plate-forme mondiale de Gratis. Accessoirement, vous aurez une part du capital qui vous rendra milliardaire... » Tarac reprit subitement de la distance. « New Birth va entrer en Bourse, évidemment. J'ai un gros coup en perspective, le plus gros de tous, même..., acheva-t-il, sibyllin. Vous êtes vernie d'arriver pile au moment où la société vit sa révolution. Vous aurez la chance de participer au développement de la plus grande entreprise de tous les temps !...

— Monsieur le président, merci, mais je ne pourrais pas... vis-à-vis de sir Adrian. Cela m'est impossible... Vous comprendrez que c'est une question de loyauté. »

Jiao lui avait répondu de façon quasi automatique. Elle s'attendait

à tout, lors de ce voyage à Jersey, sauf à une proposition d'embauche en bonne et due forme.

Tarac partit d'un rire strident.

« Vous, quoi ? Mais qu'est-ce que vous avez dans la tête ? Vous n'allez tout de même pas le suivre ! Vous êtes encore à peu près jeune, brillante, pas trop mal foutue, enfin, si j'en crois ce que j'ai sous les yeux... »

Tarac ne parlait pas, il râlait et jurait dans une sorte de logorrhée acrimonieuse. Il la mitrailla du regard.

« Vivre, vous savez ce que cela veut dire ? Vivre, vivre !!

— ... Oh oui, oui, euh... non ! » ne put qu'exprimer Jiao, fascinée par l'agressivité violente qui faisait la séduction d'Ali Tarac.

« Cela veut-il dire que je peux compter sur vous ? » conclut-il en se penchant promptement vers elle.

Jack Souris, le responsable des finances, de la sécurité et de la déontologie, ouvrit la porte du bureau présidentiel, le regard absent de l'exécutant parfait. Une sacoche mitée, achetée à l'aéroport de Schiphol, trois ans auparavant, ne quittait jamais son épaule. Tarac le toisa d'un air impavide.

« Président, Président, dit-il, essoufflé, vous m'avez appelé ?

« Souris, ouvrez grand vos oreilles. J'ai décidé de recruter Mme Morgan, ici présente, avec ses bigoudis et son air convenable. Vous allez me préparer pour demain matin, sans faute, un projet de contrat et tout ce qui va avec. Compris ? »

La disparition d'Adrian Celsius en 2016 créa une émotion planétaire. Le philanthrope le plus célèbre et le plus populaire du monde s'était éteint dans son sommeil à l'âge de soixante-huit ans. En l'espace de quinze ans, il avait fait don à travers une organisation philanthropique inédite de l'essentiel de son immense fortune. Celsius avait construit en Asie, en Afrique, en Amérique du Sud des dispensaires, des écoles, des hôpitaux et financé de grands projets de recherche dans les vaccins et les biotechnologies. Il avait, en outre, industrialisé la collecte de dons dans le monde et transformé le mode de financement des projets d'aide au développement. Les réalisations soutenues par sa fondation visaient l'autonomie avant l'assistance et respectaient l'environnement politique et social des bénéficiaires. Elles englobaient le microcrédit, l'éducation des filles et la recherche médicale. Leur conception originale et leur mise en œuvre efficace en faisaient des cas d'école.

Celsius avait modernisé les outils et les modalités d'intervention des donateurs privés, influé sur la structuration des aides fiscales, créé de nouveaux canaux de distribution et fait bondir le taux de distribution des fonds auprès de leurs bénéficiaires. Enfin et surtout, son exemple avait incité d'autres familles aux patrimoines inexplicablement vertigineux à léguer ou consacrer une large partie de leurs actifs à des institutions du même type. Il était parvenu ainsi à générer une émulation sans précédent entre patriciens, tablant sur l'angoisse de la transmission, leur culpabilité inavouée, et jouant de leurs rivalités sociales.

Malgré un penchant pour le cabotinage médiatique et une fascination infantile pour les royautés et les titres, Celsius était devenu un personnage très respecté. Aux quatre coins de l'Asie, désormais, on

trouvait sa photo accrochée dans les écoles, les épiceries et les troquets. Il était le seul milliardaire à avoir montré que l'on pouvait servir la collectivité à partir d'une réussite phénoménale, issue des marchés financiers. On saluait sa générosité, sa sensibilité aux sujets les plus variés – exclusion, pollution, malnutrition, illettrisme, corruption –, son intelligence des situations, sa capacité de mobilisation et de médiation ainsi que son obstination à traiter l'aggravation des inégalités, le trouble corollaire de l'accélération de la prospérité dans le monde.

Ses funérailles nationales, célébrées par l'archevêque de Canterbury en la cathédrale Saint-Paul de Londres, en témoignaient. La famille royale, une dizaine de jeunes princes européens qu'il coachait personnellement, des ecclésiastiques de toutes nationalités, les principaux leaders politiques du moment, des gouverneurs de banques centrales, ainsi que de nombreux bénéficiaires de la fondation Celsius, étaient présents. Sa disparition suspendait provisoirement les disputes et fédérait les volontés. Le Parlement européen observa une minute de silence en sa mémoire.

À 10 heures du matin, le cercueil ouvert, porté par six hommes, franchit le seuil de la cathédrale Saint-Paul.

L'assistance nombreuse, massée sur les bas-côtés, se leva lentement dans une atmosphère de recueillement ému. Tandis que le cortège funéraire avançait solennellement, la nef absorbait la puissance des voix du requiem de Verdi, s'en faisant l'instrument autant que le réceptacle. Les mosaïques, à l'orientalisme très décalé, imposées par la reine Victoria en son temps afin d'inspirer une foi plus vivante – la communion de l'art et de l'esprit célébrant la Nativité et la Création –, donnaient une touche de couleur inattendue à ce dernier voyage vers la transcendance. Le profil de sir Andrian Celsius, irréel et bleuté, voguait au-dessus de la foule, son buste allongé dans un écrin blanc, les bras en croix, sa chevelure argentée illuminée par les feux des candélabres. Dans leurs stalles, deux rangées de jeunes choristes, revêtus d'une aube et d'une collerette à fraise, accompagnaient, l'air navré, le passage du cortège.

Noémie savait que son grand-père avait rêvé telles de funérailles à Saint-Paul. La cathédrale avait toujours été le lieu où l'on rendait hommage à ceux et celles qui avaient consacré leur vie au bien public : de Nelson à Churchill en passant par Fleming ou Florence

Nightingale, l'inventrice de l'infirmerie moderne et, plus généralement, les martyrs, les aventuriers et les héros des deux guerres mondiales, jeunes Américains tombés au combat, ou encore Lawrence d'Arabie. En 1964, Martin Luther King y avait fait son discours avant de recevoir le prix Nobel de la Paix. C'était là, enfin, qu'on s'était recueilli dans la capitale après l'attentat du 11-Septembre. Pour Adrian, cette cérémonie était, sans doute, un sacre posthume.

De son vivant, Celsius disait souvent, en plaisantant, à ceux et celles qu'il appréciait, qu'il comptait sur eux pour ses funérailles. Avec son regard de gamin qui signifiait : « Vous ne me laisserez pas tomber, n'est-ce pas ? » Cette excentricité le rendait sympathique et participait à sa légende. Pour la plus jeune de ses petits-enfants, cette mort était incompréhensible. Mais quelle mort ne l'était pas ? C'est l'essence même de l'existence humaine, lui avait expliqué l'archevêque. « Vivants, nous sommes tous morts », avait-il cité, en posant sa main sur sa chevelure rousse. Elle imaginait Adrian contempler de son dernier véhicule terrestre, travée après travée, les mosaïques de Saint-Paul et ces drôles d'éléphants et de lions se promenant naïvement au milieu des palmiers. Noyer son regard dans la représentation des mers et des créatures marines. Et, enfin, pénétrer dans le jardin d'Éden.

La cérémonie était grandiose : invités, prières, fleurs, musique. L'ordonnancement répondait à des instructions testamentaires précises. À peine l'éloge funèbre prononcé, une cantatrice, sous la coupole, entonna un Ave Maria. Puis, les enfants et les petits-enfants de Celsius montèrent, les uns après les autres, sur l'estrade pour témoigner leur reconnaissance au défunt. Noémie restait à part, sur le banc. On n'osa pas la déranger. La tête entre les mains elle pleurait. C'était encore une petite fille, rieuse et impertinente, en rébellion contre toute forme d'autorité, qui avait fugué de la pension de Wellington où ses parents s'étaient résignés à l'inscrire. Elle avait donné un coup de poing en pleine figure à une camarade dans la cour de son école à Londres. Noémie avait le tempérament fantasque et bagarreur de son grand-père, justifiait parfois sa mère, en soupirant.

À l'issue de la cérémonie, le cercueil d'Adrian Celsius fut placé dans une chapelle attenante pour les proches. Les membres de la famille défilaient devant le corps, déposant un baiser sur le front du défunt ou apposant leur main sur le cercueil. Noémie attendait son

tour avec nervosité, elle s'approcha avec hésitation et prit le temps d'étudier la dépouille de son grand-père.

C'était la première fois qu'elle voyait un cadavre. Il lui sembla d'abord qu'il ressemblait à une chose, puis elle se dit que tous les cadavres devaient logiquement devenir des choses puisqu'ils n'étaient plus en vie. C'était, sans doute, l'effet de l'embaumement. Elle écarquilla les yeux et s'approcha tout près de la tête de son grand-père. Il y eut un moment d'embarras dans l'assemblée mais on la laissa faire. On était entre nous. La petite était bouleversée, tout le monde savait à quel point elle adorait son grand-père. Noémie observa avec un soin particulier l'épiderme de Celsius étrangement dénué de rides, seulement émaillé de quelques taches disséminées. Le teint des joues, en particulier, était lumineux, une clarté de latex rose et frais, comme celui de ces ridicules poupées qu'Adrian persistait à lui offrir. Ce cadavre parfait avait l'air si vrai qu'il aurait presque pu ouvrir les yeux et se lever de son cercueil. Un vivant qui jouait à être un mort. Elle eut alors une idée. Elle regarda rapidement autour d'elle et, sous l'œil outragé de ses oncles et tantes, renifla la dépouille. Mais elle ne sentit absolument rien. À reculons, elle se rapprocha de sa mère, une autre victime du couturier Umberto, qui ne trouvait pas de mots pour interrompre ce cirque indécent et lui dit, dans un chuchotement rendu audible par l'acoustique de la chapelle :

« C'est du toc.

— Pardon, ma chérie ? répondit sa mère, abasourdie.

— Je dis, moi, que ce cadavre c'est du toc.

— Noémie, tais-toi, mais tais-toi ! Tu vois bien que tout le monde est en train de se recueillir ! »

Noémie, incontrôlable, retourna vers le cercueil et tendit, dans un dernier geste d'audace, sa main afin de tâter le front du cadavre, qui était froid et moite, un peu gluant. Elle en profita, discrètement, pour tirer sur sa mèche de cheveux d'un geste sec. La mèche d'argent brocardée par tous les caricaturistes de presse. À la stupeur générale, la chevelure glissa de côté, donnant au cadavre l'aspect grotesque d'une ménagère mal peignée. Horrifiée, sa mère bondit sur le corps et remit la perruque en place. Elle prit sa fille par l'épaule et l'entraîna d'autorité hors de la chapelle, alors que Noémie criait :

« Mais Maman, c'est grotesque. Grand-père ne portait pas de perruque ! Il n'a jamais porté de perruque ! »

Les services marketing de New Birth travaillaient sans relâche à améliorer la connaissance des clients, à les classer en groupes et en catégories, qu'ils étudiaient ensuite avec le plus grand soin possible. Il fallait constamment orienter le positionnement de l'offre, qui évoluait en fonction des sensibilités nationales, des âges, du sexe et des modes. Les individus transitionnaient à une allure imprévue. Le *business plan* de New Birth prévoyait qu'entre 2018 et 2025, près de 10 % de la population mondiale aurait franchi le pas.

Il y avait ceux et celles qui voulaient fuir leur vie « historique » sans projet alternatif particulier. « Fuir », « s'évader », « en finir », « renaître ». Tels étaient les souhaits invoqués le plus communément chez ces candidats.

D'autres avaient réfléchi et connaissaient précisément leur post-destination et leur futur mode de vie. New Birth excellait à mettre en œuvre les souhaits les plus fantaisistes et les plus étonnants à la manière d'une agence de voyages ou d'une organisation de grands événements. Le leitmotiv de la société était : de « rêvez votre vie et vivez vos rêves ». La transition était présentée comme une expérience insolite offerte à des consommateurs exigeants et soucieux de leur mortalité.

Les plus fortunés demandaient un service sur mesure et l'aide de consultants spécialisés. À coups de séances de brainstorming et de coaching – facturées très cher aux candidats mais justifiées par l'enjeu considérable et les bénéfices attendus de la transition –, on pouvait reconsidérer sa vie par grands volets – matrimonial, éducatif, professionnel – mais, surtout, recréer de toutes pièces sa destinée.

La transition nécessitait un capital de départ important, mais il était également possible pour un candidat, doté de moyens modestes,

d'emprunter à la société New Birth la somme nécessaire afin de financer l'opération. Dans ce cas, le transitionné travaillerait soit pour un employeur, soit pour une des entreprises du groupe New Birth, afin de rembourser son emprunt.

Enfin, des candidats exprimèrent le souhait de transitionner avec leurs enfants. Ils étaient prêts à laisser en plan leurs vieux parents ou leurs proches, pour peu que ceux-ci aient des moyens de subsistance, ce qui représentait un engagement possible de New Birth, alors mandaté pour la circonstance. Leurs parents, confortables retraités avaient, pensaient-ils, de toute façon décidé de vivre leur vie en toute indépendance. Les liens interfamiliaux s'étaient relâchés pendant la première moitié du ^{XXI}e siècle au point de perdre – pour certains – toute signification. L'instinct maternel ou paternel avait été définitivement enterré. L'illusion familiale avait vécu.

New Birth disposait du savoir-faire créatif utile pour déterminer l'objectif de vie et, surtout, des moyens logistiques nécessaires pour l'atteindre. C'était une entreprise très sophistiquée, forte d'un pouvoir d'intervention mondial, bénéficiant de capacités de mise en œuvre sans précédent. Son expertise multiple dans les domaines administratif, patrimonial, d'entreposage et de transport lui permettait d'effectuer sans heurts la migration de centaines de milliers d'êtres humains d'une vie à une autre. New Birth devait non seulement procéder à la fin virtuelle du client, ce qui nécessitait des compétences inédites, mais également programmer sa vie dès en amont. La société sélectionnait les points d'atterrissage géographiques et mettait en place les conditions idéales d'intégration du client.

Opérée par New Birth, la migration d'un transitionné dans son pays, sa ville, était la conséquence naturelle d'un déménagement, d'un deuil, d'un divorce ou d'une mutation professionnelle. Le transitionné, préparé et coaché, devait se couler dans sa vie optimale, qui lui devenait alors familière. New Birth préparait les documents nécessaires pour satisfaire la curiosité des collectivités ou des employeurs. Le nomadisme professionnel était intrinsèque à la mondialisation. Une fois les documents administratifs avalisés et les vérifications de contrôle sur Internet satisfaites, la suspicion des responsables laissait place à l'immense désintérêt contemporain.

Qui disait nouvel avenir disait passé maîtrisé. Avant de procéder à la délicate et cruciale opération de transition, il fallait réétalonner le

passé. New Birth se chargeait d'établir un pro forma acceptable de son passé – quel que soit le support de l'information, de l'album de photographies à sa correspondance personnelle – afin que celui-ci n'entrave pas la qualité de l'« expérience » du candidat à la transition. La société conservait une banque de données historiques et corrigées de ses transitionnés. Elle ne niait pas le passé. Elle le possédait. Parfois, les transitionnés appelaient leur correspondant chez New Birth pour qu'il leur rappelle un épisode de leur passé. C'était aussi troublant que si un ami atteint d'hypermnésie vous rappelait opportunément un événement profondément enfoui dans votre mémoire. Les clients avaient pris l'habitude d'être assistés et guidés dans tous les domaines de leur vie. Ils se tournaient instinctivement vers leur interlocuteur chez New Birth pour obtenir davantage de services et de réassurance.

Conscient de l'importance du service après-vente – retour d'expérience de Gratis –, Tarac avait conçu avec méticulosité un dispositif d'accompagnement, d'assistance et d'assurance-vie qui prenait en charge les clients jusqu'à leur mort définitive, moyennant un forfait annuel. Le transitionné était, donc, certain de ne jamais se retrouver seul, tant dans la vie quotidienne que face aux embûches d'une deuxième vie ou d'une troisième vie, tels que des accidents de santé ou des difficultés de trésorerie. Enfin, il était entendu que l'organisation prendrait en charge tous les détails afférents à sa stabilisation. Seule la mort véritable, la « stabilisation », dans le jargon des techniciens de New Birth, restait impressionnante pour les transitionnés qui devaient faire face à un double passé, exceptionnellement à un triple, voire très rarement à un quadruple passé. Tarac avait décidé de limiter le nombre de tentatives de vie à trois.

Comme New Birth ne croyait pas en la vie, ni en la mort, la société ne manquait pas de recommander, en temps utile, de puissants sédatifs qui permettaient au transitionné de partir en douceur. Elle proposait aussi la possibilité de programmer sa mort en fonction de son espérance de vie. La mort n'était plus qu'un dernier étourdissement.

Il apparut assez vite qu'un certain nombre de transitionnés, poussés par l'instinct grégaire, souhaitaient se retrouver entre eux dans des communautés de « semblables ». Des groupes de parole,

proposés par New Birth dans le cadre des consultations préliminaires à la décision, permettaient aux candidats à la transition de découvrir les mérites et les difficultés de l'expérience par la voix même de ceux qui l'avaient vécue. Par la même occasion, ils faisaient connaissance avec des transitionnés qui deviendraient leurs points d'ancrage dans leur nouvelle communauté : leurs correspondants. Bientôt, leurs amis. Pour finir, leurs semblables.

Depuis quelques années, des groupes d'hôtellerie, de fonds immobiliers, faisaient leur apparition dans la concurrence. Ils proposaient des offres groupées de vie agrémentées de promotion immobilière. En dépit de sa situation privilégiée à Jersey, New Birth était soumise à une pression de plus en plus forte des États qui souhaitaient des contreparties fiscales à l'octroi d'un état civil élastique. Avec le vieillissement de la population, la transition était devenue un pactole.

Pendant des années, Tarac s'était obstinément refusé à permettre des regroupements géographiques de transitionnés, car il estimait que cela faisait courir un risque à l'expérience même de la transition. Celle-ci serait dévoyée par des considérations collectives. Cette évolution nuirait à la réalisation individuelle promise par New Birth. Elle serait en outre difficile à justifier auprès des États. Jack Souris soutenait, au contraire, que la parade aux nouveaux venus sur le marché était bien de regrouper les transitionnés par pôles d'intérêt et par affinités. Il serait beaucoup plus rentable sur le plan de l'immobilier, des services et de la fiscalité de réunir les transitionnés dans des cités à thèmes. Par exemple, les communautés de vie seraient, au choix, consacrées aux arts, aux sports ou au business, ou encore à un panachage d'activités. En 2019, il parvint à convaincre Ali de tenter un essai en offrant aux candidats – et aux transitionnés – la possibilité de choisir non seulement une nouvelle vie personnelle, mais une nouvelle vie sociale selon leurs goûts et grâce à un algorithme entièrement redéfini. Cette nouvelle génération de transitionnés pouvait également choisir des cités peuplées selon une sociologie particulière – sans enfants ou à l'inverse familiales –, sans compter les paramètres thématiques et géographiques qui existaient dès l'origine.

L'initiative de Souris permit à New Birth de prendre une avance supplémentaire sur ses concurrents. New Birth excellait à identifier le

mélange optimal de personnes dans une cité donnée en fonction des goûts et des profils de chacun. Aussitôt mises en place, ces cités de la transition connurent un très grand succès, particulièrement auprès des jeunes et des familles.

La société des seconds-vivants voulait vivre à plein, sans perdre de temps, échaudées par l'expérience de la première vie. Dotés de moyens financiers et, la plupart du temps, d'une primo-progéniture, restée dans leur vie passée ou transférée dans la nouvelle, ceux-ci composaient une société compulsivement orientée vers l'hédonisme, la créativité et l'accomplissement individuel. La société de jouissance trouvait insupportables les contraintes collectives imposées par le joug politique. Les transitionnés étaient apolitiques. Ils n'acceptaient de se plier qu'au règlement interne de la société New Birth. Il n'y avait pas de débat politique puisqu'il n'y avait aucun problème à régler, ou plutôt, il n'incombait pas aux transitionnés de régler les problèmes.

Confrontée aux sollicitations des transitionnés, d'abord en matière de gestion de patrimoine, puis en flux de trésorerie, New Birth avait résolu d'élaborer un réseau bancaire interne innovant, dématérialisé, qui offrait un crédit permanent aux transitionnés, gagé sur l'ensemble des actifs et des données gérés par la société. New Birth disposait de disponibilités abondantes qui, s'approchant du budget d'un État de taille moyenne, permettaient de garantir son système bancaire autonome et de procéder à une politique ambitieuse d'expansion, notamment dans l'immobilier et dans les transports.

New Birth était une citoyenneté déterritorialisée où la vie privée – au sens classique – ne parlait plus à ses habitants. Les mœurs et les esprits avaient muté. L'idée de préserver un jardin secret suscitait un ébahissement amusé, voire l'hilarité, comme on mentionnait la tradition barbare du harem ou du secret bancaire d'autrefois. Le terme « solitude » n'évoquait plus rien aux transitionnés, encore moins à leurs enfants, qu'une bizarrerie inquiétante. Ni secret, ni confidentialité, ni intimité. L'univers de la transition était un paradis virtuel où tout le monde savait tout de tout le monde, de la première seconde à la dernière. On aimait ou on n'aimait pas l'autre en toute connaissance de cause. Les informations concernant tous les individus étaient à disposition de l'ensemble de la collectivité. New Birth passait au peigne fin toute action de recherche, de lecture, de photographie, de visionnage, toute décision définissant un profil comportemental du

transitionné, au plan émotionnel, intellectuel et biologique. Il n'y avait plus rien à attendre de la politique qui avait failli à sa tâche, tout simplement parce que le débat démocratique avait démontré son inutilité. La politique avait fait l'objet, comme les autres secteurs, d'une désintermédiation radicale. La vie démocratique semblait relever d'un archaïsme historique, un particularisme de société primitive.

Les vœux des transitionnés étaient, en effet, tous devancés : information, enseignement, consommation courante, vie amoureuse et sexuelle, travail et politique. New Birth leur épargnait toute recherche fastidieuse, toute frustration, tout échec. La société connaissait, bien avant même que le transitionné ne s'en doute, ses aspirations, ses envies, ses peurs, ses doutes et ses préoccupations. Le marché, que n'entravaient ni barrière à l'entrée, ni asymétrie de l'information, ni irrationalité humaine, fonctionnait parfaitement. C'était le règne de la gratuité, de la pleine satisfaction et de la prospérité. Afin de parer au risque de déflation, qui était devenu la seule menace pesant sur ce nouvel ensemble, New Birth devait, cependant, renouveler indéfiniment ses sources de croissance et de plaisir. La vie terrestre était conçue comme un service, un produit livrable, répétable à l'infini jusqu'à la disparition ultime. Si une vie ne faisait plus l'affaire, New Birth orientait le transitionné vers une autre existence tout aussi simplement. La société facilitait de même la circulation d'une cité à une autre.

Les détracteurs de New Birth plaidaient qu'aucun être humain ne pourrait supporter la lobotomie de son passé. Mais, dans la réalité, ces derniers le pouvaient, à condition que leur passé soit stocké, physiquement ou immatériellement. La valeur clé de New Birth, pourtant, ce n'était pas sa chaîne logistique. Son génie était de promouvoir, auprès des êtres humains, une libération cathartique de la vie terrestre.

Noémie avait longuement expliqué aux enquêteurs de New Birth ses motivations lors des interrogatoires qui jalonnaient alors le parcours de chaque candidat à la transition. En effet, passé le premier contact enthousiaste, la direction de New Birth contrôlait tous les candidats afin d'écarter les profils inquiétants. Par mesure de précaution, elle vérifiait de plus tout éventuel lien entre le futur transitionné et des auteurs de trouble ou des entreprises concurrentes de New Birth. Les jeunes candidats étant très rares, on les interrogeait systématiquement. Tout le monde n'avait pas la chance d'avoir grandi dans la Ferme – le terme donné affectueusement à l'école où l'on élevait depuis quelques années les enfants de transitionnés.

Le moteur de recherche de New Birth était programmé pour déboucher le plus précisément possible les prédispositions criminogènes de chaque candidat. Leur vie était, par conséquent, méticuleusement étudiée grâce à des outils d'analyse automatisés. Si un élément suspect apparaissait, une investigation plus complète était aussitôt entamée. Des enquêteurs se penchaient alors sur des détails, apparemment anodins, se rapportant à l'enfance et à l'intimité du candidat, tels que la décoration de sa chambre, sa place dans sa fratrie, son comportement en société, ses amitiés, ses déceptions amoureuses, ses camarades à l'université, *etc.*

Si les suspicions se confirmaient, des agents de New Birth soumettaient les candidats à une série d'interrogatoires épuisants, se relayant pendant des heures afin de relever toute contradiction ou incohérence dans les propos du candidat. Le bâtiment 101 du campus abritait salles d'interrogatoire pourvues de tous les équipements nécessaires pour les mener à bien. Formés aux meilleures techniques de renseignement, ces professionnels savaient que répéter et

approfondir indéfiniment les mêmes questions déstabilisait même les gens les plus entraînés :

« Pourquoi désirez-vous transitionner à votre âge ? »

« De quelle origine est votre famille ? »

« Qui sont vos parents ? »

« Quelle école fréquentiez-vous ? »

« Connaissez vous X ou Y ? »

« Votre réponse est incohérente avec celle de ce matin. Pourquoi ? »

»

À Jersey, Noémie avait passé avec succès les deux semaines réglementaires de contrôle pendant lesquelles se déroulait cette première étape. Avant de se lancer, elle s'était préparée à ce processus pendant des mois, veillant à effacer chaque trace de son passé sur Internet, détruisant ou mettant en lieu sûr toute survivance de sa vie à Londres. Par ailleurs, elle avait mis au point un couplet très réussi sur la grandeur et la joie de transitionner qui épousait parfaitement l'idéologie en vigueur. Programmeuse remarquable à seulement dix-sept ans, elle avait trouvé le moyen de déjouer les systèmes de New Birth. Elle était parvenue, pour ce faire, à emprunter l'identité d'une jeune fille qui avait succombé à ses blessures dans l'accident de voiture qui avait causé la mort de ses parents. Ce deuil était à lui seul, aux yeux des agents de contrôle, une justification convaincante, sans compter qu'elle exprimait son souhait de rejoindre l'organisation dans des termes emphatiques. Elle avait emporté la partie en déclarant à ses interlocuteurs vouloir mettre ses compétences au service de la société.

Le recrutement de main-d'œuvre était vital pour New Birth qui, malgré la robotisation, affrontait toujours des problèmes logistiques dans ses dépôts. En 2020, le nombre total de containers renfermant les dépôts des transitionnés – pour ceux qui avaient choisi cette option – s'élevait à plusieurs centaines de millions d'unités. Il fallait donc constamment mesurer la fiabilité du système de données qui les gérant et corriger les clés de répartition parfois erronées. Cela nécessitait d'envoyer pendant plusieurs semaines des équipes recouper les données de chacun des dix centres d'entreposage de New Birth, dont l'emplacement sur la planète – généralement à proximité de la mer – était tenu secret pour des raisons de sécurité. Les cadres vétérans déléguaient cette tâche fastidieuse et ingrate aux jeunes recrues lorsqu'elles arrivaient dans l'organisation, ce qui était un excellent

moyen de les former.

Au milieu du mois de mai, Noémie se présenta donc au centre d'entreposage A-B-C après un vol de nuit effectué dans un avion de New Birth. Depuis la passerelle, un rapide tour d'horizon lui fit découvrir un environnement désertique. Suffocant de chaleur, elle enleva prestement son pull et descendit les quelques marches. Des montagnes se profilaient à plusieurs dizaines de kilomètres de là. Un sillage de fumée évanescence striait le ciel. La piste était perpendiculaire à la mer qui n'était bordée d'aucune plage. Elle se demanda de quel océan il s'agissait. Les grands navigateurs parviennent sans hésitation à se repérer à la couleur de l'eau et à la forme des vagues. Elle chercha vainement à distinguer dans les flots leur destination. Elle était incapable de dire où elle était.

Un petit homme d'une cinquantaine d'années, grillé comme un roc, une casquette vissée sur la tête et un cigarillo aux lèvres, l'attendait sur le tarmac. Sa voiture semblait surgie de nulle part. Il n'y avait pas la plus petite trace de vie dans cette immensité, hormis cette piste prévue pour accueillir des gros-porteurs.

« C'est tellement rare qu'on ait de la visite que je suis heureux quand le centre nous envoie quelqu'un. Même si c'est pour nous contrôler... En plus, nous envoyer un joli brin de fille comme vous ! » lui dit-il en lui souriant, le regard espiègle. Il lui ouvrit la portière et prit le volant.

« Je suis pratiquement seul à opérer la manutention de millions de containers. Tout est complètement automatisé. Évidemment, si par malheur il y a des conflits de données, il faut aller manuellement à la chasse aux erreurs... »

Noémie et lui devisèrent alors sur les limites de l'ère du tout technologique. Mais quand elle chercha à obtenir des indices sur l'emplacement de la piste d'avion, il lui répliqua sèchement qu'il n'était pas habilité à répondre à ce type de questions. Elle n'osa pas aller plus loin. Un silence se fit dans la voiture.

Une dizaine de minutes plus tard, l'homme ralentit à proximité d'un terrain clôturé qui semblait à l'abandon. Il arrêta son véhicule le long d'une rangée de baraques de chantier où il l'invita à entrer. À l'intérieur, il la pria de s'asseoir et s'installa derrière un bureau. Sa voix prit alors un ton très assuré :

« Mademoiselle, vous allez maintenant découvrir un entrepôt comme vous n'en avez jamais vu et n'en verrez jamais plus de toute votre existence. Nous ne sommes pas des gardiens ordinaires. Nous veillons sur la mémoire du monde de la transition. Tel le bibliothécaire de l'abbaye de Melk, nous nous consacrons à une guerre contre les forces de l'oubli. Notre rôle est d'enregistrer, entreposer les biens, les objets, les signes concrets de vie antérieure des transitionnés, et nous avons reçu pour mission de les protéger des agressions extérieures. Le fonctionnement exact de cet entrepôt m'est opaque. Je sais seulement que sa capacité d'entreposage est illimitée. Si je ne bénéficiais pas de l'assistance du pilote automatique, j'avoue que m'y perdrais. Pour tout vous dire, Mademoiselle, je n'y entre jamais... J'aurais peur de ne plus pouvoir en sortir. C'est un dédale, une sorte de labyrinthe temporel. Ici-bas reposent les âmes des transitionnés... »

« Ici-bas ?

— L'entrepôt est entièrement souterrain, Noémie. Il est sous vos pieds. Voici votre code d'accès. Et maintenant, laissez-vous guider », ajouta-t-il de manière inquiétante.

Un ascenseur descendait dans l'entrepôt comme dans une mine, parallèlement à des monte-charges industriels. Il était aussi haut qu'une cathédrale. Des systèmes de poulies étaient accrochés à de gigantesques ponts roulant. Une multitude de chariots et de tapis en mouvement, transportant des boîtes et des objets de natures diverses, fonctionnaient de manière synchrone conformément aux instructions du pilote central. Des racks de containers transparents s'étendaient par milliers sur une cinquantaine de niveaux. Débouchant chacun sur des galeries souterraines de plusieurs milliers de mètres carrés. Noémie fut prise de vertige en pénétrant dans cet antre. Les racks semblaient se perdre à l'infini dans son champ de vision. Elle avait revêtu combinaison, bottes de sécurité et casque de protection obligatoires. L'air était glacé. Les seuls bruits provenaient des mécanismes en fonctionnement, du système d'aération et de son gyropode.

Soudain elle entendit la voix de son ange gardien dans les écouteurs de son casque. Il lui enjoignait d'emprunter l'allée centrale et de vérifier le fonctionnement d'un rack dans les A. La jeune fille obtempéra et commanda la descente d'un container appartenant à un transitionné choisi au hasard. Par la vitre du container, elle distingua

des malles usées, un piano droit, une commode XVIII^e, un paysage des bords de la Loire, une maison de poupée, des livres de la Pléiade, une tringle à laquelle étaient suspendues une robe de mariée, une collection de gants, un chien empaillé... Même les animaux domestiques avaient une place dans l'entrepôt de New Birth. Tous ces objets n'étaient pas dignes de la transition – ou peut-être l'étaient-ils trop. Noémie fut prise d'un brusque mouvement de rage contre cette organisation. Mais elle savait qu'elle était filmée par les caméras de surveillance. Et puis il n'y avait pas de temps à perdre. Le visage redevenu impassible, elle compara alors l'ensemble des biens avec l'inventaire et renvoya avec autorité le container à son emplacement.

Ce premier essai réussi, le gardien lui demanda de procéder de la sorte à un contrôle aléatoire des containers, puis mit fin à la communication. Noémie se dirigea alors tranquillement vers l'allée suivante. Au milieu de ces millions d'objets, elle avait l'impression de déambuler dans le musée d'une mémoire enfouie. D'innombrables existences flottaient en suspension autour d'elle, des enfances, des carrières, des destinées. Pendant plusieurs heures, elle scanna tous les cinq cent mètres un nouveau container l'air professionnel et détaché. C'est avec cet air parfaitement neutre qu'elle s'engagea dans la première section des C. Au fur et à mesure qu'elle avançait, le terminal affichait automatiquement les patronymes des transitionnés. Le défilement alphabétique était extrêmement lent. CA, sur des milliers et des milliers d'occurrences, puis CE. Elle s'arrêta net. Le nom CELSIUS était apparu à l'écran. La notice d'information précisait l'identité du transitionné dans ses moindres détails. C'était bien lui. Elle pilota la descente du container. Celui-ci se stabilisa à la hauteur des ses yeux. Il était vide.

Le champ de courses des Landes était constitué d'une série de corridors qui, après la ligne de départ, bifurquaient vers la mer, puis empruntaient une succession de virages qui frôlaient la falaise. Le labyrinthe exigeait des chevaux et de leurs cavaliers une dextérité inouïe. Le champ, qui opposait au printemps et à l'automne les pur-sang de Jersey, était déserté pendant l'hiver. Deux hommes, survêtement à capuche de rigueur, arpentaient la piste le long de la barrière blanche. L'endroit, à l'abri de toute indiscretion, était idéal pour une conversation confidentielle. Le plus jeune des deux hommes s'arrêta et reprit son souffle, en s'accoudant à la barrière.

« Jack, le trimestre dernier, le système de gestion des stocks a encore perdu la trace de dizaines de milliers de clients. En théorie il serait plausible que ce soit un bug – c'est la raison présentée –, mais cela m'apparaît rigoureusement impossible. Les données d'entrée et de sortie des transitionnés en 2021 ne coïncident simplement pas », asséna sèchement Tarac, en regardant son collaborateur sans la moindre aménité.

Le directeur des finances, de la sécurité et de la déontologie baissa les yeux. Face à son patron, cet homme cruel avec ses subordonnés, louvoyait tel un chien peureux.

« Nous avons eu des difficultés à neutraliser certains éléments.

— Quels éléments ?

— Des contestataires. Ils critiquaient les fondements de la société sur le réseau interne et diffusaient des témoignages à charge contre la direction. Vous connaissez la vitesse de propagation de la calomnie. Ils risquaient de perturber le fonctionnement général. Nous les avons... stabilisés. Président, ce n'était qu'un simple jeu d'écritures.

— Vous appelez éliminer des gens un jeu d'écritures ?

— Non, bien entendu. Nous sommes des spécialistes de l'homicide virtuel. Nous avons beaucoup d'imagination. Et notre capacité d'exécution est quasi illimitée. Mais, Président, je n'ai jamais cherché qu'à défendre les intérêts de l'entreprise ! J'ai pensé, bien sûr, à vous en parler mais ce problème de logistique vous aurait distrait de l'essentiel. Vous avez créé un concept idéal, original et solidaire. La réussite de New Birth suscite des jalousies et des incompréhensions. Tout le monde n'est pas doué pour le bonheur... Nous ne pouvons pas nous permettre que quelques mécontents sèment le désarroi et le doute dans l'esprit de nos clients, n'est-ce pas ? Ces personnes se sont exclues de leur propre chef par inadaptabilité, puis par ressentiment. Croyez-moi, c'est un moindre mal.

— De quels profils s'agit-il ?

— Des groupes de marginaux haineux, envoyés à dessein par nos adversaires dans l'intention de vous nuire. Ils étaient organisés en courants dissidents qu'il était urgent de neutraliser. Leur disparition se perdra dans le flot statistique. On ne pouvait pas les laisser faire, Président ! Vous devez protéger les transitionnés qui vous ont confié leur vie et leur bonheur. »

Tarac eut un soupir accablé. Il tourna le dos à Souris. Son regard de cendre filait vers l'Angleterre.

« Dans des circonstances normales, je vous aurai viré, Souris, je vous aurais surtout détruit ! J'ai conçu un espace de liberté et de lumière afin de permettre aux hommes de s'amender. Vous l'avez sali ! Vous l'avez endommagé à jamais !

— Président, vous m'avez fait. Je vous dois tout. Je suis votre bras armé, la continuation de vous-même. Si vous le souhaitez, je disparaîs. Mais, ne vous trompez pas, au yeux de nos détracteurs, New Birth a déclenché une guerre de civilisation. Les plus grands empires n'ont survécu qu'au prix d'une forme de répression, afin de ne pas sombrer dans la décadence. New Birth ne peut pas y échapper. »

Ils remontèrent, sans dire un mot, la barrière qui oscillait brutalement sous les bourrasques et, reprenant leur voiture, filèrent vers Saint-Hélier.

« N’ayant rien d’autre à faire que de pourrir la vie des honnêtes gens, la Commission européenne était montée au créneau. Ils avaient envoyé leurs fouille-merde enquêter sur New Birth, pour présomption de non-respect des libertés publiques et abus de position dominante. Des familles avaient porté plainte. Un mouchard avait transmis aux autorités notre plan d’optimisation fiscale. Après la publication de leur rapport en 2022 – les TransiLeaks –, des clients avaient paniqué. La rumeur d’une chaîne de Ponzi s’était répandue comme une traînée de poudre et faisait des dégâts. La crédulité à l’envers et à l’endroit.

Ah ! Leur satané passé... D’abord, ils avaient voulu s’en débarrasser à tout prix. Maintenant ils ne pensaient plus qu’à lui. Tout à coup, ils voulaient récupérer en masse leurs données archivées, leurs biens en consigne et leurs dépôts. Dans un premier temps, ces demandes avaient débordé le système de veille et de financement de New Birth dans une atmosphère d’émeute. Les transitionnés avaient pris d’assaut les bureaux et mis un boxon noir dans la société, menaçant de lancer une action contentieuse de groupe qui risquait de mettre en péril l’édifice et le cœur économique de New Birth. Je voyais se profiler un scénario à la Gratis avec horreur. Ils se sentaient tout à coup dépossédés de leur passé ! Prisonniers d’un système... Prisonniers d’eux-mêmes, oui ! Ils avaient oublié qu’ils étaient morts pour tous ceux qu’ils avaient laissés derrière eux. Sans moi, sans New Birth, leur vie n’avait aucun sens. Ils n’avaient plus la confiance et la sympathie de ceux qu’ils avaient définitivement quittés lors de leur transition.

New Birth détenait le patrimoine, administrait à distance les maisons et gérant les comptes courants de ses clients. Nous savions tout d’eux, aussi bien ce qui précédait leur transition que ce qui lui

succédait. Les données des clients, je les analysais, je les marchandais, je les cédaï. Leurs informations étaient monétisées, débitées par tranches, proposées aux entreprises comme aux États. J'avais mis au point un système d'enchères d'envergure planétaire, d'une imparable efficacité. Chaque information était valorisée par catégorie et mise en vente en temps réel. Dans ce cadre, les transitionnés n'étaient que des unités.

Nos systèmes d'information identifiaient les principaux leaders d'opinion et les foyers contestataires. Je les mis rapidement au pas. Grâce à nos bases de données, je savais très précisément qui allait craquer, quels étaient les moyens de lutte utilisés et quelle tactique les insurgés emprunteraient. En bonne araignée du câble, je savais tout des groupes, des réseaux de solidarité, des systèmes d'entraide, et je connaissais certaines de leurs attaches sentimentales les plus secrètes. Je savais surtout d'avance, et à la virgule près, quels seraient les arguments utilisés par mes adversaires. Grâce aux anticipations livrées par nos analyses, je suscitais et entretenais une opposition factice, destinée à rassurer les transitionnés sur l'emploi de leurs données et la sincérité du dispositif. Je sélectionnais les auteurs des pamphlets subversifs les plus accablants, et détournais habilement leur message en le rendant illégitime, insultant ou ridicule aux yeux de la collectivité. Au prix d'une manœuvre adroite, je les discréditais auprès des leurs. Au début, le contestataire avait l'air d'une victime. À l'issue de la manœuvre, les transitionnés le haïssaient et menaçaient, si le service de sécurité de New Birth n'intervenait pas pour le sauver, de le lyncher, là, devant sa maison, piégé par la psychose collective. Nous étions devenus ses sauveurs. Souris avait toujours eu le don d'analyser les foules, de respirer leur haleine, de humer leur inquiétude et d'instrumentaliser leurs éléments les plus pathogènes. Les rebelles demandaient d'eux-mêmes une sédation finale tant le pouvoir d'exclusion et la férocité de la société leur étaient insupportables.

Depuis le grand virage communautaire, New Birth encourageait les transitionnés à vivre en meute. C'est ce que conseillait maintenant la société aux nouveaux éléments afin de faciliter leur intégration dans le groupe et de surmonter les difficultés psychologiques liées à la transition. Leurs enfants étaient élevés, eux, dans un fin maillage conçu pour eux, un état de chrysalide qui orientait leur vie, leurs goûts et leurs choix et mémorisait, bien sûr, leurs pensées naissantes.

Cela permettait à New Birth de préparer leurs futures décisions d'adultes et de répondre d'ici là à leurs besoins avec le maximum de fiabilité.

Se tenir à l'écart était dorénavant vu comme un signe de pathologie sociale. New Birth avait mis au point des thérapies de groupe qui traitaient ce problème avec compassion et fermeté dissuasive. Mais, pour la plupart des transitionnés, la vie était réglée comme du papier à musique. Un système de domotique sophistiqué orchestrait ventilation et lessiveuses dans les maisonnées, tandis que le logiciel de New Birth prévoyait travail, loisirs et se chargeait même de l'organisation des vacances. Personne n'aurait même songé à remettre ces propositions en cause puisque celles-ci étaient, par définition, anticipées et idéalement adaptées à chaque profil. Avec New Birth, le temps libre était optimisé. On avait perdu conscience de la difficulté d'arbitrer. La liberté des transitionnés, c'était ça : ne plus jamais avoir à faire de choix.

Le soutien scolaire des enfants était pris en charge par des robots pédagogues qui ajustaient le contenu de l'enseignement et la pression scolaire au comportement et au niveau de chaque élève. New Birth avait une connaissance parfaite des capacités intellectuelles des enfants et de leurs marges de progression. Le mode de sélection des élèves reposait, en effet, sur la mesure scientifique de leurs aptitudes. L'Histoire avait été supprimée au profit d'une instruction technique sur le passé, diffusée sur le réseau interne, que le règlement intérieur de New Birth interdisait formellement d'amender. En soulageant les transitionnés des tâches ménagères ou éducatives, la société mit fin aux différences entre les hommes et les femmes relatives aux contraintes domestiques. Un des arguments clé du pitch de New Birth était, en effet, de mettre en œuvre une parfaite égalité des chances entre les clients, sans discrimination de sexe ou d'origine.

Dans la fédération de la transition, unifiée par la mise en commun de ses principales ressources, New Birth avait inventé un système innovant de mise en sommeil des transitionnés. La société avait résolu un mal-être croissant : l'insomnie. La diffusion de molécules était assurée en fonction de leur horloge biologique, de leur vie onirique ainsi que de leurs habitudes de literie et de pharmacopée. La frigidité et l'impuissance sexuelle des transitionnés étaient prises en charge par le même dispositif. Chaque chambrée était un lieu de déclenchement

d'orgasmes par voie artificielle. La programmation, calée sur leurs antécédents de jouissance, assurait aux transitionnés leur content de plaisir. Le moindre émoi ou soupir était enregistré.

La connaissance de la biologie de chacun et l'anticipation des problèmes de santé, par un calcul de probabilités, permettait de maximiser l'espérance de vie active de chaque transitionné. La combinaison du parcours biologique des familles et de leur analyse psychologique facilitait la prévention des pathologies. L'industrie de l'assurance était réduite à sa portion congrue tant les données concernant chaque individu étaient précises et fiables. En somme, il n'y avait aucun besoin de grand procès ou de torture. Tout de la vie des transitionnés était déjà avoué, saillant aux yeux de ceux qui savaient voir. Leur libre arbitre était irrévocablement phagocyté.

Ce dispositif de leurres et de manipulations me fit alors prendre conscience de mon pouvoir sur leurs vies et sur leurs esprits ainsi que du potentiel de transformation de New Birth. Cependant, je ne combattais pas pour mon plaisir mais pour la survie d'une entreprise inédite. Jack Souris avait raison. New Birth était la première entreprise qui œuvrait pour la libération de l'oppression sociale. Je voyais croître, mois après mois, la dimension quasi divine du projet dont la réalisation, paradoxalement, incombait à un seul mortel. J'étais un intercesseur. En ces premières décennies du XXI^e siècle, la connaissance intime de l'intériorité des individus était la nouvelle frontière. Elle était la condition sine qua non du succès commercial et politique.

Par la voie économique, New Birth modifiait l'organisation politique de la société. Elle militait pour le détachement de tout lien biologique, de toute aliénation terrestre, de tout abêtissement domestique. Elle créait un monde pur qui abolissait, enfin, discriminations, racisme, castes, inégalités, frustrations et angoisses. Elle ne cherchait pas l'immortalité mais l'amortalité. La gratuité de l'existence. Le monde de la transition était assimilable à un gigantesque arbre de décisions dont j'encourageais et caressais la naissance de chaque branche, de chaque pousse. La captation de la mémoire mondiale, à travers des serveurs herculéens, ainsi que les investissements lucratifs réalisés dans cette économie propriétaire permettaient de financer les développements de New Birth dans l'immobilier, les écoles et les filiales opérationnelles à travers la

planète. Pour ceux qui transitionnaient dans le respect des règles, c'était tout bénéfice.

Après cette révolte étouffée dans l'œuf, il n'était plus question de prendre le moindre risque. L'aigreur des clients tapant du poing sur la table, les veines gonflées par l'acrimonie, perdant tout contrôle, réclamant à cor et à cri leur données et le remboursement de leurs avoirs, était une resucée de ce que m'avaient fait vivre les actionnaires revanchards de Gratis. J'avais réalisé l'ampleur de la menace et j'étais obnubilé par le risque que courait New Birth pour sa réputation et la sécurité de ses clients. Nous avions de plus en plus d'ennemis, de concurrents, de traîtres en puissance, de charognards qui brocarderaient la moindre vulnérabilité pour conspuer mon modèle. Des transitionnés s'en alertèrent. J'affermis le pouvoir de police de la société à la demande même de nos clients.

La primauté de l'information la plus récente – la plus lâche et la plus bête de préférence – était reine. Les clients manifestaient une extrême volatilité d'opinion. Il n'y avait ni loyauté ni allégeance dans une société sans socle. L'opinion publique ressemblait à un bateau déquillé pris dans une tempête d'équinoxe. Après les troubles de 2022, je me mis à craindre un retournement de tendance imprévisible, une lame sous-jacente qui me conduirait directement au fond. Depuis un quart de siècle, le paysage économique et politique mondial avait imposé, le *too big to fail* avait fait long feu. Aucune institution, si prestigieusement insérée dans les tissus économiques, sociaux et politiques fût-elle, n'était à l'abri d'un revers d'opinion fatal. Pour durer, il fallait obtenir, coûte que coûte – voire même malgré eux – l'assentiment et le satisfecit de ses clients.

En vertu de ma philosophie du pouvoir, je ne me laissais jamais voir, ni approcher. Personne ne pouvait me parler de visu à l'exception des membres les plus proches de mon staff. J'exigeais donc de mes équipes l'engagement le plus noble, c'est-à-dire un engagement total. Année après année, je les éprouvais afin de connaître d'expérience leur solidité et leur placidité au combat. J'avais à ma disposition un éventail de tactiques, de l'isolement au dénigrement en passant par la sélectivité et la flatterie. Jusqu'à quelles extrémités les miens consentiraient-ils à aller pour me défendre ? Chaque fois, ils réagissaient au-delà de mes attentes, poussés par une rivalité sans merci, hypnotisés par mes décisions et mon audace. Mes

collaborateurs auraient fait n'importe quoi pour me plaire. En échange, je les valorisais, les galvanisais, les enrichissais. Je les tenais serrés dans l'étau de ma main. S'ils tentaient de s'en évader, ils perdaient pied et revenaient, abandonnés, tremblant d'anxiété et d'impuissance.

Malgré toutes mes précautions, je ne pouvais m'empêcher de suspecter mon entourage de vouloir me nuire ou de vendre des secrets de New Birth à la concurrence. Les gens sont faibles et envieux. Je ne croyais que dans les forts et dans la vertu de la violence. La seule personne en qui j'avais toute confiance, en dehors de Jack Souris qui se serait jeté par la fenêtre si je le lui avais demandé et prenait en main les tâches les plus ingrates, était Jiao Morgan.

Au moindre désaccord avec un collaborateur, il suffisait lui dire que Miss Jiao allait le recevoir pour voir l'expression de son visage se modifier. À cette seule perspective, on obtempérait à mes demandes. L'énoncé de son nom était devenu un mot d'ordre, un signal acoustique, un code générant des réflexes de peur et de protection. Jiao Morgan était synonyme chez New Birth d'affolement, de terreur et de déchéance.

Jiao et moi formions un tandem redoutable : elle était le bourreau féminin zélé qui mettait sa compréhension des psychologies et sa diligence au service de ma cause ; j'étais le patron qui prenait les ultimes mesures de clémence. Après son arrivée à Jersey en 2017, elle s'était si bien coulée dans le rôle que je lui avais créé qu'elle semblait être là depuis toujours. Grâce au pont d'or que je lui offrais, elle fit coup double : elle liquida sa participation dans Lighthouse et reçut un pactole pour s'installer à Saint-Hélier. À Londres, on salua cette promotion audacieuse dans un secteur en plein essor en Europe.

Sous mon influence, Jiao avait perdu de sa candeur et gagné en autorité. Son vestiaire n'obéissait désormais qu'au blanc et au noir. Son grain de peau nacré contrastait avec un carré de jais au ras de ses épaules menues. L'ovale racé, des pommettes d'orgueil, un regard marqué de scepticisme donnaient à son visage l'aspect d'un masque. Elle jouait de ses jambes et de ses chevilles, enchâssées dans des bijoux de cuir aux pointes guerrières, comme les armes d'une infanterie féminine. Surtout, elle éreintait ses interlocuteurs de son équanimité. Après des années de dévouement pour Celsius, je l'encourageais à faire sa vie... Mais elle n'idolâtrait plus maintenant

qu'une chose : New Birth et moi, son fondateur. Nous vivions donc un moment de grâce professionnel. Force était de constater qu'elle ne tolérait plus la moindre présence féminine dans mon entourage. Il me fallut toute mon autorité pour maîtriser la rivalité à mort entre elle et Lucia, ma valeureuse secrétaire. Bien sûr, l'ardeur despotique de Jiao me servait, néanmoins cette arme humaine était d'un maniement aussi délicat que la matière fissile.

À Saint-Héliér, la Couronne britannique avait imprimé sa marque sur les bâtiments gouvernementaux et judiciaires du centre-ville. L'activité du quartier d'affaires fleurait bon les *barristers* et les *solicitors* qui défendaient avec des effets de perruque le droit des *trustees*. Les vaches laitières de Jersey étaient transformées sur les panneaux d'affichage publicitaires en sympathiques chimères de marketing. La ville portuaire se présentait sous un jour normal, conventionnel. Et pourtant, rien ne l'était. À midi et à 5 heures, les cadres de banque sortaient de leur boîte comme un seul homme. Leur dispersion dans cette ancienne station balnéaire avait quelque chose d'incongru. Le décalage tenait avant tout à l'artificialité totale de leur mode de vie. Après leurs heures de bureau, ils trottaient sur les tapis des salles de sport puis rentraient sagement chez eux le week-end à Londres, à Francfort ou à Bruxelles grâce aux navettes aériennes mises à disposition par leur société. Tout investissement immobilier dans l'île de Jersey avait été rendu quasi impossible, réservé aux résidents ou aux impatriés les plus riches. Les concessionnaires leur vendaient des voitures de sport à des taux défiscalisés. Mais les minuscules routes de l'île, à la vitesse strictement contrôlée, interdisaient de circuler librement. Les vitrines des boutiques présentaient des robes de mariée, des bijoux et des montres de luxe. À Jersey, on pouvait se marier, mais on ne fondait pas durablement une famille. Mais tout cela existait-il vraiment ? Ou n'était-ce qu'un songe ? Jersey vivait dans un entre-deux qui donnait la mesure des paradoxes continentaux.

Au fil des années, New Birth avait considérablement renforcé son protocole de détection des candidatures à risque. Souris avait mis en place, sans que je le lui demande, un système de mouchards qui dénonçaient les conduites anormales. Des brigades de pédagogues investissaient les écoles afin d'apprendre aux enfants à détecter les ennemis de la transition et à suivre un protocole précis si un cas se

révélaient. De cette manière, nous repérions et analysions, avec une vigilance accrue, les profils inquiétants. Nos services de sécurité imposaient systématiquement des entretiens approfondis et des examens contradictoires aux candidats au cours de leur enregistrement, puis à intervalles réguliers. Lorsque leur cas était préoccupant, Jack Souris les interrogeait personnellement à Jersey et, si cela se révélait nécessaire, les expulsait. Nous les renvoyions à leur passé comme de vulgaires colis égarés.

Cette fois, nos systèmes de surveillance avaient mis en évidence un cas grave. Une professeure d'informatique à la Ferme avait questionné ses élèves sur leurs origines, contrevenant à la notice historique en vigueur. Ils l'avaient aussitôt dénoncée à leurs aînés. Ç'aurait été un cas bénin si, au terme de l'enquête de routine, il n'était apparu que cette femme, une hackeuse hors-pair, avait menti sur son identité et joué un rôle prépondérant dans la propagation du virus informatique qui avait dérégulé le système d'exploitation de New Birth pendant les troubles de 2022. Le virus, le plus dangereux de l'histoire de la société, avait contaminé les programmes d'accompagnement à la transition, permutant la vie des uns avec le passé des autres, générant une multitude d'impairs et de désagréments pratiques. Enfin, le service de sécurité mit en évidence que, depuis sa transition en 2020, effectuée à l'âge inhabituel de dix-sept ans, l'enseignante n'avait cessé d'enquêter sur le sort d'un individu, et pas un des moindres : Adrian Celsius. C'était pourtant un modèle de transitionnée, intégrée, coopérante, discrète, formée même par les services logistiques de New Birth. Il avait fallu près de cinq ans avant que les services de sécurité de New Birth ne l'identifient comme une dissidente. »

Noémie Celsius n'était plus l'enfant révoltée de la cathédrale Saint-Paul mais une jeune fille athlétique, les cheveux courts, reflets mordorés, quelques taches de rousseur, les épaules maintenant contractées de peur. Même carrure, même puissance de regard que son grand-père. Jiao resta saisie devant ce portrait vivant d'Adrian.

Jack Souris débuta l'interrogatoire dans le bâtiment 101 du campus. Il s'adressa avec mépris à elle :

« Vous avez utilisé le service de New Birth en mentant sur votre identité initiale. Vous avez usurpé une identité ainsi que l'état civil de votre pays.

— N'est ce pas votre fonds de commerce ? ironisa l'Américaine. Vous ne pouvez pas condamner chez les autres ce que vous faites en permanence pour de l'argent.

— Nous ne faisons rien sans l'accord de nos clients. Nous nous conformons strictement à la législation en vigueur. Le fonctionnement de la société a été maintes fois contrôlé par les experts comptables, les agences gouvernementales et des armées de juristes. Toutes nos bases de données ont été auditées et ont été rendues accessibles aux gouvernements qui le demandaient. Personne n'a jamais rien trouvé à y redire, rétorqua Souris.

— Vous extorquez la décision de gens innocents et malheureux ! Vous mentez à leurs enfants !

— Vos accusations sont diffamatoires. New Birth veille tout particulièrement à obtenir le consentement libre et éclairé de ses clients avant et pendant leur transition. Vous savez comme moi que le taux de retour à leur vie antérieure est d'ailleurs infime. Nos clients n'aspirent qu'à une chose : être heureux. Or, vous avez violé leur intimité. Vous avez enfreint la règle numéro un dans l'organisation de

New Birth qui interdit d'interroger les transitionnés sur leur passé. Pire, vous avez tenté de remonter les fils de leur transition et de recouper des informations personnelles, ce qui constitue une atteinte à leur vie privée. Enfin, vous menez une enquête sans la moindre autorisation dans un établissement privé.

— Oui, je m'interroge sur la mort de mon grand-père et sur les circonstances de sa disparition. C'est vrai. Est-ce un crime ?

— Vous connaissez la charte de confidentialité de New Birth, puisque vous l'avez signée. Notre engagement vis-à-vis de nos clients sur ce point est absolu. Nous ne dévoilons aucun élément, ni sur leur identité originelle, ni sur leur post-destination. Concernant les informations des familles, rien n'est communiqué sans leur accord express. »

Noémie se tourna vers Jiao qui se tenait en retrait.

« Madame, je sais que vous étiez sa protégée. Il est pour le moins étonnant que vous ayez démissionné de Lighthouse juste avant sa mort. Mon grand-père vous avait-il dit quelque chose sur ses projets au moment où vous avez décidé de travailler pour New Birth ?

— Je n'ai pas à répondre à vos questions. Vous serez expulsée de nos systèmes selon le protocole prévu dans ce cas de figure.

— J'ai la certitude que vous avez joué un rôle dans sa disparition, pour des raisons que j'ignore. Votre entreprise est monstrueuse ! Vous rendez les gens prisonniers d'un univers parfait. Vous dénaturez les êtres humains en les privant du droit de réfléchir, en noyant leur passé. Vous êtes des criminels !

— Vous vous emportez pour rien. Les transitionnés ont décidé eux-mêmes de cette existence et ne veulent plus revenir en arrière. Ils modèlent la société dont ils sont les patrons. Ils se sont libérés de leur passé, une bonne fois pour toutes, en bravant courageusement des interdits sociaux et familiaux séculaires. Nous leur offrons seulement un service qui leur permet de conquérir leur liberté. New Birth est une société exemplaire qui corrige les imperfections de l'existence humaine, répliqua tranquillement Souris.

Le directeur sortit alors de sa poche un appareil que Noémie n'avait jamais vu, une sorte de tube en métal ergonomique.

« Avant de vous expulser de New Birth, nous allons simplement réinitialiser les données que vous auriez pu emmagasiner sans notre accord, comme nous le faisons avec tous les transitionnés qui

reviennent à leur vie antérieure. C'est une mesure de protection de la propriété intellectuelle de la société. Nous appelons ceci, dans notre jargon, le "vide-mémoire". Grâce à cette purge, vous recouvrirez une mémoire de nouveau-né ! Il paraît que c'est formidable... Ne vous inquiétez pas, c'est parfaitement indolore. C'est l'affaire de quelques millisecondes. » Il se rapprocha de Noémie et visa sa tête avec une précision de professionnel.

« Non ! » s'interposa soudain Jiao qui se jeta sur l'appareil.

Un instant avant, Jiao avait reçu un message de Tarac qui souhaitait « trancher ce cas personnellement » et qui demandait qu'on amène Noémie chez lui toutes affaires cessantes. Une telle situation ne s'était jamais présentée. Morgan était le bras droit de Tarac. Elle et Souris étaient engagés, depuis des années, dans une compétition effrénée. Elle ne savait pas comment interpréter ce désaveu troublant de la part de Tarac. Mais il était inutile de contredire Ali. Jiao lui obéissait au doigt et à l'œil depuis le premier jour.

« Pour un certain nombre de penseurs, d'essayistes et de groupes politiques minoritaires, la transition était un phénomène horrible, et plus encore, la résignation et l'indifférence avec lesquelles les opinions et les législateurs s'étaient résolus à l'accepter. Mais pour la majorité de la population, sa banalisation était la preuve que l'humanité avait gagné en sagesse. On acceptait l'irréversible avec philosophie. L'acmé macabre avait fait long feu. Elle signifiait le triomphe de l'individu sur la société et les déterminants de la naissance.

La transition impliquait de se distancier de la vie charnelle. Dans le système de valeurs de New Birth, l'attachement excessif aux personnes et aux lieux était jugé répréhensible, et même ridicule, témoignant d'une absence pathétique de contrôle de soi. Summum de sophistication, la transition céleste ne convenait qu'à des êtres mûrs et réfléchis. Jouir d'une vie choisie commandait de se concentrer sur l'essentiel.

J'étais devenu pour des millions de gens une sorte de passeur d'un genre nouveau. Mais si ma société prospérait, mon état de santé, lui, se fragilisait sous l'effet conjugué d'une cadence de travail surhumaine et d'une insomnie devenue chronique. Je craignais par-dessus tout la nuit, cette suspension de l'attention qui me transformait en demi-mort. J'affrontais, dans mes rêves puissants, des soldatesques sans visage, des enfants qui cherchaient leurs parents, des squelettes grimés et la culpabilité d'avoir brisé des liens. J'avais conçu une mécanique collective de survie qui, en retour, me réduisait à néant. Je ne pouvais me le dissimuler. Le séjour des bienheureux échappait depuis longtemps à mon contrôle.

Me pliant à une discipline spartiate, je m'astreignais à courir quotidiennement sur la plage. À l'été 2024, en pleine canicule, un spasme vertigineux m'arrêta net. Je perdis l'équilibre et, heurtant une

pierre en chutant, restai sans connaissance pendant plusieurs heures. Les secours tardèrent, on me soigna dans l'urgence mais je mis des semaines à me remettre sur pied. Les médecins m'apprirent que je ne récupérerais jamais complètement de cet accident. Cet épisode accablant me décida à construire l'installation médicale coûteuse dont est équipée ma maison malgré la proximité d'un hôpital. À l'âge de cinquante-deux ans, je dus cesser toute activité physique et cherchais mon souffle au moindre effort. À chaque instant, une sensation d'asphyxie intolérable pouvait s'emparer de moi. Marcher, même cinquante mètres, m'exténuaient. Mes médecins diagnostiquèrent une péricardite aigüe. »

D'une quinzaine de mètres de diamètre et de dix mètres de haut, un bloc de roche gardait la route donnant accès à la propriété de Tarac. La présence de cette pierre, curieusement plantée là et qu'on disait investie de propriétés occultes, était inexplicable. La route se scindait en deux bras pour la contourner. Il avait été impossible de faire autrement. Perché au sommet, un cormoran toisait les arrivants.

Tarac avait acquis là, au bord de la mer, des terres arrachées par des négociations successives et à force d'acharnement aux vieilles familles du bailliage. La propriété était composée de coteaux et, à présent, d'une piste d'atterrissage moderne d'une brièveté périlleuse, ainsi que d'un hélicoptère. Bien que personne ne l'ait jamais rencontré, tout le monde savait que le type qui habitait là avait métamorphosé la maison en pierre d'origine en un manoir de style écossais, aidé d'un architecte français de renom, et fait excaver les sous-sols pour les agrandir. Pendant plusieurs années, une rotation d'appareils avait effectué allers et venues avec le continent afin d'amener l'équipement et la main-d'œuvre nécessaires à l'aménagement d'une salle de commandement d'entreprise et, chose plus rare, d'un bloc opératoire. Mais Ali Tarac n'était pas la seule personnalité de Jersey à se distinguer par ses ambitions architecturales et ses bizarreries.

Le chauffeur emprunta un sentier abrupt et fraya son chemin à travers un enchevêtrement de branches et de murets. De part et d'autre, les coteaux impropres à l'élevage dévalaient vers l'océan. Au bout de la route, la voiture, qui emportait à son bord Noémie Celsius, encadrée de Jiao Morgan et Jack Souris, déboucha sur une baie sableuse, d'environ huit cent mètres, éblouissante. À l'ouest, une bâtisse en pierre, percée d'une multitude de meurtrières en acier, était flanquée d'une tour dentelée. La végétation sauvage avait prospéré et

pris possession du lieu. Un jardin sans dessin apparent, mariait rhododendrons et genêts. Le bord de mer était accessible depuis le corps central de la bâtisse par une succession d'escaliers dallés. De l'autre côté de la baie, une ferme et des cultures campaient à flanc de colline.

L'ensemble silencieux semblait aussi irréel qu'une maquette, lorsqu'une silhouette surgit sur le perron. L'homme était ascétique, impression renforcée par le port d'un peignoir qui laissait apparaître des clavicules saillantes.

L'inventeur de New Birth prit alors un visage aimable, presque souriant. Il resta planté sur le perron devant la jeune femme, sans le moindre geste de bienvenue, sans un regard pour ses aides qui restaient dans la cour. Noémie ne comprenait pas ce qu'elle était censée faire, si elle était invitée ou non à entrer dans la demeure. Comme hypnotisé, Ali Tarac la contemplait avec une soif apparemment inassouissable, absorbé par chacun de ses mouvements. Noémie aurait voulu claquer des doigts pour rompre le charme mais cela semblait totalement vain. Elle se sentait étrangère à la situation.

Renversant les codes de la bienséance, elle apostropha donc Tarac sans ménagement :

« Vous étiez très proche de mon grand-père, à ce que l'on m'a dit. Je suis hantée par les circonstances de sa mort, cet enterrement si suspect. J'ai toujours soupçonné depuis lors une transition, mais je n'ai jamais pu la prouver. L'absence inexplicable de la plupart de ses archives ainsi que le transfert de l'essentiel de son patrimoine à la Couronne restent pour moi incompréhensibles. Les commissaires aux comptes ont, bien entendu, certifié ses comptes ainsi que la succession. Mais qui peut, aujourd'hui, faire confiance à des comptables ? Vous a-t-il précisé ses intentions avant sa mort ? »

Un long silence se fit, que Tarac finit par interrompre d'un geste d'une humilité inattendue. Il se pencha vers la jeune femme de la manière la plus cérémonieuse, la plus ridicule, comme s'il souhaitait lui faire un baisemain :

« Consentiriez-vous, Mademoiselle Celsius, à prendre une tasse de thé avec moi ? Je vais tout vous expliquer. »

Tarac servit le thé avec des gestes appliqués. Un grand samovar en vermeil, incrusté de scènes de la vie rurale russe, était posé sur une

desserte au centre du salon, entre des boiseries claires et des murs nus. Il lui proposa du sucre, puis du citron, puis du lait, puis des petits gâteaux visiblement périmés. Noémie déclinait chaque offre, se languissait et s'angoissait tout à la fois du tour étrange pris par cette entrevue dont elle ne savait pas si la mise en scène était inédite ou préméditée. Une pile de vieux prospectus boursiers – certains datant de plusieurs années – reposait sur une table basse. Ali finit par se rasseoir dans un des fauteuils et commença.

« J'aimais beaucoup votre grand-père, même si cela n'a pas toujours été réciproque. Notre relation a été ambivalente, même passionnelle. Il m'a tantôt lâché, tantôt aidé de manière imprévue et salutaire. Personne ne le sait, mais c'est grâce à lui, que j'ai pu mettre en œuvre le concept de transition. New Birth est donc un peu son œuvre... Nous n'avions jamais rompu complètement le fil. Aujourd'hui, j'ai bâti une entreprise qui permet à des millions de personnes de s'affranchir du passé. Je donne ma vie pour que les gens soient libres, et moi je suis prisonnier.

— Ils vivaient avant leur transition. Et ils étaient libres de leur sort. Aujourd'hui ils ne le sont plus. Ce sont eux les prisonniers.

— Ce n'est pas ce qu'ils disent, chère Noémie. Ils ne vivaient pas, autrefois, selon leurs aspirations légitimes. Ils ont, aujourd'hui, choisi leur existence.

— Mais vous avez dicté ces choix, et de manière subreptice !

— Vous ne connaissez rien de la philosophie de cette entreprise, à part le récit dénaturé et stupide qui en est fait ! New Birth est un monde vertueux. Lorsque l'on choisit son existence, on doit s'en contenter. Il faut apprendre à souffrir de ses choix.

— Cela ne justifie pas que cette société devienne une entreprise criminelle !

— N'écoutez pas ces médisances. Ai-je l'air d'un criminel ? Je vais vous montrer mes installations. Vous serez une des rares personnes à découvrir la plate-forme qui me permet de piloter l'ensemble des opérations de New Birth. Vous jugerez par vous-même, il n'y a rien de répréhensible. »

Noémie regarda la baie lugubre, balayée de flots intermittents. Elle était effarée par l'aspect de Tarac, ses yeux irréels, les plis de son visage asséchés par le psoriasis, sa tenue négligée au milieu de la journée. Lorsqu'il s'asseyait, les pans entrouverts de son peignoir

laissaient entrevoir sa nudité. Il gratta son entrejambe devant elle sans la moindre gêne. Sa respiration, assistée par un appareil, était affreusement entravée. Il n'avait pas l'air d'un assassin, mais d'un malade.

« Écoutez, Noémie, je ne vais pas y aller par quatre chemins. »

La jeune femme se sentit envahie par des battements de cœur violents.

« Je vous dois la vérité même si elle n'est pas agréable, ni pour vous ni pour nous. Promettez-moi seulement de garder une discrétion absolue à ce sujet. » Il prit un cigare qu'il peina à allumer à cause de l'humidité.

« Adrian nous a faussé compagnie lors de sa transition. Lui et moi nous étions entendus sur un calendrier de migration particulièrement serré, compte tenu des circonstances. Or, entre le moment où il devait disparaître, sa reconstitution dans le moule-cadavres, la mise en place de son mannequin dans le cercueil et le moment où il devait réapparaître dans nos systèmes, nous avons entièrement perdu sa trace. Il s'est volatilisé. En d'autres termes, j'ignore complètement où il est aujourd'hui. »

Six mois après la rencontre entre Noémie et Tarac, un discret spécialiste des transactions débarquait de l'avion de Paris et se présenta, une demi-heure plus tard, au siège de New Birth à Saint-Héliér. Coiffé d'un feutre et vêtu d'un costume de Jermyn Street, l'allure svelte, il avait le visage avenant de ceux qui sont là pour vous aider. En conseil avisé, il se glissait dans les interstices du temps. Il était le type d'homme qui surgit sur un champ de bataille dès la fin des affrontements, sait ce que pense l'ennemi, dispose de solutions à tous les problèmes et prévoit les embûches à venir, résout les situations inextricables par une simple équation sur un bout de papier. Et doté d'un véritable instinct pour les négociations, sachant trouver les termes d'une reddition, déterminant le scénario d'une retraite, organisant les échanges de prisonniers entre les parties...

C'était un homme à l'élégance urbaine et légèrement ennuyeuse, compassionnelle. Il était si discret que l'on ne parvenait à lui attribuer ni nationalité – il avait pourtant bien deux ou trois passeports – ni famille, ni passé, ni études ou même une date de naissance. Il n'offrait aucun relief. Il semblait avoir conservé le même âge, enfant, adolescent ou vieil adulte. Paul Delavigne était un diplomate sans patrie. Sa réserve et sa prudence étaient gage d'efficacité.

Il était tantôt appariteur, séducteur, marieur. Ce n'était pas un homme qui faisait mais un homme dont les combinaisons permettaient de faire. Avec cela, un côté jamais vraiment investi, pas fidèle. Loyal à défaut, infidèle par nécessité. Le regrettait-il ? Non, il connaissait sa place et savait attendre son tour. Il était curieux des situations et des gens. Il ne désirait pas le pouvoir, mais l'influence. Son appréciation, son regard, sa mémoire, ses raisonnements étaient recherchés de tous les acteurs dont le libre arbitre fragilisé était malmené par le flot

d'opinions, d'études et de perceptions. Il se mettait à la portée de ses clients dont il parlait, chaque fois, la langue particulière, lisait les inquiétudes et devançait les désirs. Une mappemonde à lui seul, il passait du coup d'œil global au coup de fil utile. Un synthétiseur d'informations les plus variées : enjeux, rivalités, besoins, vanités, opportunités, calendriers.

Jiao craignait ces intermédiaires qui vous dévalisent d'informations stratégiques, pour les vendre ensuite à vos concurrents, et rivalisent d'ingéniosité pour vous pousser à effectuer des transactions inutiles à la seule fin de percevoir une commission. Mais une fois n'était pas coutume, Tarac avait accepté de le recevoir alors que jusqu'à présent, il s'opposait catégoriquement à toute discussion avec ce genre d'agents.

Delavigne était un alchimiste. Une personnalité de l'ombre. Un archaïsme dans le circuit économique moderne. Cultivé, lettré, il était un vestige d'un monde ancien où les chiffres étaient écrits au crayon, judicieusement gommés en cas de nécessité. La transparence totale, extrapolée à tous les domaines de la vie, consacrée par les systèmes de partage d'information, opacifiait, outrepassait le jugement individuel. L'intelligence singulière, formée dans la discrétion et la solitude, avait repris ses droits et acquis sa pleine valeur : quand tout le monde pense de la même manière, la pensée sans pareille, originale, surprend. Les décisions de Paul Delavigne, sans appel, faisaient mouche. On le craignait.

Ali Tarac était un entrepreneur d'un genre particulier. Désagréable, vaniteux, rancunier, vorace, sadique, pingre, d'une mauvaise foi délirante, contestant n'importe quelle obligation jusqu'à la porte des tribunaux. L'ambition fantastique du fondateur de New Birth rachetait tout aux yeux de Delavigne. L'observateur considérait, en effet, qu'une révolution et une création de valeur telles que New Birth justifiaient tous les moyens d'action. Loin de l'ulcérer, la violence de Tarac le faisait rire. Delavigne savait jongler avec la folie des chefs d'entreprise les plus virulents avec une habileté consommée, et n'avait jamais vu son égal pour alterner flatterie mesurée et autorité renseignée.

Introduit dans le bureau de Tarac où l'attendait déjà Jiao Morgan, Paul Delavigne débuta :

« Président, vous avez fondé un leader planétaire. Votre société est une entreprise incomparable. Vous êtes l'auteur d'une révolution anthropologique. Vous avez créé votre propre industrie, votre propre norme. » Tarac le considéra avec hauteur, expirant une succession éloquentes de ronds de fumée. « Les années 2020 ont vu l'explosion de l'offre de transition. Submergés par les demandes d'états civils, certains États ont instauré des enchères de passeports. D'autres ont banni la pratique de la transition. Cette évolution radicale a modifié la donne. En quelques années de cette croissance à trois chiffres, une nuée de concurrents sont apparus, proposant des alternatives à moindre coût : Easylife, Secondex, Escrowlife, Cheap&Live, sans parler de votre rival le plus sérieux, Lastchance. Ces versions low cost de New Birth proposent des services de moindre qualité. Elles attirent, de plus en plus, un public jeune, désireux de trouver des opportunités de vie et d'emploi, dans la dispersion migratoire actuelle que connaît la population mondiale.

— Je sais tout cela, n'avez-vous rien d'autre à me dire, Delavigne ! » râla Tarac, excédé, le dos appuyé sur le dossier de son fauteuil, le rictus iconique, la paupière gauche affaissée.

« Compte tenu de votre position dominante sur le marché, les bases de données de New Birth restent uniques au monde. New Birth est la communauté de vie la plus importante en nombre à l'échelle mondiale.

— Mais venez-en donc au fait ! » lança soudain Tarac, avec impatience. Il donna un grand coup de poing sur la table. Morgan resta impavide.

« Depuis 2023, nous assistons indubitablement au vieillissement du concept de transition : il doit évoluer rapidement. Vos acquisitions de clients décroissent, le concept même perd de son attractivité, le risque réglementaire s'accroît chaque jour. Les poursuites judiciaires dont vous faites l'objet, en raison de nombreuses disparitions accidentelles, sont préoccupantes. Le redressement fiscal de l'année dernière – provoqué par un regroupement d'États – est le signe annonciateur d'un renversement d'opinion. Enfin, la capacité d'accueil des transitionnés dans les géographies favorables est saturée. New Birth a des actifs immobilisés considérables, en particulier d'entreposage, mais coûteux en capital. »

Jiao l'interrompt :

« Monsieur, nos données ne sont pas publiques, ces affirmations sont toutes contestables. Elles reposent sur des informations tronquées par la concurrence. Quand aux disparitions, nous avons apporté la démonstration qu'il s'agissait d'une erreur statistique et de morts accidentelles. »

« Peut-être, mais vos rivaux ne manquent pas de fuiter ces appréciations auprès des intervenants du marché et d'alimenter les spéculations sur votre situation réelle. C'est l'opinion que le marché se forme. Et, comme vous le savez aussi bien que moi, c'est la seule qui compte. »

Le négociateur poursuivit son exposé, sa voix trahissant une discrète exaltation.

« Par bonheur, Lastchance est dans un état épouvantable. Afin de rattraper son retard dans les infrastructures, votre concurrent a emprunté à tout va. Or, je suis informé – de manière strictement confidentielle – que Lastchance doit déposer son bilan d'ici mars 2026. » Tarac ne bougeait plus, subitement concentré. « Je suis venu vous voir afin de vous proposer de le racheter pour un prix dérisoire – sa valeur actuelle de marché – à ses actionnaires, anxieux de trouver un repreneur. Évidemment, cela signifierait coter une partie de votre capital pour vous financer.

— Il est absolument déraisonnable de faire une entrée en Bourse au moment même où, selon vous, notre performance et notre réputation d'intégrité sont remises en cause, intervint Jiao.

— Le marché est mûr pour cette double opération. Il vous faut, de toutes les manières, agir. Dans peu de temps, Madame, cette fenêtre d'opportunité sera définitivement fermée, et vos perspectives encore dégradées. Une augmentation de capital vous permettrait de vous désendetter. De cette manière, non seulement vous pourrez considérablement réduire vos frais financiers mais vous pourrez contrôler votre nouveau concurrent. Monsieur le président, qu'en pensez-vous ? » dit Delavigne en se tournant vers Tarac.

Tarac ne répondit rien, il se contenta de passer discrètement dans le coin sombre de la pièce, ce qui valait acquiescement. Il savait pertinemment ce que Delavigne était venu lui proposer et savait d'avance ce qu'il lui répondrait. L'heure était donc enfin venue de revenir à Londres et prendre sa revanche. Un rival à acheter. Et ensuite, sauver New Birth, mais ça, ça serait pour après son

intervention au cœur.

Chacune de ses visites au Dorchester correspondait à une phase de sa vie. Jiao sentait ses veines se dilater sous l'impulsion nerveuse, c'était l'euphorie inquiète qui précède la tenue de grandes opérations. Elle était devenue une icône féminine au firmament de la nouvelle économie dont la silhouette était désormais immédiatement identifiable pour des générations de cadres.

Pendant une quinzaine d'années, elle avait organisé les opérations de New Birth, conçu et piloté l'organisation logistique de la transition. La société avait traité des centaines de milliers de cas, puis s'était occupée de millions de gens qui changeait d'état civil et d'existence matérielle d'un point à un autre de la planète, sans connaître le moindre problème d'engorgement. La montée en régime de New Birth avait nécessité une vigilance constante : bras-de-fer avec les États, création d'une zone franche monétaire, transferts patrimoniaux, gestion des flux de trésorerie, prévention des risques de contentieux, investissement dans des capacités d'entreposage, développement de programmes de formation et de coaching toujours plus variés, et création de cités de la transition dans le monde entier. Celles-ci regroupaient un choix optimal de populations sélectionnées selon leurs origines, leurs désirs, leurs profils et, donc, vouées à s'entendre. Et puis, une concurrence acharnée avait remis en cause mois après mois les acquis de New Birth, laminant marges et profits et menaçant son hégémonie.

Cependant ce n'était pas cette tâche colossale mais sa proximité avec Tarac dans leur Huis clos managérial à Jersey qui la laissait exsangue. Obsessionnel, pervers, secret, il était devenu, de surcroît, hermétique. La star des entrepreneurs refusait toute forme de contradiction. Il s'emportait à la moindre difficulté. Il déniait tout

problème en traitant tous ses interlocuteurs de cons et de minables. Il s'était enfermé dans ses certitudes en dépit d'alertes inquiétantes sur l'évolution de la société. Il était inaccessible, sauf à ses deux proches collaborateurs. Comme tous les entrepreneurs qui ont construit un empire, il ne parvenait pas à remettre en cause les ingrédients, les méthodes qui avaient assuré son succès initial. La dégradation de son état de santé était alarmante, sans compter ses bizarreries qui le rendaient de moins en moins lisible. Ni Jiao ni personne – sauf Delavigne peut-être, mais entre les lignes – n'osait aborder ce sujet.

Si on l'observait de près, le soldat Morgan aussi avait vieilli. Son attelage avec Tarac tournait en rond. Jack Souris avait obtenu un rôle prépondérant auprès d'Ali en matière de sécurité malgré ses efforts, à elle, pour le circonscrire. Il était devenu, auprès de Tarac, l'homme fort de New Birth et s'opposait, à ce titre, aux initiatives menées par Jiao pour rendre le fonctionnement de la société transparente et mettre fin aux dérives policières. Il opposait aux arguments de Jiao, qui plaidait que la nouvelle stratégie pérenniserait l'existence de New Birth, les habituels raisonnements sécuritaires et leurs recettes éculées. Jiao soupçonnait qu'il entretenait délibérément la paranoïa de Tarac, plus isolé et retranché que jamais depuis l'apparition de ses premiers symptômes cardiaques.

La « dame de Jersey », comme on la surnommait désormais, n'était plus sous la coupe d'Ali – ses éclats, sa morgue et ses crocs –, mais essentiellement préoccupée de l'état de la société. Le taux de défaillance des transitionnés augmentait significativement. Le service qui leur était proposé, malgré des investissements massifs dans l'immobilier et des avalanches d'applications innovantes, perdait du terrain devant les propositions de ses concurrents plus imaginatifs, plus ingénieux, moins coercitifs, qui inondaient le marché de leurs offres. Ces derniers rendaient les offres de seconde existence attractives et rassurantes, renvoyant New Birth au Moyen Âge de la transition. Un nombre croissant de transitionnés souhaitait quitter le navire New Birth pour rejoindre ces nouvelles structures, posant des problèmes de sécurité insolubles. Tarac n'avait jamais envisagé et préparé de sorties de ce type. Delavigne avait raison : le modèle de New Birth, qui avait assuré une rentabilité insolente lors des années d'hypercroissance, s'essouffait.

Au Dorchester, Jiao ne dort pas ou si mal qu'elle aurait préféré

se passer de sommeil. Comme toujours au milieu de la nuit, elle avait vu dans un cauchemar son visage dévasté, ses yeux soudain bridés à l'extrême, qui lui donnaient la figure sombre d'un samouraï de jeu vidéo. Elle s'était alors précipitée dans la salle de bains, afin de se contempler dans le miroir grossissant. Flash de lumière blanche. C'était le visage d'une autre qu'elle voyait à travers le sien. Elle s'était laissé piéger. La mission rédemptrice de New Birth l'avait exaltée. Elle était en réalité complice d'une association morbide. Elle ne contrôlait plus ses dérives et n'espérait plus pouvoir les atténuer de l'intérieur. Il n'y avait aucune gouvernance dans cette entreprise sans limites mais personne ne voulait se l'avouer. Elle aurait tout donné pour parler ne serait-ce que quelques instants à Celsius. Où était-il maintenant ? Elle avait rejeté son amour et celui-ci l'avait abandonnée à sa solitude.

La nuit se désagrégeait sur Hyde Park. La City était cet endroit où l'on pouvait exercer une sauvagerie inouïe selon une mise en scène réglée. La grâce du jour laisserait place aux ruses, aux départs précipités et aux retrouvailles nécessaires : incertitude des soutiens, violence des combats, jeux d'adresse, expertises clé, explications, revirements et trahisons. Dans cette enceinte sanctuarisée, deux armées, celle de New Birth et celle de Lastchance, se prépareraient à un affrontement qui serait fatal à l'une ou à l'autre.

Pour l'heure, la place de Londres n'avait aucune idée encore de la force de l'offensive qu'avait prévu de mener New Birth. Pour que l'art de la guerre soit sans scrupules, les belligérants obéissent aux strictes règles établies par le code de la cité, hyperjudiciarisation des processus et usages séculaires. Manquer aux usages équivalait au bannissement. Tarac avait investi Jiao d'un blanc-seing : obtenir l'exclusivité du rachat de son concurrent à genoux aux meilleurs conditions.

L'impérative opacité donnait à ce combat moyenâgeux l'aspect d'un jeu d'ombres. On n'avait jamais accès à toute l'information, on progressait par accords de confidentialité sur tel ou tel pan de la société. On était tour à tour borgne, aveugle et clairvoyant. On ne voyait pas ses ennemis, on les étudiait des jours durant, sous des angles différents, on les appréhendait, on les guettait. Indétectables, leurs attaques étaient mortelles car elles étaient coûteuses et irréversibles. On ne verrait pas les coups préparés par les exégètes de la loi, fantassins des comptes, sorciers de la fiscalité, voltigeurs

financiers, prescripteurs d'opinion, chevaliers sabres au clair, espions complices, fouilleurs de poubelles. Les arbitres étaient les créanciers, ceux qui détenaient les derniers fils des liquidités, les maîtres du carburant vital. Sans dette, sans la confiance des détenteurs de dette, le système se bloque.

Pendant quelques jours, quelques semaines, chaque minute, chaque seconde ne serait plus absorbée que par cette lutte complexe et sophistiquée, aux tâches technicisées défilant sur tableaux ponctuées d'alertes, qui se livre dans des *data rooms*. Bientôt, Jiao ne ferait plus de différence entre la clarté du jour et les lumières de la nuit. Elle vivrait dans un halo haletant et se perdrait dans des *conference calls* sans fin, entretiens nocturnes, *one-to-ones*, dîners à pas d'heure, conciliabules de couloir. Pendant le temps qu'il faudrait – Delavigne avait d'abord pronostiqué une semaine –, les négociations se limiteraient à un concert de voix masculines, toujours les mêmes, bientôt familières, situées sur une seule et même fréquence, aux tonalités aussi subtiles que les teintes d'un même bois, ponctué parfois de quelques voix de femmes, professionnelles avisées, parfois fluettes, montrant force et autorité, ou subitement défensives. Leurs inflexions les trahiraient : sonorités graves, un peu forcées, un peu joués, ou, au contraire, nervosité traduite par des aigus libérés. Les avis des techniciens fuseraient autour de la table, faisant assaut de compétences et de brio d'analyse, modulés par les accents propres de chacun, vibratos italiens, roulements brésiliens, nasalité française ou *received pronunciation* britannique. Les *deal makers* étaient en train d'écrire l'histoire ; serait-elle reconnue un jour, nul ne le savait, le résultat de la transaction en cours, en tout cas, ferait date. À chacun sa postérité.

Chaque nouvelle idée serait examinée, chiffrée, retenue ou repoussée sans ménagement. Les joueurs se dérangeraient la nuit, au milieu des repas, bousculant habitudes et maisonnées, s'introduisant dans l'intimité de la sphère familiale, exaspérant conjoints ou adolescents revenus pour le week-end. Leurs intérêts seraient alignés, comme disent les capitalistes. Il n'y aurait plus de différence entre nationalités, hommes, femmes, générations, praticiens du langage et magiciens du calcul. Seulement des parties prenantes, tendues autour d'une table, déterminées à boucler une transaction. Le monde serait alors entre les mains de la finance, produit croisé de la thésaurisation,

de l'assurance et de la rentabilité. Le sort de centaines de milliers de gens allait dévier de son cours pour reprendre une autre trajectoire, peut-être à quelques millimètres de l'ancienne.

Mettant en place cette lourde arquebuse, Jiao Morgan ciblerait la bonne valeur et décrocherait l'assentiment du conseil d'administration de Lastchance. Une fois celui-ci obtenu, la dame de Jersey convoquerait les spécialistes de la dissection. Ils retireraient les meilleurs morceaux. Ceux de second choix seraient mis de côté, évalués, puis cédés. Ce n'était pas une tâche sans risque. L'entreprise rachetée pouvait encore se réveiller et, paniquée, donner des coups fatals.

Les dirigeants de Lastchance. Que fallait-il en faire ? Leur pardonner ? Couvrir leur tête de cendres ? Les envoyer aux galères ? Ils porteraient beau à l'extérieur, se draperaient dans leur dignité si on les interrogeait. Ils défendraient leur gestion, la main sur le cœur. Ils allaient sauver des emplois ! Ils se révolteraient et défendraient leur entreprise, et comment, contre cet agresseur qui allait voir de quel bois ils étaient faits ! Priorité nationale, intérêt social, instrumentalisation des media ! *Behind the scenes*, tête basse, les mêmes pleurnicher devant leurs nouveaux maîtres, sauvant bonus, plans et indemnités, jouant leurs unions fragiles ou leur coûteux divorces et implorant le *white blanket* qui les exonérerait de leurs responsabilités.

On arrimerait cette étrange baleine à quai. Le marché n'attend pas longtemps. Vite faire remonter le cash de chaque filiale à la trésorerie centrale, vite parler dans l'urgence aux clients, aux banques, aux syndicats. Vite redresser les résultats et les augmenter même ! Vite obtenir les agréments des autorités locales, nationales et européennes. Fourches Caudines de l'antitrust ! L'intendance suivrait, nourrissant au passage avocats, fiscalistes et experts comptables. Organigramme de cathédrale, poignées de mains de latex, incisives brillantes, duplicité du mariage !

Morgan n'appela Tarac que lorsque la cotation des titres de Lastchance fut suspendue et qu'elle eut conclu avec son conseil d'administration les termes d'un rachat. Offre exclusive, limitée dans le temps, pression sur les membres du conseil. Torsion sur le bras des administrateurs... La situation était mûre. À son appel qu'il guettait à

Jersey, reclus dans sa salle souterraine, Ali souffla. Il redevenait un chef de guerre. Sa peau se tendait, sa voix reprenait de la consistance, son teint des couleurs. Quand il embarqua dans son jet privé, direction Londres, il respirait enfin.

Tarac se dirigea, d'un pas fiévreux, vers la salle circulaire de La City qui sert d'enceinte aux négociations habiles et tumultueuses de la dernière chance. Un lieu où toutes les entreprises en noyade, arrêt cardiaque, asphyxie, manque de liquidités, pour des raisons de conjoncture ou de positionnement, se retrouvaient un jour ou l'autre au tourniquet de la survie. L'entreprise défaillante, une demi-tête hors de l'eau grâce à la suspension du cours, demande un armistice avec le marché boursier qui s'énervait, dont les interrogations enflent comme celles d'une reine ombrageuse qui aurait fait preuve d'une clémence minuscule et qui, estimant que c'est déjà bien assez, n'admettrait pas qu'on lui retire un de ces sujets. Chaque minute brûle, le temps ici est incandescence.

La salle se trouvait au premier étage d'une suite de bâtiments néo-classiques, dessinant un croissant blanchâtre. Il entra discrètement. À gauche se tenait le syndicat des banques ; à droite, Morgan, Delavigne, et les avocats-conseils ; au bout de la table, l'équipe dirigeante de Lastchance et ses actionnaires. En comptant leur staff, sans oublier les conseillers des conseils, une quarantaine d'intervenants, donc, mâles pour l'essentiel, embonpoint prospère ou torses compacts, quelques formats miniatures, bras de chemise pour certains, mines caverneuses, bonhomie des anciens. Dans la salle, ce n'étaient que computations nerveuses, classeurs en vrac, broyeuses à la manœuvre, confettis de chiffres et de contrats ensevelis dans des sacs-poubelles, entrecroisement de câbles sillonnant les tables, ordinateurs en veille, circonvolutions ésotériques sur les écrans, terminaux multiples en charge, carence de prises de table, malgré les multiprises – et merde, commentaient-ils. Ils discutaient entre eux, se levaient incessamment pour échanger dans les salles adjacentes, service de thé et café, dînette

à toute heure pour les marathoniens du *settlement*.

Réuni à huis clos, à l'abri de la publicité et d'éventuels activistes, ce congrès octroierait ou non une halte au pire, un refinancement providentiel, une combinaison d'actionnaires diluant les précédents au terme d'un redoutable *haircut*. Ici, tous les dirigeants vendaient leur dernier plan, leurs espoirs lumineux. Oui, les perspectives étaient bonnes, on allait renflouer la trésorerie, réduire les coûts de fonctionnement – avez-vous noté les dépenses du siège ? Ils se sont bâfrés, notaient les prêteurs, désabusés, attendant explications et justifications. Investir de l'argent frais ? Changer des têtes ? Nous nous adapterons, croyez-le bien, croyez-nous... Et donc... Et ensuite, vous remettrez au pot, si vous croyez à votre plan ? assénaient les pros, virant leur figure sans concession vers les actionnaires terrés derrière leurs écrans, tels des harengs blêmes déterminés à défendre leur mise, les managers devenus aussi humbles que des stagiaires. Les vétérans de la créance flairent le *bullshit*, la mauvaise foi, le bagout, la monnaie de singe, le double langage. Qui prendra, en deux mots, le risque ? Nous sommes la crédibilité de la place, la fierté de La City, les garants du système. Quels sont vos engagements ? Donnez-nous des raisons de croire en vous, *guys* !

La réaction de la salle à l'irruption inattendue de Tarac, l'emmuré de Jersey, fut stupéfiante. Tout le monde s'immobilisa dans un mutisme gêné, claviers silencieux, conversations assourdies, un comportement rarissime dans cette enceinte. L'apparition de cet homme aux longs bras se balançant en désordre le long de ses hanches, le pantalon flottant sur des jambes que l'on devinait sèches comme des bâtons, les prit par surprise. Il était entré furtivement – seuls les assistants avaient remarqué la présence de ce loup. Ils s'étaient demandé qui cela pouvait être.

Aucun cliché de Tarac n'avait circulé depuis la chute de Gratis, vingt-cinq ans auparavant. Dans ce monde en rotation perpétuelle, les astres suivent leur course selon les lois de l'attractivité. On s'attend donc à retrouver chaque élément à la même place, une ou deux décennies plus tard. C'est une comédie générale qui voit les acteurs monter et descendre telles des marionnettes jusqu'à leur point d'équilibre. Tarac, lui, au cours de son exil, s'était désolidarisé de son axe de rotation. Sa trajectoire à nulle autre pareille en avait fait un

vieillard prématuré.

Claudiquant comme il put, il traversa l'enchevêtrement de câbles, écarta des fauteuils volumineux et se laissa tomber entre Morgan et Delavigne. Même amaigri, il dominait toujours les autres d'une tête. Toisant ses vis-à-vis, il posa ses deux mains à plat sur la table et hissa ses coudes comme une chauve-souris, le cou dilaté d'un haltérophile. Il articula avec lenteur, de sa voix inchangée, grinçante et ironique : « Je suis heureux de me retrouver dans ces murs, cette fois-ci, je suis du bon côté de la table... » Sa main voltigea, faisant une référence invisible aux heures de discussions stériles passées autrefois dans cette salle dans l'espoir de sauver Gratis. Les plus anciens s'esclaffèrent, complices.

« Il paraît que vous avez topé sur un deal en mon absence. N'est-ce-pas, Jiao ? ajouta t-il, se tournant vers elle. Fiscalité, comptabilité, juridique et ressources humaines, le *due diligence* est sous contrôle ?

— Nous sommes d'accord sur l'ensemble des termes du rachat du capital de Lastchance, Président.

— Bon, je n'ai donc plus qu'à signer et à aller pisser un coup ! ricana-t-il bruyamment.

— « Une minute, Ali, nous avons une information complémentaire à vous donner. » interrompit le patron du syndicat des banques qui siégeait déjà là à la fin des années quatre-vingt-dix avec Tarac en son temps. Il était le chef de file des créanciers, un routier d'autant plus redoutable qu'il revêtait un aspect bonhomme. Il s'était habilement rangé du côté de Rupert Hart lors de la faillite de Gratis.

Tarac se figea et interrogea Delavigne.

« Vous êtes au courant ? »

Delavigne évita son regard.

« Lighthouse nous fait parvenir à l'instant une proposition de rachat de la dette de l'entreprise. Et de celle de New Birth par la même occasion. C'est une proposition très avantageuse pour les créanciers. Ils ont l'air bien renseignés sur la situation de trésorerie des deux entreprises. Les banques se jetteront sur cette aubaine afin de diminuer leur risque. Leur exposition dans le secteur de la transition est intenable. Je ne pourrai évidemment que l'accepter et la recommander à mes pairs », ajouta le flibustier à bretelles.

— Comment Lighthouse a-t-il pu avoir accès aux informations financières nécessaires pour formuler une telle offre ? » demanda

sèchement Tarac. Il n'obtint qu'un lourd silence dans ses rangs tétanisés.

Une voix aiguë s'éleva tout à coup.

« Ali, le marché sait parfaitement quelle est votre situation de liquidités. Nous vous proposons un tel schéma car nous comprenons qu'il vous sera impossible de supporter le poids financier représenté par votre endettement conjugué à celui de Lastchance. Nous ferons donc d'une pierre deux coups et créerons une entreprise de taille incomparable. La première du monde en termes de capitalisation », ajouta la voix fluette.

C'était la voix de Rupert Hart. Tarac n'avait pas remarqué sa présence, perdu en bout de table, disparaissant sous les dossiers et les terminaux.

« Nous serons les partenaires loyaux et attentifs de l'équipe dirigeante, naturellement.

— Mais vous n'avez tout de même pas confiance en celle de Lastchance pour remonter la pente ! ironisa Tarac.

— Non, effectivement. Nous avons recruté la personne idoine pour reprendre la direction de l'ensemble. »

Jiao Morgan se leva alors et traversa la pièce, tel un de ces personnages volants peints par Chagall, pour s'asseoir à côté de celui qui avait été son ennemi juré.

« Votre directrice générale nous a rejoints ce matin. »

Le siège du nouvel ensemble, issu de la fusion de New Birth et Lastchance, fut établi à Paris. Le bâtiment ressemblait à une nef qui naviguait, confiante, vers l'avenir. Dans le hall, les visiteurs du groupe patientaient parmi des mannequins hyperréalistes de Duane Hanson. Jiao vint elle-même accueillir Noémie, afin de lui faire visiter cette réalisation architecturale.

La nouvelle présidente jugeait qu'il n'y avait rien à cacher dans le monde de la transition. Celle-ci, revue et humanisée, était présentée comme un voyage initiatique qui permettait de revenir, tel Ulysse à Ithaque. Aucun transitionné ne devait être prisonnier de sa décision. Les puristes considéraient que cette approche, en lui ôtant sa radicalité, vidait la transition de son sens. Ils ne l'acceptaient pas et perpétuèrent le projet initial, au sein de communautés, sans le moindre assouplissement. Cette nouvelle politique de l'entreprise, communiquée lors de l'inauguration du siège en 2028, provoqua des retrouvailles d'une intensité inouïe. Des parents retrouvaient leurs enfants et inversement, après des années de deuil, d'oubli et d'exil volontaire. Si les transitionnés se heurtaient à de multiples incompréhensions, leur retour donnait lieu à de longues explications sur leurs motivations.

Dans la salle à manger qui dominait le Champ-de-Mars, Jiao tentait de réconforter Noémie, dépitée par les résultats infructueux des recherches qu'elle menait depuis maintenant des années.

« Adrian m'a toujours dit qu'il évaluerait sa réussite au nombre de sourires sur le visage des enfants », lui expliqua Jiao.

« Mais comment a-t-il pu partir ainsi ? Nous abandonner ? C'est révoltant. Je ne pourrai jamais lui pardonner.

— Adrian est un pur et un orgueilleux, la pire des combinaisons. Il

a organisé sa disparition par fierté, désenchantement et impuissance. La calomnie, en particulier, lui faisait horreur. Tout ce qu'il avait construit – son business, sa famille et sa fondation, l'amour aussi – s'effondrait sous ses yeux. Ses convictions intimes étaient démenties. Je sais que votre grand-père souffrait, de plus, des dissensions entre ses enfants manipulés par leurs gestionnaires de patrimoine. Sa vie était devenue le champ d'une bataille ininterrompue. Je vous ai raconté l'épisode de la tentative de suicide au Dorchester. Le scandale de corruption au sein de sa fondation était l'affaire de trop qui a suscité chez lui une réaction absurde, disproportionnée. Il se sentait viscéralement inutile, totalement découragé. Un idéaliste en pleine déprime. Cela ne pouvait plus durer.

— C'était un idéaliste certes, mais très pragmatique quand ça touchait à la vie des affaires. Nous l'aurions pu l'aider à surmonter son désenchantement...

— Noémie, Adrian était un chevalier moderne, et donc réaliste. Il se sentait inadapté. Les armes qui avaient assuré son succès – lutter, cogner, guerroyer – se révélaient inefficaces. Dans ce monde en guerre contre lui-même, où tout n'était que dénonciation et destruction mutuelle, il valait mieux esquiver et sortir de la ligne de mire des opinions publiques. Retrouver sa liberté, sa droiture, sa capacité d'action. Et puis, il y avait eu cette conversation dramatique entre lui et moi. Un point de non-retour... » Elle s'arrêta, soudain gênée. « Je n'étais pas prête à le suivre. Je crois qu'Adrian, qui était un sentimental, est tombé de très haut. Pour moi, ma relation avec lui se bornait à une complicité de travail affectueuse, ce n'était pas une passion amoureuse. Il en a été meurtri, d'autant plus que j'ai été éblouie lors de ma rencontre avec Tarac. J'étais dans un état de sujétion que vous avez pu constater par vous-même et dont je ne suis rétrospectivement pas fière, justifia-t-elle.

— D'accord, mais il aurait pu prendre sa retraite sans disparaître complètement de notre existence. L'absence est une autre manière de se faire remarquer !

— Avant de se volatiliser, Adrian a fait un calcul simple. Ceux ou celles qui l'aimaient se poseraient nécessairement des questions. Aux autres, il laisserait de lui une image intacte d'intégrité et de générosité. Il avait octroyé à ses proches des moyens de vivre considérables. Mais il voulait reprendre sa liberté coûte que coûte.

Accomplir son rêve n'était pas réalisable dans des conditions normales. Or, il souhaitait, avant tout, laisser une trace dans l'Histoire. Sa destinée était son œuvre d'art et la seule chose qui lui importait vraiment. Oui, il aurait tout sacrifié à cette ambition. Je pense cependant, Noémie, qu'il doit éprouver une grande honte d'avoir fui, et plus encore de ne pas vous avoir donné signe de vie. »

La fin du déjeuner fut silencieuse. Au moment de prendre congé, Noémie offrit à Jiao une édition originale du *Marin de Gibraltar* de Marguerite Duras, que sa mère enseignait dans un lointain passé d'Indochine, et la remercia de lui avoir parlé à cœur ouvert.

« Vous avez tout réglé, Souris ?

— Parfaitement, Président. Vous êtes infiniment plus riche qu'avant. L'homme le plus riche du monde, selon le classement de *Forbes*. Président, en cédant toutes vos participations quelques semaines avant le crash mondial des marchés, on peut dire que vous êtes sorti au bon moment !

— J'avais anticipé que l'impossibilité de toute confidentialité dans les affaires et le trading haute fréquence finiraient par entraîner les marchés financiers à leur perte, commenta Tarac.

— Et Morgan et Hart, ils n'ont rien vu venir ? ajouta Souris, avec admiration.

— Que voulez-vous, ce sont des bureaucrates ! Ils n'ont rien compris à la beauté de la transition. Vous aviez vu juste en soupçonnant Jiao de trahison. Elle m'avait trahie la première fois en me dénonçant malhabilement aux autorités dès le début des années 2020. Elle devait me trahir une deuxième fois, c'était évident. La nouvelle direction de New Birth aura beau jeu de tenter de pérenniser cette banque immobilière mondiale dans le climat actuel. Ils se heurteront à la difficulté croissante de justifier ce service. Ainsi va le capitalisme, l'art d'entrer et de partir au bon moment...

— Que comptez vous faire, Président, une fois remis de votre intervention ? »

Le visage décharné d'Ali Tarac s'assombrit. L'obscurité régnait encore dans la chambre du Great Portland Hospital. Le soleil matinal filtrait à peine à travers les stores. Au travers des pellicules de bronze suspendues dans l'atmosphère, Jack Souris discernait la peau grêlée, le cuir tanné de guerrier et le menton de dictateur de Tarac qui fendait l'espace. Son corps, chétif et contracté, était recouvert d'une blouse

sur le chariot qui devait l'emmener au bloc. On avait déjà placé une charlotte verte sur sa tête. Sa voix s'érailla, sans doute l'effet des médicaments absorbés en vue de l'anesthésie.

« Je vais vous montrer quelque chose, Souris, quelque chose que je n'ai jamais montré à personne. Allumez ma tablette », lui intima-t-il. Celui dont il avait fait récemment son exécuteur testamentaire obtempéra et tendit le terminal à Tarac qui en déverrouilla l'accès, puis ouvrit une application. Des dizaines et des dizaines de dossiers, dotés de noms ésotériques d'entreprise, défilèrent sur l'écran. Il y en avait peut-être une centaine.

« Vous voyez, j'ai de quoi faire pendant plusieurs existences... Si je meurs, j'emmènerai mes start-ups dans la tombe », dit-il, pressant, avec une ferveur touchante, la tablette contre son cœur. Puis, il se tourna vers Jack Souris en lui tendant une clé. « Maintenant voici mes Mémoires, mon testament en quelque sorte, faites-en bon usage. »

Un infirmier, aussi grand qu'un joueur de basketball, entra dans la chambre :

« M'sieur Tarac, j crois bien que c'est votre tour. Faut y aller maintenant. »

« Adieu, Souris.

— Au revoir, Président. »

L'infirmier tira le chariot sans ménagement, à reculons dans l'ascenseur. Au moment où les portes allaient se refermer, Souris n'eut que le temps de voir l'infirmier le saluer curieusement et son patron jeter sa charlotte par terre et bondir hors de son chariot avant que l'ascenseur ne disparaisse.

À la même heure, un homme se présentait à l'aéroport de Madras, bronzé, la mèche au vent, vêtu d'un tee-shirt rouge délavé. Modeste et discret dans la foule, il guettait la file des voyageurs qui débarquaient du vol de Paris. Noémie eut un moment de doute. Était-ce lui ? N'était-elle pas encore victime d'une illusion ? Dans son souvenir d'enfant, il ressemblait à un vieux tribun. Même devenu octogénaire, l'homme qu'elle retrouvait avait rajeuni. Il l'étreignit dans ses bras durant une minute sans fin.

Dans la jeep, il n'évoqua pas sa disparition. Il manœuvrait l'engin avec une adresse jubilatoire dans le désordre citadin. Personne ne sut dire quelle route ils ont prise.

CHRONOLOGIE

1948 Naissance d'Adrian Celsius en Suède 1950 Enfance d'Adrian Celsius dans le Bronx 1968 Études d'Adrian Celsius à Harvard 1970 Mariage d'Adrian et de Marthe à Boston 1972 Naissance d'Ali Tarac à Rouen

1973 Naissance de Léna à Tbilissi

1974 Naissance de Jiao Morgan à Phnom Penh 1975 Prise de Phnom Penh par les Khmers rouges 1986 Big Bang de La City de Londres

1987 Création de Lighthouse à Londres 1989 Chute du mur de Berlin

1992 Interruption des études d'Ali Tarac en France – Rencontre d'Ali et de Léna à Saint-Petersbourg 1993 Création de Gratis en France

1995 Recrutement de Jiao Morgan par Lighthouse 1997 Investissement de Lighthouse dans Gratis 1998 Mariage d'Ali et de Léna à Londres 1999 Création de la fondation Celsius 2001 Acquisition américaine de Gratis – Attentats du 11 septembre 2003 Naissance de Noémie

2002 Installation d'Ali Tarac à Jersey 2012 Création de New Birth 2016 Tentative de suicide et transition d'Adrian Celsius 2017 Jiao Morgan devient directrice générale de New Birth 2020 Transition de Noémie Celsius

2021 Stabilisation de milliers de transitionnés 2022 Transileaks et tentative avortée de putsch 2025 Rencontre d'Ali Tarac et de Noémie Celsius 2026 OPA de New Birth sur Lastchance

2027 Intervention chirurgicale d'Ali Tarac 2029 Révélation des charniers de la Manche 2030 Suicide de Jack Souris – Découverte des écrits d'Ali Tarac

DU MÊME AUTEUR

UN HÉROS, Éditions Grasset, 2012.